This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francois

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE SAINT-FOIX.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

PIERRE SAINT-HOM.

POULLAIN
DE SAINT-FOIX

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE SAINT-FOIX,
Hiſtoriographe des Ordres du Roi.

TOME PREMIER.

A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1949
OF OXFORD

AVERTISSEMENT.

M. DE SAINT-FOIX, *s'étoit proposé de donner l'Edition que nous faisons paroître aujourd'hui, & avoit même rassemblé un très-grand nombre de morceaux intéressans & curieux, destinés à compléter le recueil de ses* Essais Historiques. *Il nous avoit marqué lui-même l'ordre que nous devions suivre dans la distribution générale de ses Œuvres, & les Gravures dont il désiroit qu'elles fussent décorées. On s'est fait un devoir de s'y conformer; & sa mort n'a rien dérangé à l'exécution de son plan.*

Les morceaux qui n'avoient point encore paru sont insérés, dans leur

rang, parmi les Essais sur Paris, *& ont augmenté de près d'un Volume cette nouvelle Edition.*

ELOGE HISTORIQUE, DE M. DE SAINT-FOIX.

GERMAIN-FRANÇOIS POULLAIN DE SAINT-FOIX, né à Rennes, en Bretagne, le 25 Février 1699, fit ſes Etudes au College des Jéſuites, & fut enſuite Lieutenant de Cavalerie dans le Régiment de la Cornette-Blanche.

QUOIQUE né avec un caractere bouillant & fougueux, il ſentit de bonne-heure l'amour des Lettres; & ſes premiers pas le porterent vers la

carriere du Théâtre. A vingt-trois ans, il donna ſa petite Comédie de *Pandore*, dont il n'a laiſſé qu'une ſimple analyſe. Il ne reſte non plus qu'un extrait fort court de la *Veuve à la mode*, qui fut jouée aux Italiens en 1726. Je ne parle point d'une autre piece intitulée : *le Contraſte de l'Amour & de l'Hymen*, dont le manuſcrit ne s'eſt point retrouvé.

Au premier bruit de guerre, en 1733, M. de Saint-Foix ſuivit le Maréchal de Broglie en Italie, en qualité de ſon Aide-de-Camp. A la paix, il ſollicita une Compagnie qu'il n'obtint pas ; & dans la crainte d'éprouver de nouveaux refus, il quitta le ſervice, dès que les circonſtances purent le lui permettre.

La réforme de ſon Régiment lui fournit un prétexte honnête de ſe retirer dans ſa Patrie, où il acheta une charge de Maître-Particulier des Eaux & Forêts, qu'il exerça pendant quel-

ques années ; mais l'amour des Lettres le ramena dans la Capitale, le seul endroit où l'on puisse les cultiver avec succès.

SON caractere inquiet, emporté, contrariant, ne l'empêcha pas d'arriver aux places & aux pensions destinées aux Gens de Lettres. Ses ouvrages lui firent des Protecteurs ; mais son inflexibilité lui suscita des affaires, dont quelques-unes se terminerent avec l'épée. Dans l'histoire de ses querelles, la plus célebre est celle qu'on lui attribue avec un Garde du Roi, au sujet d'une tasse de café, mais dont il s'est toujours fort défendu.

MALGRÉ l'âcreté & la violence de son humeur, M. de Saint-Foix s'est fait une réputation brillante, qu'il a constamment soutenue, & comme Auteur Dramatique, & comme Historien. Son *Théâtre*, ses *Essais Historiques sur Paris*, ses *Lettres Turques*, celle de *Nédim-Coggia*, & son *Histoire de l'Or-*

dre du Saint-Eſprit, ſont les quatre genres d'Ouvrages, ſur leſquels eſt établie cette réputation Littéraire, qui le place au rang de nos bons Ecrivains.

DES peintures de mœurs naïves, les expreſſions les plus naturelles & les plus délicates, caractériſent ſon *Théâtre*. C'eſt la nature même, c'eſt le cœur qui parle & qui ſe développe; c'eſt le ſentiment qui emprunte la voix de l'ingénuité, & qui ſe peint ſous les plus aimables couleurs. M. de Saint-Foix joint à une diction pure, correcte & toujours élégante, la façon de dialoguer la plus vive, & en même-tems la plus décente. Dans vingt Comédies que nous avons de lui, on ne trouve pas une plaiſanterie haſardée & qui ne ſoit du bon ton. Son badinage eſt d'autant plus agréable, qu'il a toujours l'air naturel, même en offrant les traits les plus ingénieux, & où il y a le plus de fineſſe. Il a le mérite d'avoir créé les ſujets de la

plupart de ſes Pieces ; & c'eſt un genre neuf qu'il a mis au Théâtre. Moliere expoſe les défauts les plus communs parmi les hommes, pour les corriger par le ridicule. Les Romanciers Dramatiques retracent, dans leurs Pieces, des ſituations touchantes, telles qu'il peut en arriver en effet dans les familles. L'ingénieux Auteur de l'*Oracle*, du *Sylphe* & des *Grâces*, ſemble avoir choiſi un milieu entre ces deux extrémités : il ne fait pas rire dans le goût de Moliere ; il eſt encore plus éloigné de faire pleurer ; mais il fait ſourire agréablement le Spectateur ; & ce ſouris, que fait naître un trait ſpirituel, ou une idée de volupté délicatement voilée, vaut bien le ris qu'excite une plaiſanterie purement comique. L'Auteur paroît s'être appliqué à étudier le cœur des femmes, à y démêler les plus ſecrets ſentimens, & à les expoſer au naturel ſur la ſcene, ſous l'enveloppe d'une fiction aimable. Lui ſeul ſait ſaiſir, ſans être vainement ſubtil, les nuances fines & im-

perceptibles. Il exprime habilement le goût, la façon de penſer, & les petits défauts même du beau Sexe : il les fait ſentir avec adreſſe, & de maniere à le flatter plutôt qu'à l'offenſer.

Les talens de M. de Saint-Foix ne ſe bornoient pas au Théâtre : il commença en 1753 ſes *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris*. C'eſt un aſſemblage de Faits ſinguliers, qui forment un tableau des Mœurs de la Nation dans les différens ſiecles, depuis la fondation de la Monarchie juſqu'à nous. C'eſt en même-temps une ſuite de réflexions neuves, aiſées, agréables, écrites avec toutes les grâces, la force, le naturel & la préciſion du ſtyle de l'Auteur. C'eſt une Critique ſûre, éclairée ; une ironie fine & légere ; une Erudition qui étonne d'autant plus, qu'elle n'eſt jamais recherchée, avec l'expreſſion la plus ſimple, la plus nette & la plus claire. Cet Ouvrage eſt un de ceux qui intéreſſent & par le ſtyle, & par le fond des choſes. La maniere dont elles y

ſont placées, fait ſouvent Epigramme; de même que chaque anecdote, chaque trait, vaut une réflexion philoſophique & y ſupplée. Paris ſemble devenir un ſéjour encore plus intéreſſant, depuis qu'à chaque pas on peut s'y rappeller quelque événement mémorable ou ſingulier; & ce n'eſt pas le ſeul fruit de ces *Eſſais*. Quelles lumieres l'Auteur ne répand-il pas ſur les endroits les plus obſcurs de notre Hiſtoire, les plus négligés par tous nos Ecrivains, & peut-être les plus intéreſſans! C'eſt la voix du Philoſophe & du Citoyen: il ne déguiſe point les défauts de ſa Nation; mais il s'intéreſſe à ſa gloire. Quant aux Mœurs des anciens Francs & Gaulois, rien de plus agréable que de les comparer avec les nôtres; de juger combien les Deſcendans l'emportent ſur leurs Peres dans les Sciences, les Arts, dans toutes les connoiſſances acquiſes; & combien peut-être ils leur ſont inférieurs du côté de la franchiſe, & de certaines vertus que les Sciences ne donnent pas toujours,

& qu'elles ôtent quelquefois. Hiſtorien philoſophe, l'Auteur n'écrit que pour rendre les mœurs plus douces & les hommes meilleurs. Cet objet perce à travers toutes ſes réflexions & toutes ſes recherches. Il peint par les faits; & ces faits mis à leur place, appuyés de circonſtances négligées par tous les Hiſtoriens, prennent ſous ſa plume une face nouvelle, & n'en acquierent qu'un plus grand air de vérité. L'Auteur des *Grâces* a trouvé l'art de jetter ſur des faits obſcurs & embrouillés, la même clarté, la même élégance qui regnent dans ſes petits chefs-d'œuvrés Dramatiques. Il ſait ſe faire lire, même dans les morceaux de pure diſcuſſion, avec le même plaiſir que dans les traits qui ſont anecdote.

On donneroit une idée bien imparfaite des *Lettres Turques*, & de celles de *Nédim Coggia*, ſi on ne les repréſentoit que comme un Ouvrage purement agréable. C'eſt un Cadre élégant, où un ingénieux Ecrivain a ſçu enchâſ-

ſer une Satyre fine de nos mœurs; des Réflexions tantôt badines, tantôt ſolides; des Peintures de l'Amour, variées ſelon le génie des Peuples & des conditions différentes. On y ſaiſit avec autant de juſteſſe que de vivacité, l'impertinence de nos Petits-Maîtres, la bizarrerie de nos façons de penſer, les contradictions de nos jugemens & de nos uſages, la rapide ſucceſſion de nos modes; en un mot, le caractere général des François, & les mœurs particulieres de certaines profeſſions. Ce mêlange agréable & inſtructif de galanterie, de traits d'hiſtoire, de politique & de morale, peut ſervir de pendant aux immortelles *Lettres Perſannes* du célebre Monteſquieu.

M. de Saint-Foix ne s'eſt pas propoſé de s'étendre en longs détails ſur tous ceux que nos Rois ont admis dans l'*Ordre du Saint-Eſprit*; mais en rappellant leurs noms, il rapporte quelques traits, quelques anec-

dotes ; & ces différens traits de fermeté, d'intrépidité, d'humanité, de bienfaiſance, de déſintéreſſement & d'amour pour la Patrie, préſentent une ſuite d'exemples honorables à la Nation, & dignes d'un Ordre ſi illuſtre. D'ailleurs on voit que l'Auteur s'eſt appliqué à découvrir l'origine de pluſieurs uſages qu'on y a conſervés ; il a donné, ſur quelques Statuts, des éclairciſſemens abſolument néceſſaires, & a relevé des erreurs conſidérables de pluſieurs de nos Hiſtoriens.

En publiant cet ouvrage, quoique moins eſtimé que les précédens, M. de Saint-Foix a du moins eu l'avantage ſur quelques muets Hiſtoriographes de France, de s'être acquitté des obligations que ſa place d'Hiſtoriographe de l'Ordre lui impoſoit. Il l'obtint comme une récompenſe de ſes talens & de ſes écrits ; & l'on ne s'attendoit pas qu'il rendroit publique, avant ſa mort, une Hiſtoire

dont ſon grand âge ſembloit à peine lui permettre de préparer les matériaux ; mais l'amour du devoir l'excita à l'entreprendre ; & le zele l'exécuta.

On a lieu d'être étonné qu'avec un eſprit inquiet, difficile, emporté, & des talens recommandables, M. de Saint-Foix ait joui paiſiblement, pendant *près* de ſoixante ans, de ſa réputation. L'Envie elle-même a-t-elle donc auſſi redouté la violence de ſon caractere ? Ou, n'eſt-ce pas plutôt, parce qu'au milieu de ſes ſuccès, ſon triomphe n'avoit rien d'inſultant pour ſes Rivaux ? Jamais on ne l'entendit vanter ſon génie, ni tirer vanité des applaudiſſemens. Si l'orgueil du talent ſe fût joint à l'âcreté de ſon humeur, il eût été le fléau de la République des Lettres. Il critiquoit rarement, & n'étoit point abſolument offenſé d'une critique honnête & juſte. Mais lorſqu'un Anonyme imprudent oſa le déférer comme un Ecrivain hardi & ir-

religieux, il ne s'abaiſſa point à lui rendre injure pour injure ; il le cita au Tribunal de la Loi, & laiſſa aux Magiſtrats le ſoin de le venger.

LES Lettres ont perdu en M. de Saint-Foix un Hiſtorien philoſophe, qui n'abuſa point de ſa raiſon pour faire adopter des paradoxes ; qui jamais ne tranſmit à la mémoire un fait qui n'intéreſſât le cœur, ou ne fût une leçon pour les mœurs. Elles ont perdu un Ecrivain agréable, ſous la plume duquel les faits ſe convertiſſoient en vérités philoſophiques, de maniere que le plus ſouvent ils ſemblent être une ſuite d'Apologues, dont les moralités ſe préſentent naturellement aux Lecteurs. Elles ont perdu un Auteur ingénieux & ſage, qui conſerva la pureté du goût, dans un ſiecle où enfreindre ſes loix, paſſe pour l'eſſor du génie.

ON peut mettre M. de Saint-Foix au nombre des bons Ecrivains que l'Académie Françoiſe a rejettés, ou qu'elle a négligé de s'aſſocier. Il méritoit cer-

tainement, par ſes écrits, d'être admis dans ce Corps reſpectable ; mais, il faut en convenir, ſon caractere n'avoit rien de ce liant indiſpenſable dans une Compagnie, où l'union, la douceur, *les égards* doivent régner autant que l'eſprit & le goût. Ce n'eſt pas qu'on ait pu lui reprocher cet orgueil altier, ce dédain excluſif pour tout ce qui n'étoit ni lui, ni de lui. A cet égard il *avoit la* modeſtie du vrai talent, & la ſimplicité de l'homme de génie. Il eut même quelques amis parmi les Gens-de-Lettres ; & il les recevoit dans la retraite qu'il s'étoit choiſie à l'une des extrêmités de Paris ; mais ils ſe prêtoient à ſon caractere, cédoient à ſes emportemens, ne le contrarioient jamais, & ſouffroient ſon humeur en faveur de ſon eſprit & de ſes bonnes qualités, qui balançoient quelquefois ſes défauts.

S'IL eſt vrai que les Auteurs ſe peignent dans leurs écrits, M. de Saint-Foix eſt une exception à la regle : non-

ſeulement aucun ne ſe reſſent de cette humeur véhémente ; mais ils forment, avec elle, le contraſte le plus frappant.

Cette inquiétude qu'auroient dû augmenter les avant-coureurs de la mort, diſparut avant ce terme. Il vit approcher ſon dernier moment d'un œil tranquille, demanda à être adminiſtré, & rendit le dernier ſoupir le 25 Août 1776.

L'ORACLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, le 22 Mars 1740.

ACTEURS.

LA FÉE *Souveraine.*

ALCINDOR, *fils de la Fée.*

LUCINDE, *jeune Princeſſe, aimée d'Alcindor.*

La Scene eſt dans le Palais de la Fée.

L'ORACLE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA FÉE, ALCINDOR.

LA FE'E.

En vérité vous êtes bien insupportable!

ALCINDOR.

Mais, ma mere....

LA FE'E.

Mais, mon fils, d'où venez-vous?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau.

LA FE'E.

De voir Lucinde?

ALCINDOR.

Assoupie par la chaleur du jour, elle dormoit sur un lit de roses....

LA FE'E.

Vous a-t-elle vu?

ALCINDOR.

Eh, Madame, je vous dis qu'elle dormoit. Un de ſes beaux bras étoit paſſé ſous ſa tête; l'autre, étendu du côté où j'étois, ſembloit chercher des fleurs qui naiſſoient autour d'elle: quelque ſonge agréable l'agitoit & peignoit ſon teint de couleurs vives & mêlées: dans mon raviſſement, il ſembloit à mon cœur, que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaiſir qu'ils goûtoient; je n'ai pas été le maître de mon tranſport....

LA FE'E.

Mon fils!

ALCINDOR.

J'ai pris une de ſes belles mains, que j'ai baiſée avec une ardeur.... Mais à un mouvement qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveilloit, je me ſuis vîte retiré ſans qu'elle m'ait apperçu. Madame, ce ſeroit en vain que vous m'ordonneriez de différer encore à me préſenter devant elle: il me ſeroit impoſſible de vous obéir. Je l'aime, je l'adore; je veux le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ſes pieds.

LA FE'E.

Mon art eſt bien puiſſant; je ſuis la Fée ſouveraine; je puis en un inſtant bâtir des Palais, exciter des tempêtes, & changer un lieu charmant en un déſert affreux; mais je vois qu'il eſt au-deſſus de mon pouvoir, de gouverner un

jeune fou à qui l'Amour tourne la tête. Eh bien, mon fils, perdez-vous; perdez Lucinde; & détruisez par votre imprudence, les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

ALCINDOR.

Mais, quelles raisons avez-vous, pour ne vouloir pas qu'elle me voie?

LA FE'E.

Apprenez-les donc enfin. Au moment de votre naissance, je fis consulter l'Oracle sur votre destinée :

„ *Le fils* de la Fée souveraine, répondit-il, „ est menacé de grands malheurs; mais il les „ évitera, & sera même heureux, s'il peut se „ faire aimer d'une jeune Princesse, qui le „ croira sourd, muet, insensible. „

ALCINDOR.

Sourd, muet, insensible!

LA FE'E.

Jugez, mon fils, par la tendresse que j'ai pour vous, combien cette réponse m'affligea : cependant, à force d'y rêver, j'espérai en prenant certaines mesures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, & de voir l'accomplissement de l'Oracle, quelque impossibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, Madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes, & je ne croirai jamais...

LA FE'E.

Ecoutez-moi. Au même instant que vous vîtes le jour, naquit aussi une Princesse, fille d'un Roi voisin de cette Isle : (c'est votre Lucinde.) Je l'enlevai, & la transportai dans ce Palais, inaccessible à tous les humains. Elle n'y a été servie que par des statues, & n'y a vu que des figures insensibles, auxquelles, par la puissance de Féerie, j'imprimois toutes sortes de mouvemens. Loin de lui donner quelque idée de ce qui se passe dans le monde, j'ai tâché jusqu'à présent de lui persuader que nous y sommes, elle & moi, les seuls êtres qui parlent, qui pensent, qui connoissent & qui raisonnent; & que tous les autres, formés uniquement pour nous servir, ou pour nous amuser, sont absolument insensibles, sans connoissance, & incapables également d'amour & de haine, de douleur & de plaisir.

ALCINDOR.

Quel a été, & quel est le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé son enfance ?

LA FE'E.

De lui faire croire, en vous présentant à elle, que vous n'êtes qu'une poupée...

ALCINDOR.

Une poupée ?...

LA FE'E.

Oui, une espece de marionnette organisée au-dessus des tailles ordinaires.

ALCINDOR.

J'entends : cette idée me divertit, & peut réuſſir. Pſiché ne voyoit point l'Amour ; elle le croyoit un monſtre ; cependant elle l'aimoit. L'imagination ſéduite par vos preſtiges, Lucinde me croira tel que l'Oracle exige qu'elle *me croie* ; c'eſt-à-dire, n'ayant une bouche & des yeux que pour l'agrément ; cependant elle m'aimera : on peut tromper la raiſon, mais jamais le ſentiment : ſon cœur recevra de la Nature des avis qu'elle goûtera, ſans les comprendre, & qu'elle ſuivra par inſtinct, comme l'*Abeille va cueillir* le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force ſympathique des cœurs agira.... Oui, Madame, elle m'aimera ; & je ſerai, dans ce jour, le plus heureux des mortels. Allons la trouver : vous pouvez compter, puiſque l'intérêt de mon amour l'exige, que je ſuis une ſtatue, une vraie ſtatue, un marbre inſenſible.

LA FE'E.

Il n'eſt pas encore temps que vous paroiſſiez... je l'apperçois ; retirez-vous vîte, & paſſez par ce cabinet. Dans la converſation que nous allons avoir enſemble, je vais préparer les choſes, & tâcher de les amener à votre ſatisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec ſon chien, il la carreſſe ; ne pourrai-je pas auſſi, ſi elle badine avec moi ?...

LA FE'E.

Bon! voilà l'homme de marbre? (*Le faisant sortir.*) Sortez, vous dis-je, sortez donc.

SCENE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE *entre en rêvant profondément.*

CE n'eſt point une illuſion.... ce n'eſt point un ſonge; il avoit la bouche ſur ma main.

LA FE'E.

Que dites-vous, Lucinde?

LUCINDE.

Ah!... je ne vous voyois pas.

LA FE'E.

Il avoit la bouche ſur votre main? Eh qui?

LUCINDE.

Je ne ſais. Il a diſparu comme un éclair; mais il ſemble qu'en baiſant ma main, il y ait imprimé un trait de flamme, qui depuis ce moment agite mon cœur... Oui, depuis ce moment je ne ſuis plus la même; je cherche.... Eh quoi? Je ne puis me l'expliquer. Il ſemble que je reſpire un autre air... Toute la Nature me paroît plus riante, plus animée.... Quelle union, quelle tendreſſe, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits oiſeaux! ils étoient ſur une même branche; ils chantoient l'un à

l'autre ; ils se regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vu qu'à eux, & que nous n'avons point ensemble, vous & moi. Quelques momens de silence succédoient à leur ramage ; & ils recommençoient bientôt à chanter, ou plutôt à se répondre avec une vivacité, avec des transports... Vous riez ?

LA FE'E.

Sans doute. Car enfin, pour se répondre, il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien aussi qu'ils s'entendoient.

LA FE'E.

Eh ! croyez-vous aussi que votre clavecin, ou votre basse de viole vous entendent, vous répondent, & sont sensibles aux doux accens de votre voix, lorsqu'ils s'accordent si juste aux tons que vous prenez ?

LUCINDE.

Belle comparaison ! ce sont des machines.

LA FE'E.

Ne vous ai-je pas dit cent fois, que vos oiseaux sont de pures machines, mais mieux organisées, parce que la Nature toujours plus industrieuse, toujours plus savante, & toujours supérieure à l'art, en a composé & arrangé elle-même les ressorts ?

LUCINDE.

Répétez-le moi encore mille fois, ma bonne, & je n'en croirai rien. Un sentiment intérieur qui m'a saisie à la vue de ces deux

oiseaux, répugne à ce que vous me dites : si j'avois pu les attraper, je les aurois flattés de la main, caressés, baisés; je les aurois mis ensemble dans mon appartement; & j'eusse été fort attentive à tous leurs besoins : au lieu qu'en vérité je n'ai jamais pensé à caresser ma viole ou mon clavecin, ni à regarder si ma guittare avoit froid ou chaud.

LA FE'E.

(*A part.*) Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art. (*Haut.*) Lucinde, regardez ces statues; examinez-les bien; touchez-les; elles sont de marbre; & vous ne croyez pas sans doute qu'elles soient sensibles : cependant je vais faire jouer certains ressorts qui produiront les mêmes mouvemens que vous admirez dans vos oiseaux, & qui vous font croire qu'ils sentent & qu'ils pensent.

La Fée touche de sa baguette trois statues; celle du milieu commence une entrée par des mouvemens de surprise & d'admiration, & forme ses pas sur une sarabande jouée par les deux autres statues; dont l'une tient un violon & l'autre une flûte allemande : après la sarabande, tout l'orchestre en sourdine se joint à la flûte & au violon, & joue un air gai & coulé, sur lequel la statue continuant toujours de s'animer par degrés, danse un tambourin par lequel l'entrée finit. Pendant ce diver-

tissement Lucinde baisse les yeux & paroit triste.

Q'avez-vous, Lucinde? Quelle sombre tristesse vous a saisie tout-à-coup? il sembleroit que ce petit divertissement vous fait de la peine?

LUCINDE.

Il m'en fait sans doute. Il confond & détruit des idées où je m'entretenois avec plaisir. Mes pauvres petits oiseaux, n'êtes-vous donc que des machines? Je m'imaginois que vous étiez sensibles, & que vous goûtiez une satisfaction infinie à vous voir, à vous regarder, à vous entretenir le jour, & à vous retrouver la nuit l'un à côté de l'autre sur une même branche. (*A la Fée.*) La Nature, disois-je ensuite en moi-même, pour ménager des plaisirs à ces oiseaux, leur inspire une union si tendre; elle n'aura pas été moins bonne à mon égard; & il y a sans doute quelque être de mon espece.... Vous le savez, dites-le moi; qui peut être venu me baiser la main tandis que je dormois?

LA FEE, *souriant.*

Je soupçonne... un jeune homme dont je crois avoir apperçu les traces, & qui rôde depuis ce matin autour de ce Palais. Il sera d'abord accouru à vous comme à un être de son espece; mais en vous éveillant, vos regards l'auront mis en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme!.. Les hommes sont-ils aussi des machines?

LA FE'E.

Oui, mais plus parfaites & plus achevées que votre singe même, à qui vous croyez tant d'esprit. Leur couleur est ordinairement blanche, & leur taille comme ces statues. J'en avois autrefois ici quelques-uns; mais ils ont tant de défauts, que je m'en suis dégoûtée.

LUCINDE.

Les oiseaux chantent, ces statues dansent, mon clavecin rend des sons, & ma pendule indique l'heure qu'il est; que sont les hommes?

LA FE'E.

Ils sont divisés en plusieurs especes. Ceux qu'on appelle guerriers, & qui plaisent le plus à l'apparence, s'assemblent par milliers dans une plaine; ils ont de longs couteaux bien tranchans; ils s'élancent, se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en piéces....

LUCINDE.

Cela est horrible! Oh, ce sont des machines; il n'y a point de raison à tout ce carnage-là: cependant je ne serois pas fâchée de voir un homme, si je ne craignois sa fureur & sa méchanceté.

LA FE'E.

Vous n'avez rien à craindre; nous sommes femmes; tout fléchit devant nous dans l'Uni-

vers ; ces hommes si furieux entr'eux, rampent à nos pieds ; nous portons dans les yeux un caractere qui les adoucit ; cet aimant les attache & les plie à tous nos mouvemens ; ils n'ont que ceux que nous voulons, & y sont asservis à-peu-près comme cette figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure est la mienne.

LA FE'E.

Et cependant n'est pas vous. Les hommes aussi, sans être nous, paroissent devenir d'autres nous-mêmes, se transforment dans nos *sentimens*, & prennent toutes nos passions.

LUCINDE.

Ma bonne, tâchez de me faire voir celui qui est venu me baiser la main, tandis que je dormois.

LA FE'E.

Si vous ne l'avez point trop effarouché, il est peut-être encore autour de ce Palais : je vais *le chercher* auparavant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allez vite ; j'attends votre retour avec impatience.

SCENE III.

LUCINDE, *seule.*

ELLE rit.... de mon impatience sans doute... elle a raison. Réellement ma curiosité va jusqu'à l'émotion. Il me passe dans la tête des chimeres, qui semblent être approuvées par mon cœur. Un homme... Eh bien un homme! Oh! je veux... je veux jouer un air sur mon clavecin.

(*Elle va à son clavecin, & revient aussi-tôt.*)

Je fais une réflexion. Je suis une étourdie; je devois accompagner Souveraine; elle auroit guété de son côté, & moi du mien; & s'il avoit paru, nous nous serions doucement, doucement rapprochées, & nous l'aurions pris.

(*Elle retourne encore à son clavecin, & revient aussi-tôt.*

Quel cruel soupçon vient m'agiter? Pourquoi ne m'a-t-elle pas proposé d'aller avec elle? Car enfin nous nous serions aidées: elle a dû le penser: quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée, je me suis apperçue qu'elle sourioit, & ne disoit pas ce qu'elle pensoit. Ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, & me le cacher comme les autres? Oh!

ne soyons pas sa dupe; allons la joindre avant qu'elle ait le temps....

(*Voulant sortir, elle apperçoit la Fée qui entre.*)

SCENE IV.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

AH! vous voilà, eh bien, est-il pris?

LA FE'E.

Oui, & je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où est-il donc?

LA FE'E.

Il me suivoit.

LUCINDE.

Oh! vous l'aurez laissé échapper.

(*Elle court au fond du Théâtre, & apperçoit Alcindor.*)

Ah!... ma Bonne!... mais... comment?... En vérité... oui...

LA FE'E *la contrefaisant.*

Ah!... ma Bonne!... mais... comment?... En vérité... oui... que voulez-vous dire?

LUCINDE.

Je ne sais: vous m'avez jetté un regard qui m'a tout-à-fait embarrassée.

LA FE'E.

Moi, je vous ai jetté un regard?

LUCINDE *se mettant à côté d'Alcindor.*

Il eſt auſſi grand que moi! Comme il me regarde! Ses yeux ſont doux & gracieux! Oh! je ſuis perſuadée qu'il n'eſt pas de ces furieux qui ſe battent & ſe déchirent. Je le retiens pour moi.

LA FE'E.

Je vous le céde volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous?

LA FE'E.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FE'E.

Charmant, ſoit. Mais laiſſons pour quelques momens Monſieur Charmant; & allons conſidérer un phénomene que je viens d'appercevoir au concher du Soleil.

LUCINDE.

Ma bonne! j'ai tant vu le Soleil.

LA FE'E.

Mais vous n'avez pas vu ce phénomene; & nous raiſonnerons enſemble...

LUCINDE.

En vérité, Madame; je raiſonnerois fort mal.

LA FE'E.

En vérité, Mademoiſelle, reſtez avec votre

Charmant; je ne veux point vous gêner; il faut espérer que cette fantaisie vous passera comme bien d'autres.

SCENE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE *regardant sortir la Fée.*

Elle sort; tant mieux; sa présence m'embarrassoit; son esprit est quelquefois monté sur un ton qui m'ennuie beaucoup.

(*Considérant Alcindor.*)

Les beaux cheveux! Qu'il porte bien la tête! Sa taille est parfaite! Il semble à mon cœur qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, & que des idées confuses lui traçoient il y a long-temps.

(*Contrefaisant la Fée.*)

Cette fantaisie vous passera comme bien d'autres!

(*S'approchant d'Alcindor.*)

Non, Charmant, je vous chérirai toujours. Fantaisie! Quel terme! Il sembleroit encore que je ne suis occupée que de quelques oiseaux: ah quelle différence! & que je la sens bien!

(*Elle prend un tabouret & s'assied.*)

Venez Charmant.... Il vient! Il se met à mes genoux! Oh! cela est trop aimable!

(*Tandis qu'Alcindor eſt à ſes genoux, elle le regarde, & lui attache au cou un ruban fort long, & s'entortille le bras du reſte.*)

J'entends du bruit; Seroit-ce déja Souveraine?

(*Elle ſe leve, & court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en leſſe.*)

Elle ne vient pas; je me trompois; elle eſt attachée à conſidérer ſon phénomene. Puiſſe-t-elle y reſter juſqu'à ce que j'aille la chercher!

(*Elle prend un autre tabouret, le place auprès du ſien; & fait ſigne à Alcindor de s'aſſeoir.*)

Il ne veut pas s'aſſeoir! Il ſe remet à mes genoux!... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé.... Vous me charmez.... Vous m'enchantez.... Hélas! le plaiſir que j'ai à le voir ſéduit ma raiſon; je lui parle, comme s'il pouvoit m'entendre & me répondre... Je me plais dans cette illuſion... Je ne ſais preſque où je ſuis... je ſoupire.... un trouble, un déſordre agréable s'empare de mes ſens, & répand dans mon cœur une joie ſecrette;.. une agitation;.. une douceur qui juſqu'à préſent m'a été inconnue... Donnez la main, Charmant.

(*En voulant l'obliger de ſe lever, elle lui met par haſard la main ſur le cœur...*)

En vérité, le cœur lui bat comme à moi!

ALCINDOR *à part.*

Je n'y puis plus tenir; cette ſituation eſt trop critique pour un amant.

SCENE VI.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LA FE' E à part, en entrant.

JE reviens; j'ai peur que mon étourdi n'ait oublié qu'il doit paroître ſourd, muet, inſenſible.

LUCINDE *courant à la Fée.*

Ma Bonne, accordez-moi une grace.

LA FE' E.

Quelle grace?

LUCINDE.

Ah! ma chere Bonne, animez Charmant; faites qu'il puiſſe penſer, me parler, m'entendre & me répondre.

LA FE' E.

Vous me demandez l'impoſſible.

LUCINDE.

L'impoſſible, Madame?

LA FE' E.

Oui, l'impoſſible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me déſeſpérez!

LA FE' E.

Faut-il encore vous répéter que ces êtres qui vous amuſent, peuvent bien par la liaiſon de leurs reſſorts, imiter quelques-unes de nos ac-

tions; mais que ces reſſorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire un ſentiment, une penſée?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Je vous entends, Madame, je vous entends, je pénetre fort bien dans vos idées.

LA FE'E.

Et qu'y voyez-vous?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, Madame, que vous êtes très-ſavante; que vous voudriez que je devinſſe une Philoſophe comme vous, pour avoir toujours quelqu'un avec qui raiſonner, & que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parce que vous croyez que ſi nous pouvions nous entretenir enſemble, nous ne ſerions occupés que du plaiſir de nous voir, de nous aimer, & que nous nous ſoucierions fort peu de nous rendre dignes de vos ſublimes entretiens. Eh bien! Madame, une juſte colere me ſaiſit. Je vous déclare que je ſuis une ignorante; que je veux toujours l'être; que j'ai la ſcience en horreur, & que je vais, à l'inſtant, briſer & mettre en pieces tous ces inſtrumens de Philoſophie, qui me paroiſſent des meubles très-ridicules dans mon appartement.

SCENE VII.

LA FÉE, ALCINDOR.

ALCINDOR, regardant sortir Lucinde.

ADIEU les globes & les spheres. Cet emportement n'est-il pas charmant?

LA FE'E.

Il est plaisant, du moins; elle est aussi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage. Un sentiment tendre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais je vous dirai, Madame, que vous êtes arrivée fort à propos; je n'étois plus mon maître; j'allois parler....

LA FE'E.

Et l'Oracle?

ALCINDOR.

L'Oracle? J'avois la vue troublée, & ne voyois plus que Lucinde. Prévenu, flatté, caressé, par ses beaux yeux, j'ai long-temps baissé les miens; je me mordois les levres; toute ma personne m'embarrassoit. Ah! Madame, qu'une bouche & des yeux sont à charge, lorsqu'il faut les tenir inutiles avec ce qu'on aime!

LA FE'E.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une espece qu'on appelle *Petits-maîtres*, il n'est pas possible de le faire penser, & de lui inspirer de la raison; mais que d'ailleurs, il ira, viendra, rira, pleurera, se jettera à vos genoux, paroîtra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet; & cela machinalement, comme tous ceux de son espece.

LUCINDE.

Machinalement!

LA FE'E.

Il fera plus: il sifflera, fredonnera & chantera même quelques airs & des paroles....

LUCINDE, *avec transport.*

Ah! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FE'E.

Volontiers; mais songez toujours que cela n'a qu'un jargon, une suite de mots, & de lieux communs qu'ils répetent à presque toutes les femmes indifféremment, au hasard, & comme il les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déja dit. Vous m'impatientez. Faites-le donc chanter.

LA FE'E, *bas à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer.

(*Haut.*)

(*Haut.*) Il faut préluder un moment, & l'exciter comme l'écho.

Elle chante.

Tout ce qui reſpire....

ALCINDOR *répete.*

Tout ce qui reſpire....

LA FE'E.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour.

ALCINDOR.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour.

LUCINDE.

Le ſon de ſa voix pénetre juſqu'au cœur!

ALCINDOR *à la Fée qui, d'un regard de colere, le fait taire.*

Doutez-vous encore de mon bonheur, & que l'Oracle?...

LUCINDE.

Quel bonheur? Quel Oracle? Que veut-il dire?

LA FE'E.

Avez-vous déja oublié que ces eſpeces d'animaux-là répetent au haſard, ſans ſentiment & ſans raiſon, ce qu'ils ont entendu chanter?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, Madame, je l'avois preſque oublié; mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire reſſouvenir. Eh bien?

LA FE'E.

Eh bien?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t-il plus ?

LA FE'E.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me semble que vous devez être bien contente ; & je suis sûre que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon perroquet ! mon perroquet ! vous ne faites ces comparaisons, que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FE'E.

Et vous, Mademoiselle, vous ne faites que gronder. Vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas ? Car enfin regardez-le...., mais regardez-le bien. N'est-il pas cruel qu'il ne puisse connoître combien je l'aime ?

ALCINDOR *bas à la Fée qui lui ferme la bouche, lui fait des signes, & le retient pendant toute cette Scene.*

L'Oracle est accompli, vous dis-je ; je veux parler.

LUCINDE.

Que son insensibilité m'affligera de fois dans le jour.

LA FE'E.

Il est vrai ; croyez-moi, chassez-le de ces lieux, & de votre souvenir.

LUCINDE.

Le chasser! chasser Charmant! me priver de sa vue! ô Ciel!

LA FE'E.

Eh bien! qu'il reste donc; & amusez-vous à lui apprendre des vers & des chansons que vous *lui ferez répéter* tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raison, & je veux tout-à-l'heure lui donner la premiere leçon. Voyons, Charmant, si vous prononcerez bien mon nom. Lucinde...

ALCINDOR.

Lucinde!

LUCINDE.

Ma chere Lucinde.

ALCINDOR.

Ma chere Lucinde!

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR *se débarrassant de la Fée qui semble encore vouloir l'arrêter, & se jettant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore. Il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde!.. ma charmante Lucinde!.. que de choses à dire! & cependant je ne puis que dire mille fois, je vous aime.

LUCINDE.

Ah, ma Bonne, il parle tout seul! ce ne sont point-là des chansons.

LA FE'E.

Vous voyez que votre premiere leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, Madame, à prolonger son erreur. Mon bonheur est certain : je puis sans crainte me livrer à mes transports, & lui montrer toute la reconnoissance & l'amour dont mon cœur est pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur reconnoissant? Pourquoi me le cachiez-vous?

ALCINDOR.

Forcé par un Oracle cruel, il falloit que je parusse insensible. Me reprochiez-vous l'erreur où je vous ai jettée, lorsque l'intérêt de mon amour m'en faisoit une nécessité!

LUCINDE.

Puis-je vous la reprocher? Elle n'a servi qu'à faire mieux éclater tous les sentimens que vous m'avez d'abord inspirés?

ALCINDOR.

Mon adorable Lucinde!

(*On entend une symphonie variée de flûtes, de tambourins & de violons.*)

LA FE'E.

J'entends des concerts : c'est la Fée des plaisirs. Embrassez-moi mes enfans : son arri-

vée m'annonce qu'en effet l'Oracle est accompli, & que désormais les Destins, l'Amour & l'Hymen vous préparent les jours les plus heureux.

(*La Fée des plaisirs paroît avec sa suite, qui forme le Divertissement.*)

DIVERTISSEMENT.

RETENEZ bien, jeunes Amans,
Ces regles infaillibles :
Si vous voulez être charmans,
Paroissez pendant quelque temps
Sourds, muets, insensibles.
Pour suivre ces sages décrets,
Il n'est pas besoin des apprêts
De la Féerie & du miracle :
Soyez tendres, soyez discrets ;
C'est le sens de l'Oracle.

Rendez aux yeux indifférens
Vos cœurs inaccessibles :
Pour tromper les plus vigilans
Paroissez à tous les instans
Sourds, muets, insensibles.
De votre amour, de vos soupirs,
Au seul objet de vos desirs,
Prodiguez le charmant spectacle ;
Joignez le mystere aux plaisirs :
C'est le sens de l'Oracle.

L'Amour vous tend, objets charmans,
Des piéges inviſibles :
Pour fuir les perfides Amans ;
Paroiſſez à tous leurs ſermens
Sourds, muets, inſenſibles.
Mais après ces ſages combats,
Aux cœurs tendres & délicats
N'oppoſez point d'injuſte obſtacle ;
Eprouvez, ne rebutez pas :
C'eſt le ſens de l'Oracle.

Le jour qu'on apprit la nouvelle de la prise de Mahon, Madame la Comtesse d'Egmont, fille de M. le Maréchal de Richelieu, étant à la Comédie où l'on jouoit l'Oracle, j'ajoutai ces deux couplets sur un autre air qu'on chante ordinairement à la fin de cette Piece.

EN vain dans un Fort redoutable,
L'ennemi se croit imprenable,
Et du haut de son roc insulte à nos soldats;
Quand notre Maréchal commande,
Il faut que la place se rende :
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calcas.

A MADAME D'EGMONT.

La Victoire a séché vos larmes :
A l'Hymen prodiguez vos charmes;
Et qu'un nouveau héros guide un jour nos soldats
Votre sang lui donnant la vie,
Vaudra tous les dons de Féerie :
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calcas.

FIN.

ANECDOTE

Sur la Comédie de l'Oracle.

DANS une répétition de cette Piece, l'Actrice, feue Mademoiselle Lamotte, jouant la Fée sur le ton d'une Harangere, l'Auteur lui arracha la baguette qu'elle tenoit dans sa main, & lui dit en colere : » J'ai besoin d'une Fée & non » d'une Sorciere. " L'actrice voulut insister & crier; mais M. de SAINFOIX lui répondit : » Vous n'avez pas de voix ici; nous sommes » au Théâtre & non au Sabat. " *Anecdotes Dram.*

DEUCALION
ET PIRRHA,
COMÉDIE EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, le 20 Février 1741.

J'Ai fait des Comédies à trois ſeuls Acteurs ; mais il étoit d'une toute autre difficulté d'en faire une, où il n'y en auroit que deux ; le ſuccès devoit même m'en paroître preſque impoſſible, *parce* qu'une pareille Piece entraîne néceſſairement des monologues, & que le monologue refroidit la ſcene. Cette petite Comédie plut beaucoup à la Cour, & y fut redemandée ; au-lieu que la *premiere* repréſentation n'avoit que foiblement réuſſi à Paris. Les repréſentations ſuivantes eurent un plein ſuccès ; & j'oſe croire qu'on la verra toujours avec plaiſir, pourvu qu'elle ſoit vivement jouée.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA MARQUISE, *jeune veuve très-vive.*

LE CHEVALIER.

PROLOGUE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

SAVEZ-vous pourquoi je vous ai appellé?

LE CHEVALIER.

Pour que j'aie le plaiſir d'être auprès de vous.

LA MARQUISE.

Je vous trouve admirable! eſt-ce que je m'intéreſſe à vos plaiſirs? C'eſt pour voir toutes les mines que vous allez faire pendant la repréſentation de cette petite Comédie que vous avez vantée, & que tout le monde, j'en ſuis ſûre, va trouver froide & peu intéreſſante.

LE CHEVALIER.

Vous en êtes ſûre? Mais Madame....

LA MARQUISE.

Mais, mon cher Monſieur, j'en ſuis fâchée pour le beau jugement que vous en avez porté.

LE CHEVALIER.

Vous vous piquez d'être vraie, ſincere,..

LA MARQUISE.

Certainement.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, lorſque l'Auteur nous la ſi-

foit, il y a deux jours, vous entendis-je répéter pluſieurs fois, *fort bien*, *à merveilles*, *on ne peut pas mieux*?

LA MARQUISE, *éclatant de rire.*

La mépriſe eſt plaiſante ! je parlois à une de mes femmes qui m'eſſayoit une coëffure nouvelle. A peine écoutai-je la premiere ſcene.

LE CHEVALIER.

Comment pouvez-vous donc juger de cette Piece ?

LA MARQUISE *embarraſſée.*

Comment?.. Comment?.. Comme on juge...

LE CHEVALIER.

Oui, ſouvent; vous avez raiſon.

LA MARQUISE.

Quoi, vous voudriez me perſuader que le projet ſeul de faire une Comédie où il n'y auroit que deux Acteurs, n'étoit pas fou, extravagant?

LE CHEVALIER.

Je conviens qu'il étoit difficile à remplir; mais dans cet eſſai, fou, extravagant, d'une Comédie où l'on ne vouloit abſolument employer que deux Acteurs, cet intérêt, ce nœud, ce dénouement qui ſe trouvent préciſément & uniquement réduits & renfermés entre Pirrha & Deucalion, me paroiſſent heureuſement imaginés. En général, l'idée de cette petite Piece m'a paru neuve & aſſez ingénieuſe.

LA MARQUISE.

Je vois que s'il n'y avoit eu qu'un ſeul Ac-

teur, elle vous auroit paru un chef-d'œuvre.

LE CHEVALIER.

Non, Madame : deux, c'eſt la Nature ; la Comédie doit être une image de la vie ordinaire, & comme je ſuis perſuadé que vous, l'amour & moi pourroient former....

LA MARQUISE, *vivement.*

Ils ne formeront jamais rien ; mais rien, abſolument rien, que quelques folles idées dans votre tête, & des ſentimens fort inutiles dans votre cœur ; cela eſt dit, décidé, arrangé ; vous y pouvez compter ; revenons à la Piece. On auroit pu ménager des ſcenes où Deucalion & Pirrha *ſe ſeroient* entretenus ſur leur poſtérité ; & alors *quelle* foule d'images, de caracteres vifs, de portraits brillans, d'idées plaiſantes, agréables, piquantes, ſur tous les états & ſur toutes les conditions !

LE CHEVALIER.

Et entr'autres ſur les Gens de robe, les Financiers & les Abbés ! En vérité, Madame, ces *railleries* tant de fois répétées, peuvent-elles plaire encore ?

LA MARQUISE.

Par la tournure & l'expreſſion, on leur donne les graces de la nouveauté.

LE CHEVALIER.

Et rarement celles de la raiſon. Je ſais cependant qu'elles ſaiſiſſent ordinairement le gros du Public : mais ces prétendus brillans n'auroient-ils pas été déplacés dans cette petite

Comédie? J'ai cru, je vous l'avoue, que son action simple & réduite à elle-même, plairoit par son unité, & que soutenue par une expression de sentiment qui m'a paru noble, vraie, naturelle, on devoit absolument en bannir l'art & la parure empruntée, pour n'y conserver que des nuances simples & peu colorées.

LA MARQUISE.

Elles ne pouvoient être trop chargées; mais le goût de votre ami est de ne s'amuser que sur des especes de miniatures, de petits développemens naïfs du cœur, quelques idées riantes qu'il veut toujours traiter simplement, & ne jamais parer que de leurs propres beautés, qui souvent même se perdent sous sa main.

LE CHEVALIER.

Ces especes de miniatures, ces petites idées riantes & ces développemens naïfs du cœur, sont assez difficiles à renfermer dans leurs justes proportions, & les traits fins & délicats qui leur sont propres, & sur-tout ceux de la simplicité, ne se trouvent pas aisément.

LA MARQUISE.

En un mot, qu'il change de style; il faut dans une Comédie des écarts, des tirades, des traits extrêmement marqués, de gros Financiers, de petits Gens de robe semillans, de fades Abbés, & sur-tout des Episodes; j'aime les Episodes.

LE CHEVALIER.

Il est certain qu'un Episode qui se lie naturellement à l'action principale, peut y jetter un

nouveau feu, la varier & l'embellir; une Comédie avec un Episode heureux & bien amené, c'est Thalie avec du rouge, des mouches & de riches habits; une petite Comédie, réduite à son propre fond, c'est Thalie.

Dans le simple appareil
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

LA MARQUISE.

Ah! quelle fade comparaison!

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi? J'ajouterai même que l'imagination d'un Auteur, quand elle est frappée d'une *idée riante*, a ses transports, comme le cœur à la vûe *d'un* objet aimable; qu'il faut préparer, établir son sujet, filer des scenes, des incidens, tenir toujours l'esprit du spectateur en suspens, à-peu-près comme les rigueurs & les demi-bontés d'une maîtresse, qui se succédent tour-à-tour, tiennent un amant dans l'incertitude de son sort; *jusqu'à* ce qu'enfin le moment du dénouement arrive.

LA MARQUISE.

Enfin, vous êtes un extravagant dont les discours m'ennuient; & la Piece commence fort à propos.

LE CHEVALIER.

Quoi? vous voulez l'écouter!

LA MARQUISE.

Que n'écouterois-je pas plutôt que de vous entendre!

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DEUCALION.
PIRRHA.

La Scene eſt dans une Forêt.

DEUCALION ET PIRRHA, COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente une Forêt. Deucalion eſt endormi au pied d'une ſtatue, dont la figure & les traits ne laiſſent point diſtinguer ſi elle eſt d'un homme ou d'une femme.

SCENE PREMIERE.

DEUCALION *s'éveillant.*

QU'AI-JE entendu !... Quel ſonge !... Aſtrée... La divine Aſtrée.... Elle vient de m'apparoître; & j'apperçois encore dans les airs la trace brillante du nuage qui la dérobe à ma vue. " Une fille, m'a-t-elle dit, qui comme „ toi s'ennuie d'être ſeule, va venir te trou„ ver; & vous apprendrez l'un & l'autre dans „ ce jour, la volonté des Immortels. „ Dieux tout-puiſſans, c'eſt un ami que je vous ai demandé; un ami avec qui, lié par la ſympathie & la vertu, la reſſemblance d'humeur & de ca-

ractere, je puiſſe m'entretenir en contemplant les merveilles que votre main inépuiſable répand ſans ceſſe dans la Nature... Une fille dans ces lieux ! Je croyois que toute la race humaine étoit enſevelie ſous les eaux, & que la colere céleſte n'avoit épargné que moi. Il reſteroit des femmes ſur la terre ! Ah ! les Dieux ne m'enverroient ſans doute celle-ci, que pour m'éprouver !... Mais peut-être eſt-ce une illuſion, un vain ſonge.... Je regarde.... O ciel, elle vient ! je l'apperçois à travers ces arbres. Allons, rappellons-nous la fauſſeté, les caprices, les ſéductions, la tyrannie de ce ſexe perfide, tous les égaremens où il entraînoit l'homme ſon malheureux eſclave, & dont enfin il a cauſé la perte. Armons-nous de toute la haine... Hélas ! un regard, un ſeul regard ; & peut-être que dans l'inſtant ce même objet contre lequel je cherche à m'irriter par mes réflexions, embelli par mes deſirs, deviendra l'idole de mon cœur... elle approche... ne nous expoſons point au danger de la regarder ; détournons la tête : fermons les yeux ; & reſtons avec elle le moins de temps qu'il ſera poſſible.

SCENE II.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA, *au fond du Théâtre.*

VOILA véritablement un homme ; & s'il s'appelle Deucalion, je ne puis plus douter que ce ne ſoit une voix céleſte, qui cette nuit m'a commandé de venir dans ces lieux. Il en reſte donc encore un ſur la terre ! ah, ne le regardons point ! (*S'approchant.*) Je cherche Deucalion.

DEUCALION.

Le voici.

PIRRHA, *d'un ton mépriſant.*

Je ne vous chercherois pas, ſi les Dieux ne me l'avoient *ordonné.*

DEUCALION.

Et moi, certainement, je ne vous attendrois pas, s'ils ne me l'avoient preſcrit.

PIRRHA.

Vous leur avez donc repréſenté que vous ne pouviez plus ſupporter l'ennui d'être ſeul !

DEUCALION.

Vous les avez donc priés de vous accorder quelqu'un pour vivre avec vous ?

PIRRHA.

Je ne ſais quelles ſont vos idées.

DEUCALION.

J'ignore les vôtres.

PIRRHA.

Mais, je ſuis fort inquiete.

DEUCALION.

Et moi, fort embarraſſé.

PIRRHA.

Vous flatteriez-vous que je vouluſſe demeurer ici?

DEUCALION.

Vous imagineriez-vous, que ſi vous y demeuriez, j'y reſterois?

PIRRHA.

Vous vous tromperiez beaucoup.

DEUCALION.

Vous ſeriez bien dans l'erreur.

PIRRHA.

Un homme!

DEUCALION.

Une femme!

PIRRHA.

C'eſt une compagne que j'ai demandée aux Dieux.

DEUCALION.

Et moi un ami.

PIRRHA.

Et dès qu'ils me l'auront accordée, nos adieux ſeront bientôt faits : voilà ma moitié de l'Univers où je vivrai à ma fantaiſie; & voici la vôtre où je ne me ſouviendrai qu'il habite un homme, que pour n'y pas revenir.

DEUCALION.

Je compte sur votre mémoire.

PIRRHA, *vivement.*

Ah! comptez encore plus sur ma raison & sur toute l'indignation que doit m'inspirer un sexe inconstant, perfide, impérieux, bizarre, qui *sans cesse guidé* par l'orgueil, déçu par l'amour-propre, dupe de la flatterie, esclave de l'ostentation, de la mode, & de mille faux préjugés, *vient* enfin de s'attirer & d'attirer sur le mien, ce châtiment universel que la justice des Dieux ne pouvoit plus retarder.

DEUCALION *froidement.*

Malgré ce beau portrait, comme je suis le seul homme qui reste sur la terre, je ne serois pas étonné qu'en deux jours, demain, aujourd'hui même, vous revinssiez ici...

PIRRHA, *avec mépris.*

Vous rechercher?

DEUCALION.

J'ai vu tant de femmes détester les hommes, & cependant les aimer; mais je vous déclare que cela seroit fort inutile, & que dès que je vous verrois approcher, je détournerois les yeux comme *j'ai fait* jusqu'à présent.

PIRRHA.

Quoi, cet ennemi des femmes se reconnoît si foible qu'*il* n'ose les regarder?

DEUCALION.

Si foible?

PIRRHA.

Je vous aurois cru une ame ferme, sûre d'elle-même, inébranlable...

DEUCALION.

Vous raillez? Je vois que cette espece de crainte & de méfiance que je vous marque, vous énorgueillit?

PIRRHA.

Vous pouvez me faire rire, mais m'énorgueillir, jamais.

DEUCALION.

De bonne foi, vous imagineriez-vous que si je levois les yeux sur vos divins appas, je tomberois subitement transporté d'amour à vos genoux?

PIRRHA.

Je n'imagine que ce qui peut me faire plaisir.

DEUCALION.

Il seroit aisé de vous donner celui de voir l'effet de vos charmes.

PIRRHA.

Non, non : la rencontre même est plaisante; car je ne vous ai point aussi regardé. Il étoit naturel que dans l'idée que vous aviez demandé une épouse aux Dieux, & que j'allois être cette infortunée, mon dépit me fît détourner les yeux de dessus mon tyran.

(*Avec le ton de mépris le plus marqué.*)

Flattez-vous que c'est dans la crainte que votre vue ne fît tout-à-coup trop d'impression sur mon cœur, & n'asservît malgré moi ma liberté.

DEUCALION,

DEUCALION, *du même ton de mépris.*

Et croyez-vous que vous asserviriez la mienne? Daignez tourner la tête, la belle personne.... (*Elle le regarde; il est frappé à sa vue.*) Madame... (*A part.*) Jamais rien de si beau ne s'est offert à mes yeux! Deucalion, s'il te reste *un instant* de raison, tâche de dérober ton cœur à la surprise de tes sens.

Il sort.

SCENE III.

PIRRHA, *seule, le regardant s'éloigner.*

IL est jeune & bien fait!.. Ce départ est brusque... Qu'arrivera-t-il de tout ceci? Je vais sans doute l'apprendre; car cette voix du Ciel qui cette nuit m'a ordonné de venir dans ces lieux où je rencontrerois un Mortel nommé Deucalion, a ajouté que j'y trouverois aussi une Statue, au pied de laquelle des caracteres tracés de la main des Dieux, m'annonceroient leur volonté.

(*Regardant la Statue.*)

La voilà, sans doute. Approchons... Je n'y vois rien... Ah! il semble qu'une main invisible m'attendoit pour les y tracer.

(*Elle lit.*)

„ A l'instant que Deucalion & Pirrha, d'un „ consentement unanime, mettront une guir„ lande de fleurs sur la tête de cette Statue,

„ elle s'animera; & malheur à l'un & à l'autre,
„ s'ils ne vouloient pas l'animer. ”

Cette Statue s'animera ! mais s'animera-t-elle pour moi ! Sera-t-elle cette Compagne que j'ai demandée aux Dieux ?.... Oh ! réflexion faite, je n'en veux plus ; Deucalion eſt aimable ; elle ſeroit trop expoſée avec lui ; & s'il la trompoit, quels reproches n'aurois-je pas à me faire !... Si je demande auſſi que ce ſoit un jeune homme, n'eſt-ce pas prendre, avec ce nouveau Mortel, une eſpece d'engagement de le rendre heureux ? Ne recevra-t-il la vie que pour vivre uniquement ? Que pour voir ces bois, ces eaux, cette verdure, ces campagnes ? Hélas, cela eſt bien-tôt vu ! Il voudroit être aimé, & certainement Deucalion... oui... Deucalion en ſeroit jaloux. Je me ſuis fort bien apperçue qu'il cherche, & vainement à irriter contre mon ſexe un cœur qui ne lui obéit pas ; ſa ſurpriſe, ſes regards, lorſque nos yeux ſe ſont rencontrés.... Mais pourquoi ce trouble que j'ai moi-même reſſenti ? Pourquoi cette foule d'idées qui viennent m'agiter ? *Deucalion reſte ſeul ſur la terre ; j'y ſuis ſeule auſſi ; les Dieux nous raſſemblent ici ; il faut donc que la providence de l'Amour ait quelque deſſein ſur nous,...* Et m'y voilà d'abord toute réſignée, moi qui haïſſois tant les hommes, il n'y a qu'un moment... D'un autre côté, pourquoi ce mortel, ou cette mortelle, que les Dieux ne font pas ſans doute naître ſi miraculeuſement, pour ne ſe trouver qu'en tiers avec

deux amans heureux ?... Tout ceci m'embarraſſe... je n'y comprends rien... je vois... oui, je vois que nous ne ſerons que trois ſur la terre, & qu'il y a toute apparence que deux ne pourront s'accorder... Deucalion revient... non, il retourne... il s'arrête.... cette inquiétude ſeule ne découvre-t-elle pas l'état de ſon cœur ?... il approche enfin. Eſt-ce là ce mortel qui me parloit avec tant de dédain ? Qu'il a l'air timide, confus, humilié !

SCENE IV.

PIRRHA, DEUCALION.

DEUCALION *à part.*

QU'ELLE eſt belle ! & je voulois la fuir !

PIRRHA.

Il ſemble que vous ne faites que tourner autour de ces lieux ?

DEUCALION.

Il eſt vrai que croyant m'en éloigner, j'y reviens ſans m'en appercevoir.

PIRRHA.

Toujours occupé de vos chagrins contre les femmes ?

DEUCALION.

Ce ne ſont pas ceux qu'elles ont pu me cauſer, qui m'occupent à préſent.

PIRRHA.

Vous ne devez pas, je penſe, en craindre à l'avenir.

DEUCALION.

Si votre cœur vouloit m'en être le garant, je l'en croirois autant que les Dieux mêmes.

PIRRHA.

Je veux dire qu'il n'y a pas d'apparence que rien trouble déſormais ces jours tranquilles, que vous vous promettez avec l'Ami que vous leur avez demandé.

DEUCALION.

Je ne le leur demande plus.

PIRRHA.

Comment? quelle nouvelle idée? Vous n'y penſez pas?

DEUCALION.

J'y penſe; & c'étoit en partie le ſujet de mes réflexions.

PIRRHA.

Quoi, à l'inſtant qu'ils vous l'accordent?

DEUCALION.

J'ai réfléchi qu'il pourroit s'ennuyer avec moi; &... je ne le leur demande plus, vous dis-je.

PIRRHA.

Oh! ce n'eſt pas là mon compte; j'ai mon intérêt à cet Ami dont vous ne vous ſouciez plus; regardez, & liſez ces caracteres qu'une main inviſible vient de tracer au pied de cette Statue.

DEUCALION, *avec émotion, après avoir lû.*

Eh bien, Madame?

PIRRHA.

Eh bien, je reçois l'Amant qu'ils m'envoient.

DEUCALION.

Eh! que deviendrai-je, moi?

PIRRHA, *d'un ton railleur.*

Notre ami.

DEUCALION.

Moi, l'ami de votre Amant!

PIRRHA.

Il faut une ſociété dans la vie; nous tâcherons de vous rendre la nôtre la plus agréable qu'il nous ſera poſſible.

DEUCALION, *avec menace.*

Mon conſentement eſt néceſſaire pour que cette Statue s'anime...

PIRRHA.

Sans doute; & les Dieux l'auront ainſi voulu, pour que la reconnoiſſance nous attache à vous, comme l'Amour nous unira l'un à l'autre.

DEUCALION.

Ce ſeroit de ma main que vous recevriez un amant! Non, il ne verra jamais le jour.

PIRRHA.

Quel emportement! Je ne vous comprends pas! Eh! pourquoi aviez-vous donc demandé un ami?

DEUCALION.

Eh! pourquoi aviez-vous demandé une amie?

PIRRHA.

Les Dieux ont bien vu que je ne ſavois ce que je voulois; mais une ame raiſonnable

comme la vôtre devoit s'être décidée avant que de les importuner.

DEUCALION.

Vous insultez, cruelle, à mon désespoir ; mais je ferai le vôtre ; ce sera une fille.

PIRRHA.

Ce sera un jeune homme.

DEUCALION.

Je pense même qu'elle sera très-jolie.

PIRRHA, *regardant la Statue.*

Je crois qu'il sera fort aimable.

DEUCALION, *à part.*

Ciel ! comme elle regarde cette Statue ! de si beaux, de si tendres regards devroient seuls l'animer !

PIRRHA.

Le temps de la force & des loix injustes de votre sexe, est passé ; je ne vous céderai point.

DEUCALION.

J'aurai le plaisir de vous contrarier.

PIRRHA, *d'un ton malin.*

Quelle injustice ! Vous nous eussiez été si cher !

DEUCALION.

Moi, cher à votre amant ! chaque mot déchire mon cœur. Ah ! finissons ; & puisque nous ne pouvons nous accorder, les Dieux nous jugeront.

PIRRHA.

Les Dieux !

DEUCALION, *d'un ton ironique.*

Oui, vous leur représenterez les besoins de votre cœur, & tout ce que l'état de fille a de triste & d'ennuyeux : de mon côté...

PIRRHA.

En vérité, vous êtes bien méchant!

DEUCALION.

Nous aurons de belles choses à dire de part & d'autre.

PIRRHA.

Ce trait est digne de votre sexe; j'en sens toute la raillerie. Non, Deucalion, je n'irai *point* soutenir devant les Dieux une contestation qui blesseroit cette modestie dont je dois me faire une loi sévere; mais reconnoissez du moins que souvent les hommes, pour réussir dans leurs desseins, abusent contre nous de nos vertus mêmes. Je consens que cette Statue soit une *fille.* Puissiez-vous, charmés l'un de l'autre, *dans* une confiance mutuelle, une *amitié* véritable, & le desir toujours pressant de vous plaire, goûter tout le bonheur de deux cœurs bien unis! Je vais cueillir des fleurs, & préparer la guirlande; je ne vous ferai *pas* attendre long-temps.

Elle sort.

SCENE V.

DEUCALION, *seul.*

DIEUX immortels! Je ne vous demandois qu'un ami; vous m'envoyez un objet charmant que vos prodigues mains ont embelli de toutes les graces & de tout l'éclat que la jeuneſſe peut ajouter à la beauté. N'ai-je pas dû penſer que le raviſſement de mon cœur accompliſſoit un de vos décrets? Etoit-ce celui du malheur de ma vie?... Pirrha, cruelle Pirrha, je ne ſuis point aimé! Le voilà, ce rival que vous me préférez; un rival qui n'eſt point.... & qui ne ſera jamais!... Sexe aimable! Sexe charmant! Sexe adorable que j'ai voulu mépriſer, vous êtes bien vengé! cette ſtatue ſera une fille, ai-je dit à l'ingrate; je croyois que l'idée d'une rivale la piqueroit; vaine menace! vaine reſſource d'une paſſion qui cherche à ſe flatter! donne-t-on de la jalouſie, qu'on n'ait inſpiré de l'amour! Mais du moins, dans mon juſte dépit, je dois, pour me venger..... pour me venger! & de qui? D'une femme, parce que je n'en ſuis point aimé! Ajouterai-je au déſeſpoir de n'avoir pu lui plaire, l'affreuſe idée d'en être haï, abhorré, & de l'avoir rendue malheureuſe? Pour jouir du barbare plaiſir de la priver d'un époux qu'elle aime-

roit, demanderai-je aux Dieux une épouse que je n'aimerai pas ? Non ; du moins elle me plaindra. Heureuse statue, tes yeux vont donc s'ouvrir à la lumiere ; ton premier sentiment sera de l'amour ; ta bouche ne s'ouvrira que pour l'exprimer ; amant favorisé aussi-tôt qu'amoureux, quel sort différent du mien !

SCENE VI.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

J'APPORTE la guirlande ; cet instant va combler vos vœux....

DEUCALION.

Il sera le dernier de ma vie !

PIRRHA.

Comment ! quel désespoir ! & pourquoi ?

DEUCALION.

Je brûle pour vous de l'ardeur la plus vive ; ou tantôt, dès que j'ai levé les yeux sur vous, tous vos traits se sont peints dans mon cœur ; une flamme si prompte, & en même-temps si malheureuse, m'a d'abord semblé un de ces coups éclatans, dont l'Amour se sert pour humilier & punir tout mortel qui veut mépriser son empire ; mais, plus je vous ai vue, plus je vous regarde, plus je sens qu'elle est l'effet naturel

de vos charmes; je ne me repens point de m'y être exposé; je ne saurois trop expier mes injustices contre un sexe dont vous êtes. Venez, Madame, venez; j'aurai du moins la triste consolation d'avoir commencé votre bonheur.

PIRRHA.

Mais je voulois faire le vôtre; je consentois que cette statue fût une fille.

DEUCALION.

Ah! le Ciel même me l'auroit envain destinée; en vain il feroit renaître pour moi toutes ces jeunes beautés qui faisoient l'ornement de l'Univers; il n'en étoit qu'une seule pour mon cœur!... Le marbre va s'animer pour vous: les Dieux devoient ce miracle à vos charmes; & sans doute qu'ils rendront cet amant digne de les posséder par tous les agrémens de l'esprit & de la figure; mais pourront-ils lui donner un cœur qui vous adore comme le mien?

PIRRHA.

Quoi? lorsque j'ai paru vouloir vous donner un rival; lorsqu'un juste dépit devroit vous irriter contre moi, vous préférez mon bonheur au vôtre; & vous ne croyez pas qu'une épouse de la main même des Dieux, puisse vous consoler! Ah, Deucalion! je goûte dans cet instant le plaisir inexprimable d'être engagée par la reconnoissance à suivre tout le penchant de mon cœur.

DEUCALION.

Qu'entends-je!.... ô ciel!.... ce pourroit-

il?... belle Pirrha, vous m'aimez!... ces lieux témoins de mon désespoir, le seroient de ma félicité!

PIRRHA.

Je n'ai voulu que vous éprouver.

DEUCALION.

Dieux immortels! j'ai tâché par la vertu qui *régnoit dans* mon ame, d'être votre image sur la terre; avec ma chere Pirrha, je vais l'être par mon bonheur.

PIRRHA.

Qu'en assemblant cette guirlande, j'étois peu tranquille! que j'étois inquiete, en revenant *ici! Vivement* piqué, disois-je, de mon indifférence, il va demander que je couronne ma rivale.

DEUCALION.

Votre rivale! Et qu'aurois-je demandé? Après vous avoir vue, que pouvois-je desirer, que ces mêmes traits, ces graces, ces charmes, que j'adore en vous? (*Regardant la statue.*) *Vain objet*, qui nous a tant inquiétés, tu n'auras enfin servi qu'à faire mieux éclater tout l'amour qui va désormais nous unir. (*A Pirrha.*) Mais que deviendra-t-il? Je vous laisse maîtresse de son sort.

PIRRHA.

Cette statue restera statue; elle ne souffre point: n'y auroit-il pas de la barbarie à l'exposer au tourment cruel, que pourroit lui causer notre amour?

DEUCALION.

Nous ne pouvons pénétrer dans les décrets des Dieux...

[*Il lit.*]

„ Cette ſtatue s'animera; & malheur à l'un „ & à l'autre, s'ils ne vouloient pas l'ani„ mer." Ah! quand je devrois me donner un rival; duſſiez-vous me ſacrifier à lui, & du comble de la félicité me précipiter dans le plus affreux déſeſpoir, l'idée du moindre malheur qui pourroit vous arriver, m'effraye trop pour que je balance un inſtant à l'animer.

PIRRHA.

Je vois que vos jours ſont menacés comme les miens..... Deucalion..... Sera-ce une fille? Sera-ce un garçon?

DEUCALION.

Décidez.

PIRRHA.

Je ne déciderai point.

DEUCALION.

Ni moi.

PIRRHA.

Je ſuis dans un trouble...

DEUCALION.

Je ne puis vous exprimer mon agitation.

PIRRHA.

Nous étions ſi bien ſeuls! pourquoi les Dieux?...

DEUCALION.

Abandonnons-nous à leurs décrets; & par

une entiere obéiſſance, tâchons de nous les rendre favorables.

(*Ils s'approchent de la ſtatue, tenant la guirlande, & ſe regardant triſtement.*)

PIRRHA.

Deucalion!

DEUCALION.

Pirrha! elle ne devra la vie qu'à notre tendreſſe; ſi je ne tremblois pas pour vos jours; ſi vous ne craigniez pas pour les miens!....

PIRRHA.

Poſons la guirlande; & fuyons ſi vite & ſi loin, qu'elle ne puiſſe nous voir, ni jamais nous trouver.

(*Ils poſent la guirlande; & l'Amour qui paroît à la place de la ſtatue, en les prenant tous les deux par la main, les arrête.*

SCENE VII.

L'AMOUR, DEUCALION, PIRRHA.

L'AMOUR.

JE vous retiens, & ne veux plus vous quitter.

PIRRHA & DEUCALION *enſemble.*

O ciel! c'eſt l'Amour!

L'AMOUR.

Lui-même. Dès que vous vous êtes vus, n'a-

vez-vous pas dû penſer que je ne tarderois pas à venir vous tenir compagnie?

DEUCALION.

Dieu puiſſant!

PIRRHA.

Dieu charmant!

L'AMOUR.

Je m'ennuyois beaucoup d'être oiſif; & je me ſuis diverti à lancer tous mes traits ſur vos cœurs.

DEUCALION.

Amour, s'il t'en reſte encore, épuiſe-les ſur le mien!

L'AMOUR.

Oh! je ne ſaurois te rendre plus amoureux, ni Pirrha plus belle. Graces, Jeux & Ris, qui renaiſſez avec mon empire, par vos danſes & vos chants, célébrez ce grand jour.

Les Jeux & les Ris, déguiſés ſous différens perſonnages, forment le divertiſſement.

DIVERTISSEMENT.

L'AMOUR *chante.*

DEux Mortels échappés aux plus terribles coups,
Du monde ſubmergé, reſtes inſociables,
Alloient par leurs haines coupables
Eterniſer l'arrêt du céleſte courroux.

A des traits plus aimables
Leurs cœurs se sont ouverts.
Amans inséparables,
Repeuplez l'Univers.
De mes bienfaits inépuisables,
Mortels heureux, enivrez-vous.
Destins cruels, destins inexorables,
L'Amour est plus puissant que vous.
Jeux & *Ris*, partagez l'honneur de ma victoire;
Par de brillans concerts animez leurs desirs:
En augmentant leurs plaisirs,
Vous ajoutez à ma gloire.

COUPLETS.

L'AMOUR.

AMANS, cessez des plaintes vaines,
Sans l'Amour vous ne seriez rien;
Malgré tout le poids de mes chaînes,
Comptez vos plaisirs & vos peines:
Je fais moins de mal que de bien.

AUTRE.

CONTRE moi tout le monde crie;
De mes bienfaits on ne dit rien:
C'est pourtant moi qui vous allie;
C'est moi qui vous donne la vie:
Je fais moins de mal que de bien.

PIRRHA, *à l'Amour.*

JE cherchois mon bonheur suprême;
Et j'en ignorois le moyen:

Mais j'ai trouvé tout, puisque j'aime ;
Si mon amant pense de même,
Amour, tu ne fais que du bien.

DEUCALION, *à l'Amour.*

Victime d'une erreur grossiere,
Grand Dieu, je fuyois ton lien ;
Mais enfin ton flambeau m'éclaire.
Pour qui sent une ardeur sincere,
L'Amour est le souverain bien.

UNE DES GRACES, *pour une petite Fille.*

Contre l'Amour Maman dit rage ;
Pour moi je n'en dis encor rien ;
Mais si jamais je suis en âge,
Alors je verrai par l'usage,
S'il fait moins de mal que de bien.

UN DES PLAISIRS, *pour un Vieillard.*

A l'Amour ne rends plus hommage ;
Pour les Vieillards il ne vaut rien ;
C'est ainsi que parle le Sage :
Pour moi je pense qu'à tout âge
Il fait moins de mal que de bien.

L'AMOUR, *au Parterre.*

Vous, mes sujets de préférence,
Dont je suis l'ame & le soutien,
Instruits par votre expérience,
Convenez que, sur-tout en France,
Je fais moins de mal que de bien.

FIN.

DEUCALION ET PIRRHA,

BALLET.

Repréſenté, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Muſique, le 30 Septembre 1755.

Les paroles de M. DE SAINT-FOIX.

La Muſique de Meſſieurs GIRAUD, *Ordinaire de la Muſique du Roi, &* LE BERTON.

LE ſujet de ma Comédie de DEUCALION & PIRRHA, me parut propre à être mis ſur la ſcene lyrique. Je crois que l'idée du Divertiſſement qui termine ce petit Poëme, eſt heureuſe. Il étoit aſſez difficile d'imaginer des perſonnages chantans, danſans, & analogues à l'action, lorſqu'il n'y avoit encore qu'un homme & une femme ſur la terre. Un Poëte a dit,

L'audace a fait les Rois.

Il eſt plus flatteur de penſer que c'eſt la reconnoiſſance.

ACTEURS.

VÉNUS.
LA DISCORDE.
DEUCALION.
PIRRHA.
L'AMOUR.
UNE VOIX.
SUITE DE LA DISCORDE.
SUITE DE VÉNUS.
L'AGE D'OR.
L'INNOCENCE.
JEUX & RIS *de la ſuite de l'*AMOUR, *transformés en Bergers.*

DEUCALION ET PIRRHA, BALLET.

Le Théâtre repréſente les ſuites du déluge qui dure encore : on entend le bruit ſourd & confus des vagues, des vents & du tonnerre : on voit des arbres & différentes ruines qu'entraînent & qu'engloutiſſent les torrens : le nuage éclairé où VENUS *paroît avec les trois Graces, jette aſſez de lumiere pour qu'on puiſſe appercevoir ces triſtes objets à travers les ténebres.* DEUCALION & PIRRHA *qui ne ſe connoiſſent point & qui ne ſe ſont pas encore vus, viennent d'être tranſportés par une Puiſſance divine, dans un des bocages ſacrés du mont Parnaſſe : ils ſont endormis au pied d'une ſtatue dont la figure & les traits ne laiſſent point diſtinguer ſi elle eſt d'un homme ou d'une femme.*

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, SUITE DE VÉNUS, LA DISCORDE, DEUCALION, & PIRRHA, *endormis.*

VENUS.

LE Ciel veut bien enfin borner les châtimens
Qu'il devoit à la terre:
Que le calme renaiſſe entre les élemens:
Ceſſez tonnerre.
Fiers aquilons, ne troublez plus les airs:
Ondes, rentrez dans les limites
Qui vous furent preſcrites
Par l'inviſible accord des loix de l'Univers.
Aſtre brillant de la lumiere,
Ranimez la Nature & rendez-lui le jour:
Recommencez votre immenſe carrière;
Vous allez éclairer les bienfaits de l'amour.

La ſymphonie annonce l'arrivée de la Diſcorde qui ſort de deſſous le Théâtre avec ſa ſuite, le Déſeſpoir, la Rage, la Jalouſie, les Soupçons, le Dépit, &c.

LA DISCORDE.

En vain les vents, la foudre & l'onde
Semblent obéir à ta voix:
Du Deſtin les ſuprêmes Loix
M'ont livré, comme à toi, le monde.

VENUS.

Jeunes Mortels conſervés par les Dieux,
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

LA DISCORDE.

Ils ne ſe ſont point vus : je vais ſemer entr'eux
Les ſoupçons, la crainte & la haine.

VENUS.

Tous les deux vont du Ciel apprendre les décrets ;
Et je crains peu les noirs projets
Que forme une rage inhumaine.

Chœur de la ſuite de Vénus, tandis qu'elle remonte au Ciel.

Jeunes Mortels conſervés par les Dieux,
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

SCENE II.

LA DISCORDE, SUITE DE LA DISCORDE, UNE VOIX, DEUCALION ET PIRRHA *endormis.*

LA DISCORDE *& ſa ſuite.*

SEMONS, ſemons entr'eux
Les ſoupçons, la crainte & la haine.

Danſes de Furies.

CHŒUR *à Pirrha.*

De l'Amour crains les traits :
Ses funeſtes attraits
Ont fait les malheurs de la Terre.

CHŒUR *à Deucalion.*

L'Amour en voulant vous unir,
Prépare au Maître du tonnerre
De nouveaux Titans à punir.

LES DEUX CHŒURS.

Craignez ses traits:
Ses funestes attraits
Ont fait les malheurs de la Terre.

La suite de la Discorde disparoît : elle reste seule dans un coin de Théâtre, pour jouir un moment du trouble qu'elle a jetté dans le cœur de Pirrha & de Deucalion qui s'éveillent effrayés, & qui semblent vouloir fuir chacun de son côté.

PIRRHA.

Je frémis...

DEUCALION.

Quel songe!..

UNE VOIX *qui sort d'une nue.*

Arrêtez :
La volonté du Ciel va vous être connue.

PIRRHA.

Dieux! que mes sens sont agités!..

LA VOIX.

Couronnez cette Statue
D'une guirlande de fleurs :
Elle s'animera soudain à votre vue :
Si vous n'obéissez, craignez d'affreux malheurs.

LA DISCORDE.

Cet arrêt du Destin remplira mon attente:

A des transports jaloux ils livreront leurs cœurs :
Dans les enfers je retourne contente.

Elle s'abîme : le Théâtre s'éclaire & s'embellit : Pirrha & Deucalion se regardent avec un plaisir mêlé de trouble & de crainte.

SCENE III.

DEUCALION, PIRRHA.

DEUCALION.

QUE de charmes !... Grands Dieux, puis-je m'en garantir !
Quelle seroit votre injustice
De rendre dangereux ce qu'on ne sauroit fuir !

PIRRHA.

Craignons qu'un songe affreux, hélas, ne s'accompliſſe !

DEUCALION *l'arrêtant.*

Où portez-vous vos pas ? Vous avez entendu
Ce que le Deſtin nous ordonne.

PIRRHA.

Je fuis des lieux où tout m'étonne,
Où tout confond mon eſprit éperdu.

DEUCALION.

Aux volontés du Ciel, voulez-vous mettre obſtacle ?
Pour animer ce marbre il ne faut qu'un moment.

PIRRHA.

Vous vous intéressez sans doute à ce miracle;
J'en juge à votre empressement.
Un doux espoir flatte votre ame:
Vous croyez déja voir un objet enchanteur:
Votre cœur vole au-devant de la flamme,
Dont il va faire son bonheur.

DEUCALION.

Ah! Jugez plutôt à vos charmes,
Qu'aux plus vives alarmes
Il doit s'abandonner:
C'est un époux que l'on va vous donner...
Vous l'aimerez!...

PIRRHA.

Je ne saurois m'y contraindre;
Mon cœur eût-il desiré d'autres nœuds.

DEUCALION.

Que mon destin seroit à plaindre!..
O ciel! Je lis déja mon malheur dans vos yeux,
Sur cet objet vous les fixez sans cesse:
Vous y cherchez les traits qui doivent vous charmer:
Des regards si pleins de tendresse
Devroient seuls l'animer.
Craignez que un fureur jalouse,
Quand vous attendez un Amant,
N'obtienne des Dieux une épouse...

PIRRHA *tristement.*

Ah! vous l'obtiendrez aisément.
Pirrha doit fuir l'amour; & Pirrha ne demande
Qu'à conserver un cœur indifférent.
Je vais cueillir des fleurs & faire la guirlande.

SCENE IV.

DEUCALION, *seul, & regardant la Statue.*

DAns ce fatal instant, quels vœux puis-je former ?
Le voilà ce rival que Pirrha me préfere !
C'est de ce vain objet que la cruelle espere
Qu'il va naître un amant digne de l'enflammer.
Détruisons l'espoir qui la flatte :
Demandons une épouse aux Dieux...
Hélas ! elle seroit sans appas à mes yeux ;
Et je sens dans mon cœur qu'en affligeant l'Ingrate,
Je me rendrois encor plus malheureux.
Si n'être point aimé de l'objet qu'on adore,
Est un destin plein de rigueur,
Faire couler ses pleurs & causer son malheur,
Est un tourment plus grand encore.

SCENE V. & *derniere.*

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

A Cet objet qui doit combler vos vœux
Cet instant va donner la vie :

PIRRHA.

C'eſt moi ſeule qui dois me livrer aux alarmes :
Je vous verrai devenir inconſtant.

DEUCALION.

Ah ! rendez juſtice à vos charmes ;
Vous la rendrez à votre amant.
N'hésitons plus ; faiſons ce que le Ciel commande.

Ils approchent de la ſtatue.

PIRRHA.

De mes tremblantes mains s'échappe la guirlande ;
Mes pas ſont chancelans....

DEUCALION.

Pirrha ! belle Pirrha !
Nous étions ſi bien ſeuls !

PIRRHA.

Couronnons la ſtatue ;
Mais détournons la vue ;
Et fuyons auſſi-tôt qu'elle s'animera.

Ils poſent la guirlande ; & l'Amour qui paroît à la place de la Statue, les retient l'un & l'autre par la main.

L'AMOUR.

Levez les yeux ; voyez qui vous arrête.

DEUCALION & PIRRHA *enſemble.*

Ah ! c'eſt l'Amour...

L'AMOUR.

C'eſt lui qui vous apprête
Les deſtins les plus doux :
En commençant à vous connoître,
Vous auriez dû penſer que l'Amour avec vous

Ne tarderoit pas à paroître.
L'Oracle qui sembloit s'opposer à vos vœux,
Enseigne que l'on doit, par son obéissance,
Mériter les faveurs des Dieux.
Accourez, Jeux & Ris, secondez ma puissance:
Inventez mille amusemens;
Volez, volez sans cesse autour de ces amans.

CHŒUR *des Ris & des Jeux.*

Inventons mille amusemens;
Volons, volons sans cesse autour de ces amans.

L'AMOUR.

Peignez-leur les mortels, au sein de l'innocence,
De la Nature encor ne suivant que les loix;
Mais bientôt par reconnoissance
Se choisissant des Rois.

La Suite de l'Amour se transforme en Bergers & en Bergeres; les uns sont assis au milieu des bocages, & paroissent s'amuser à différens jeux, tandis que les autres dansent au son des flûtes & des musettes. L'Innocence & l'Age d'or, après les avoir regardés quelque temps avec complaisance, forment un pas de deux.

UNE BERGERE *chante.*

Ainsi qu'un zéphir agréable
Badine avec les tendres fleurs,
L'Amour, dans ce séjour aimable,
Agite doucement nos cœurs.
Il n'y fait sentir sa puissance
Qu'en nous comblant de ses bienfaits:

Avec la paix & l'innocence,
Qu'il regne ſur nous à jamais.

On entend dans le lointain des cris & des gémiſſemens, occaſionnés par les ravages d'un monſtre. Il approche; les Bergers & les Bergeres ſont effrayés; un des Bergers l'attaque & le tue; tous les Bergers entourent leur défenſeur, l'élevent ſur un trône de verdure, & lui rendent hommage. La reconnoiſſance a fait le premier Roi.

CHŒUR.

Que le rang le plus glorieux,
De ce vainqueur conſacre le courage :
Que parmi nous il ſoit l'image
Du ſouverain des Dieux :
Célébrons ſa victoire;
Que ſon nom & ſa gloire
Volent juſques aux cieux.

FIN.

LE SILPHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 5 Février 1743.

JAMAIS petite Piece n'a eu plus de ſuccès que celle-ci. J'ai vu des perſonnes la préférer à toutes celles que j'ai faites ; elles trouvoient qu'il régnoit une imagination continuelle dans le dialogue & les détails. Je crois que l'idée du dénouement, & la façon dont il eſt filé, peuvent mériter quelque eſtime. Le même ſujet a été traité depuis ; & il a enrichi la Scene lyrique du charmant ballet de *Zélindor*, repréſenté, pour la premiere fois, le 17 Mars 1747.

ACTEURS.

JULIE.

LE MARQUIS.

FRONTIN, *Domeſtique de Julie.*

La Scene eſt à la campagne, dans le Château de Julie.

LE SILPHE,

COMÉDIE

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *déguisé en femme*, FRONTIN.

FRONTIN, *accourant d'un air fort effrayé.*

AH, Monsieur!

LE MARQUIS.

Qu'as-tu? te voilà tout tremblant?

FRONTIN.

Nous sommes perdus!

LE MARQUIS.

Comment?

FRONTIN.

Je vais payer bien cher ma sotte complaisance.

LE MARQUIS.

Qu'est-il donc arrivé?

FRONTIN, *d'une voix entrecoupée.*

Vous savez que je vous rencontrai, il y a huit jours, dans l'avenue de ce château; vous

vous fites connoître à moi pour M. le Marquis de Silvine ; vous me dites, que sur tout ce qu'on racontoit de Mademoiselle Julie, rien n'égaloit la curiosité que vous aviez de la voir & de lui parler : j'eus beau vous représenter que dans ce château, dont elle venoit d'hériter d'une vieille Tante, passant les journées entieres à lire de maudits livres de cabale ; & n'ayant pour tout domestique que ma femme & moi, Mademoiselle Julie se cachoit au reste de la Nature, & ne recevoit absolument aucune visite ; vous vous obstinâtes ; vous tirâtes votre bourse ; vous me l'offrites ; je la pris ; & me prêtant malheureusement à tout ce que vous vouliez, dès le soir même je vous présentai à elle déguisé en fille, & comme une de mes nieces qui venoit du fond de la Gascogne, & qui alloit à Paris chercher condition.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

FRONTIN.

Eh bien ? plût au Ciel que sous ce déguisement, votre physionomie lui eût paru si plate, si gauche, si sote, si ridicule....

LE MARQUIS.

Je te suis obligé.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, ç'auroit été un grand bonheur ! elle ne vous auroit point offert d'entrer à son service ; & nous ne serions pas aujourd'hui exposés au danger....

LE MARQUIS.

A quel danger? Explique-toi donc?

FRONTIN.

Je me promenois ce soir dans le jardin; Mademoiselle Julie y est venue; elle m'a appellé: la conversation a tombé insensiblement sur les Silphes; apprenez, Monsieur, qu'elle en a un; je n'en puis plus douter; elle m'a parlé trop positivement, & m'a détaillé trop de circonstances; depuis cinq ou six nuits, il vient la voir; il lui tient les discours les plus tendres & les plus passionnés; ce ne sont point des songes de jeune fille; ce soir, il doit se rendre visible; il le lui promit hier en la quittant.... Vous riez, lorsqu'il va peut-être vous tordre le cou comme à son rival, & à moi & à ma femme, pour vous avoir introduit ici?

LE MARQUIS.

Tu commences donc à craindre les esprits?

FRONTIN.

Morbleu, sans y croire, je les craignois; à plus forte raison à présent....

LE MARQUIS.

Celui-ci ne te fera point de mal; je t'en réponds.

FRONTIN.

Je ne m'y fierai pas, je vous en assure; & je fuirai plutôt, si loin, si loin...

LE MARQUIS.

Frontin! En vérité, Frontin, tu m'étonnes! Est-il possible que tu n'aies pas soupçonné que le Silphe & Florine ne font qu'un?

FRONTIN.

Ils ne font qu'un ? Eh ! comment ce pourroit-il que Mademoiſelle Julie n'eût pas reconnu Florine à la voix.

LE MARQUIS.

Eh ! comment ſe peut-il que tu ne faſſes pas réflexion que, lorſque tu me préſentas à elle, ſous le nom de Florine, & comme une de tes nieces, j'affectai, & que j'ai toujours continué d'affecter depuis l'accent du pays d'où tu me faiſois arriver ; & qu'ainſi, la nuit, m'introduiſant doucement dans ſa chambre, ne déguiſant plus ma voix, & lui parlant comme je te parle à préſent, j'ai pu aiſément...

FRONTIN.

Je comprends, & je reviens de ma frayeur. Oui, je vois que vous avez pu aiſément vous donner à elle pour une de ces ſubſtances aëriennes, avec qui elle ſouhaitoit tant de pouvoir communiquer ; mais j'admire en même temps votre ſageſſe ! A l'âge de dix-huit ans, avec un corps terreſtre, introduit la nuit dans la chambre de votre maîtreſſe, n'y être jamais qu'un pur eſprit ; & le jour, auprès d'elle, déguiſé en fille, malgré les tranſports que mille charmes qui s'offrent à votre vue, excitent à chaque inſtant dans votre ame, cacher l'amant, le contenir & le réprimer ſans ceſſe, c'eſt un effort dont je ne vous aurois jamais cru capable !

LE MARQUIS.

Et que je ſoutiens, cependant ici, comme tu

vois, depuis huit jours. Parbleu, mon ami, elle eſt bien entêtée de ſes Silphes!

FRONTIN.

Parbleu, Monſieur, comment ne le ſeroit-elle pas? Initiée, dès l'enfance, aux myſteres de la cabale par cette vieille tante qui l'a élevée, je ſuis *moins* étonné qu'elle croie qu'il y a dans l'air de petits habitans fort aimables & fort galans, que de voir tous les jours tant d'autres perſonnes qui, la nuit, ſeules dans une chambre, ſont effrayées au moindre bruit qu'elles entendent, & dont l'imagination demeure toute la vie frappée de contes de ſpectres & de revenans, qu'on leur a faits dans leur bas âge...

(*Appercevant un habit fort brillant qui eſt étendu ſur le dos d'un fauteuil.*)

Mais, qu'eſt-ce que cet habit? Qu'il eſt brillant, léger! Un Zéphir le porteroit; & ſi Meſſieurs les Silphes deſcendent vêtus ſur la terre, c'eſt à-peu-près ainſi que j'imagine qu'ils le ſont.

(*Le Marquis, frappant du pied, fait ſortir de deſſous le Théâtre une girandole fort éclairée, portée ſur un guéridon; & frappant une ſeconde fois, la girandole rentre.*)

Ah!... Et cette machine! Vous avez fait travailler à tout ceci bien ſecrettement! Allons, détaillez-moi donc un peu votre projet.

LE MARQUIS.

Aide-moi plutôt à mettre vîte cet habit; il eſt nuit; Julie ne tardera pas à ſortir du jardin & à rentrer; il faut que tout ſoit prêt....

(*On entend Julie qui chante derrière le Théâtre.*)

Eh ! morbleu, la voici. Que diable, tu es venu m'amuser... Comment faire à présent ?... Je ne sais... Eteignons les bougies...

(*Il éteint les bougies, & lui donne l'habit.*)

Prends cet habit ; & tâche de te glisser le plus doucement que tu pourras dans ma chambre.

(*Frontin sort du Théâtre, en tâtonnant, comme un homme qui marche dans l'obscurité.*)

SCENE II.

JULIE, LE MARQUIS, *toujours en femme, & déguisant sa voix sous un accent gascon.*

JULIE.

IL me semble que j'entends du bruit. Est-ce vous, céleste Génie ?

LE MARQUIS.

Non : c'est votre très-terrestre femme de chambre.

JULIE.

Quoi ! seule ici sans lumière ; & tu n'as pas peur ?

LE MARQUIS.

Je commence à m'enhardir ; & je pense, après

tout qu'il faudroit que votre Silphe fût bien fot, lorſqu'il paſſe les nuits entieres au chevet de votre lit ſans ſe rendre palpable, de ne le devenir que pour me faire quelque niche.

JULIE.

Je t'avoue que pour t'apprendre à ne pas traiter *ſans* ceſſe tout ce que je te dis de lui, de pures chimeres, je ne ſerois pas fâchée...

LE MARQUIS.

Qu'il me lutinât un peu? Ma foi, Mademoiſelle, ne vous en déplaiſe & à lui, vos Silphes, vos Gnomes & vos Salamandres, ſont des idées *aſſez nouvelles* à l'eſprit, pour qu'on ne ſe les perſuade pas aiſément.

JULIE.

Nouvelles à l'eſprit? Eh! ma pauvre fille, ces idées qui te paroiſſent ſi nouvelles, étoient celles de toute l'antiquité. Ne croyoit-on pas que les Néréides tenoient leur Cour ſous les eaux; qu'Eole & ſes enfans regnoient dans les airs; que les forêts étoient habitées par les Faunes & les Silvains; qu'il n'y avoit point de boccage ou de fontaine, qui n'eût ſa Nymphe ou ſa Naïade & qu'enfin tous les élémens étoient peuplés d'Êtres intelligens, qui ſe rendoient viſibles, qui pouvoient prendre à leur gré toutes ſortes de formes, & qui, ſujets aux mêmes paſſions que les hommes, devenoient quelquefois ſenſibles pour de ſimples mortelles? Ne voilà-t-il pas à-peu-près le ſyſtême des Silphes? Ah!

si le myſtere de la cabale t'avoit ouvert les yeux de l'eſprit...

LE MARQUIS.

Je verrois de belles choſes!

JULIE.

Tu verrois, qu'environnées ſans ceſſe de leurs innombrables légions, dès que nous ſommes dans l'âge d'aimer, le Silphe à qui nous plaiſons voltige & s'empreſſe autour de nous, comme le papillon autour d'une fleur qui commence d'éclore. La nuit, il ſe peint à notre ame dans l'illuſion d'un ſonge qu'il excite. Le matin, il l'émeut au ramage des oiſeaux. Dans les beaux jours du printemps, c'eſt lui qui nous plonge dans une douce rêverie, & nous fait méditer amoureuſement ſur cette union, cette harmonie & cette tendre intelligence qui ranime toute la Nature. Au bord d'une fontaine, lorſqu'une jeune perſonne ſe regarde avec complaiſance; lorſqu'elle croit s'entretenir ſeule avec ſes charmes; lorſque, pour en relever l'éclat, elle va cueillir des fleurs; quand elle deſire bientôt de recevoir d'une autre main ce que la ſienne lui préſente; d'entendre d'une autre bouche ce que la ſienne lui dit; Florine, c'eſt le Silphe ſon amant qui parle, & qui tâche ainſi de développer peu à peu le ſentiment dans un jeune cœur qu'il voudroit s'attacher.

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, je crois, & je croirai toujours, qu'on ne parle véritablement au cœur d'une

jeune perſonne, qu'en préſentant à ſes yeux une figure aimable. Vous avez, dites-vous, depuis quatre ou cinq nuits des entretiens charmans avec votre Silphe....

JULIE.

Ah, quelles nuits! Quels entretiens! Quel *feu! Quelle* vivacité! Quelle paſſion!

LE MARQUIS.

Fort bien; mais ce ſoir, quand vous le verrez, ſi ſa figure ne vous plaît pas, vous ſerez bien étonnée de l'avoir tant aimé?

JULIE.

Voilà bien la réflexion d'une ame eſclave des *ſens, & à qui je* tâcherois vainement de faire comprendre cet amour pur qui peut ſeul nous élever au commerce des ſubſtances aëriennes. Laiſſons cette converſation, & vas chercher de la lumiere.

LE MARQUIS, *en s'éloignant d'elle.*

J'y vais; mais je crains bien que votre ſubſtance aërienne ne ſoit quelque maudit farfadet...

(*Il jette un cri de frayeur*)

Ha! ha! ha!

(*Il feint enſuite de fermer à grand bruit la porte de la chambre où il eſt entré, & revient doucement ſur le Théâtre.*)

SCENE III.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

QU'A-T-ELLE? Qu'eſt-ce donc? Pourquoi ce cri?

LE MARQUIS, *ſous le nom de Ziblis, ne déguiſant plus ſa voix.*

Elle m'appelle maudit farfadet; je lui ai un peu tiré l'oreille....

JULIE.

Ah! J'entends cette voix ſi chere à mon cœur! C'eſt vous, Ziblis! C'eſt mon Silphe! C'eſt mon amant!

LE MARQUIS.

Oui, belle Julie; & au tranſport charmant que vous cauſe ſa préſence, le plus heureux de tous les amans!

JULIE.

Je vais chercher de la lumiere; vous me promites hier, qu'aujourd'hui vous vous rendriez viſible; je ne veux pas perdre un inſtant du plaiſir de vous voir.

LE MARQUIS.

Je ſuis prêt à tenir ma parole. Sous quelle forme voulez-vous que je vous apparoiſſe?

JULIE.

Sous la vôtre, apparemment.

LE MARQUIS.

Sous la mienne? Belle Julie, les corps des habitans de l'air, fluides, transparens, & dif. fous par la lumiere, ne peuvent tomber fous les fens & être apperçus par les yeux des mortels.

JULIE.

Comment donc?.. mais..... en vérité.... je fais bien que je ne vous aime que pour vous.... cependant....

LE MARQUIS, *fouriant.*

Cependant.... Quoique vous ne m'aimiez que pour moi, vous trouveriez toujours, n'eſt-il pas vrai, que l'imagination ne ſeroit point ſatisfaite? Je vous propoſe donc auſſi le moyen que nous avons, nous autres Silphes, pour nous communiquer aux mortels, en prenant à leur gré la figure qu'il leur plaît.

JULIE.

Mais, c'eſt la vôtre que je voulois voir; & je m'en étois fait, je vous l'avoue, une idée...

LE MARQUIS.

Ah! c'eſt de mon amour, belle Julie, dont vous ne ſauriez jamais vous faire une idée aſſez parfaite! Vous me reprochiez quelquefois que je paſſois les journées entieres ſans m'approcher de ces lieux: je ne les quittois pas, jaloux d'y être l'objet de toutes vos penſées, & de diſpoſer de tous vos momens, ſous mille formes di-

verſes, mais toujours le même par l'ardeur la plus vive & la plus fidelle, je tâchois d'être en tout, par-tout, & tout ce qui pouvoit vous plaire & vous amuſer. Oui, j'étois le Zéphir qui vous carreſſoit; mon ame, ſous ces fleurs dont vous reſpiriez le parfum, ſe gliſſoit ſur votre bouche ; elle animoit le ramage de cet oiſeau qui vous plaît tant. Ces métamorphoſes flattoient ma paſſion, en attendant ce moment fortuné où ſûr de votre amour, il ne me reſte plus qu'à me rendre viſible ſous la figure que vous me choiſirez. (*D'un ton ironique.*) Seroit-ce celle de ce petit Magiſtrat, votre voiſin, à qui votre famille veut vous marier ?

JULIE.

Ah! fi, fi donc. Quelque puiſſante que ſoit votre ame, je la défierois de corriger l'orgueil, la ſuffiſance, la morgue & la fatuité de cette figure-là : quand on l'a, on eſt bien obligé de la garder; mais on n'a jamais imaginé d'en faire une figure de rendez-vous.

LE MARQUIS.

Non, aſſurément. Allons, voyons, nommez-moi....

JULIE.

Que je vous nomme! Eh qui?

LE MARQUIS.

Voulez-vous que je prenne celle...

JULIE.

Vous n'en prendrez aucune, s'il vous plaît.

LE

LE MARQUIS.

Mais....

JULIE.

Mais, votre proposition me paroît même fort étonnante. N'inquiéterois-je pas votre amour, si je vous nommois quelqu'un ? Ne devriez-vous pas en être jaloux, & soupçonner un *rival ?*

LE MARQUIS.

Je vois votre délicatesse. Eh bien, il me vient une idée ; je vais prendre la figure de Florine, de votre femme de chambre ; elle ne sera plus une fille, & la simple confidente de votre *passion pour* moi ; elle sera moi-même ; oui, moi-même, belle Julie, l'amant le plus tendre & le plus passionné. Il ne me faut que le moment de disposer de son ame, c'est-à-dire, de la placer dans un autre corps, tandis qu'ici j'occuperai le sien.

JULIE.

Ziblis....

LE MARQUIS.

Vous jugez bien qu'il y a dans le monde mille gens à qui, pour jouer tous les personnages qu'ils y font, pour être tout à la fois foibles & insolens, rampans & superbes, pedans & petits-maîtres, incrédules & superstitieux, avares & prodigues, il faut au moins vingt ames différentes ; mais j'associerai mieux celle de la chere Florine ; je pense à une certaine nouvelle mariée ; c'est une beauté parfaite ; on

ne lui reproche que de n'être pas animée; l'ame vive de Florine lui ira fort bien là; & vous verrez comment sa figure m'ira ici.

(*Il s'éloigne doucement.*)

JULIE.

Zibis.... Zibis....

LE MARQUIS, *derriere le Théâtre.*

Je ne tarderai pas. Je reviens en un moment.

SCENE IV.

JULIE, *seule.*

IL part & ne veut pas m'écouter. Peut-être même croit-il que ce ne sont que pures simagrées de mon sexe, & qu'au fond du cœur je suis enchantée d'avoir appris qu'il pourra se revêtir, à mon choix, de la figure que je voudrai. Je conçois bien, vu le peu de délicatesse qu'ont les hommes, que d'amant d'une Silphide, si elle a pour lui la même complaisance, s'accommode à merveilles d'une pareille métempsicose: au milieu de Paris, aux promenades, aux spectacles, il n'a qu'à jetter les yeux; princesse, bourgeoise, prude, coquette, quelque femme ou quelque fille que ce soit, dès que sa figure lui plaît, il n'a qu'à dire; si Silphide la prend; & le soir même, sans soins

& ſans ſoupirs, il a chez lui des charmes toujours nouveaux : il n'y a point d'homme, interrogez-les tous, qui ne trouve cela fort amuſant ; mais, moi, je me reproche même le trouble, & je ne ſais quelle curioſité, dont en cet inſtant je ne ſuis pas maîtreſſe...

SCENE V.

On voit ſortir de deſſous le Théâtre une girandole fort éclairée, & portée ſur un guéridon. Le Marquis, ſous un habit de Génie, ſe jette aux genoux de Julie.

LE MARQUIS, JULIE.

JULIE.

AH!

LE MARQUIS.

Julie, adorable Julie, je puis donc enfin embraſſer vos genoux! Ce n'eſt plus ma voix ſeule qui vous exprime mes tranſports! Je touche, je tiens, je baiſe mille fois cette main charmante....

JULIE.

Arrêtez donc.

LE MARQUIS.

Quoi, vous la retirez? Vous me repouſſez?

JULIE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais, Madame, il étoit donc inutile que je prisse un corps. Ah! belle Julie, il n'est pas possible que ce soit à mon amour que vous refusiez ces innocentes faveurs ; apparemment que la figure sous laquelle je vous apparois, vous déplaît?

JULIE.

Non.

LE MARQUIS.

Non?

JULIE.

Non, vous dis-je; & soit qu'elle emprunte en effet de votre ame qui l'anime à présent, ce certain agrément que l'amour seul peut donner, soit préjugé de mes sentimens pour vous, je trouve que sous tous les traits de Florine, vous êtes mieux, mais mieux, beaucoup mieux qu'elle... Vous riez?

LE MARQUIS.

Je ris, il est vrai; car, il faut vous l'avouer, ce n'est pas dans cet instant la premiere fois, que je vous apparois sous ces mêmes traits.

JULIE.

Comment donc?

LE MARQUIS.

Ce matin encore à votre toilette...

JULIE.

J'entends; l'ame de Florine, par votre ordre, se promenoit hors de chez elle, tandis...

LE MARQUIS.

Tandis que je formois ces boucles, tandis que je plaçois ces fleurs dans vos beaux cheveux, tandis... Vous rougissez?

JULIE.

Ah! Ziblis, cela n'est pas bien. On croit être avec une fille; on est dans un certain désordre; on ne prend pas garde à soi; & justement c'est avec un amant...

LE MARQUIS.

Mais, croyez-vous que depuis que je vous adore, mon ame errante sans cesse dans ces lieux, ne vous ait pas vue plusieurs fois...

JULIE.

Oh! ce n'étoit que votre ame; mais avec un corps, cela est bien différent.

LE MARQUIS.

Très-différent; & j'en sens si bien la différence, que vous trouverez bon que l'ame de Florine ne revienne plus ici, & que sous sa personne que je m'approprie dès ce moment, j'y reste désormais toujours avec vous.

JULIE.

Vous n'y pensez pas?

LE MARQUIS.

Cela est décidé; l'amant & la femme de chambre ne feront plus qu'un; c'est une commodité...

JULIE.

Que je n'aurai point, s'il vous plaît. Il est trop difficile au cœur de ne se pas laisser distraire par les sens. Que sais-je? Le mien pourroit peut-être

quelquefois s'échapper vers ces traits qui vous sont absolument étrangers.... Et en vérité, vous n'y pensez pas, vous dis-je, de vouloir vous obstiner à les garder auprès de moi; ce seroit en quelque sorte y placer vous-même un rival.

LE MARQUIS.

Je n'en serai point jaloux, je vous le jure.

JULIE.

Vous avez donc bien peu de délicatesse?

LE MARQUIS.

Oh! vous en avez trop aussi. Car enfin, quelque figure que je prenne, vous aurez toujours les mêmes scrupules; il faut cependant bien que j'en aie une; vous avez une bouche, des yeux, des mains; il faut bien que je m'affermisse de toutes ces choses-là, pour que nous puissions nous convenir.

JULIE.

Ah, Zilis! Zilis!

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame!

JULIE.

Je commence à craindre que parmi les Sylphes, il n'y ait des cœurs aussi gâtés que parmi les hommes.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire par ce soupçon qui m'offense?

JULIE.

Croyez-vous que je ne sache pas qu'il est d'autres moyens....

LE MARQUIS.

Et quels autres moyens, s'il vous plaît?

JULIE.

Croyez-vous que, quand même je ne l'aurois pas lu dans nos plus célebres Philosophes cabalistes, l'Amour ne m'inspireroit pas que, lorsqu'un Sylphe aime véritablement une mortelle, & qu'il recherche sincérement son alliance, au lieu de s'abaisser jusqu'à elle, il peut l'élever jusqu'à lui, & la rendre participante à son essence? La force & l'attraction de son amour, secondé du nôtre, exalte en nous les parties d'air, les rend dominantes, & les ayant détachées de celles des autres élémens dont nous sommes composées, nous en organise un corps purement aérien & semblable à celui des Silphides... Vous demeurez interdit!

LE MARQUIS.

Eh qui ne le seroit pas! (*D'un ton ironique.*) Quoi? dépouillée de ce corps terrestre, comme une ombre légere, on plane, on voltige dans les airs? Cela est admirable, Madame, cela est admirable! Et vous avez attendu de mon amour...

JULIE *avec dédain.*

Au ton ironique que vous prenez, je vois ce que j'en puis attendre; mais puisque vous ne me trouvez pas digne de votre alliance, vous trouverez bon que je ne m'honore pas aussi de votre attachement; & qu'ayant reconnu votre façon de penser pour moi, l'heure me paroisse trop indûe pour rester plus long-temps avec vous.

LE MARQUIS.

Madame...

JULIE *sortant & s'enfermant.*

Je sais que je ne puis pas me mettre à l'abri des persécutions d'un Silphe, & que vous pouvez pénétrer dans tous les lieux où je voudrois me cacher; mais je me flatte que ne voulant pas faire mon bonheur, vous voudrez bien du moins n'être pas mon tyran.

SCENE VI.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

A-T-ON jamais entendu parler d'une pareille idée? Oh, ma foi, ce dernier trait me confond!

FRONTIN.

Il est vrai que la proposition est assez embarrassante; j'ai entendu toute votre conversation; parbleu, Monsieur, si vous pouviez en effet la dépouiller de sa personne, & que vous vous-Insiez m'en revêtir, ah! que je serois charmé d'être une jeune fille, avec un gentil minois, une jolie taille! Que je me divertirois! que je...

LE MARQUIS.

Malgré tout mon amour, je vois bien qu'il faut l'abandonner à ses visions.

FRONTIN.

L'abandonner ! Non, Monsieur, non. De ce coin où je m'étois caché, j'observois curieusement ses regards; votre figure, sous cet habit, l'a véritablement frappée; elle lui plaisoit infiniment.

LE MARQUIS.

Elle lui aura plu tant que tu voudras; je te dirai davantage; ma personne seroit aimée, que l'attachement du cœur ne triompheroit pas, je crois, de l'égarement de l'esprit.

FRONTIN.

Voilà les amans ! Toujours vifs, toujours emportés, toujours extrêmes au moindre obstacle qui s'oppose à leurs desirs !

LE MARQUIS.

Eh ! que veux-tu que je fasse désormais?

FRONTIN.

Rien, Monsieur, rien; allez, partez; quittez ces lieux; je vous souhaite le bon soir.

LE MARQUIS.

Crois-tu que laissant-là les déguisemens, l'attendant ici, me jettant à ses genoux, & avec tout ce feu, cette ardeur, cette passion que je ressens pour elle, lui découvrant qui je suis?.. Non, Frontin, non, tu auras beau dire, cela ne me réussiroit pas.

FRONTIN.

Je ne dis mot.

LE MARQUIS.

Il vaudroit encore mieux que je reprisse le déguisement de Florine.

FRONTIN.

Comme vous voudrez.

LE MARQUIS.

Mon esprit étourdi de la proposition qu'elle vient de me faire, auroit le tems de se remettre; il me viendroit peut-être quelque bonne idée.

FRONTIN.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Mais, quelle idée peut-il me venir?

FRONTIN.

Je ne sais.

LE MARQUIS.

Elle voudra toujours devenir Silphide?

FRONTIN.

Voilà le diable.

LE MARQUIS.

Je suis le plus malheureux de tous les hommes!

FRONTIN.

Du moins, dans cet instant, le plus agité.

LE MARQUIS.

Mon cher Frontin.

FRONTIN.

Mon cher Monsieur.

LE MARQUIS.

Conseille-moi donc.

FRONTIN.

Eh bien, je vous conseille de commencer par rentrer, attendu que le cœur de Mademoiselle Julie n'étant pas, je crois, dans ce moment beaucoup plus tranquille que le vôtre, elle ne sera pas sans doute long-tems sans revenir ici; il ne faut pas qu'elle nous surprenne ensemble.

LE MARQUIS.

Tu as raison.

FRONTIN.

Je l'attendrai, moi.

LE MARQUIS.

Que lui diras-tu?

FRONTIN, *vivement.*

Oh, parbleu, nous verrons! Par quelque conte imaginé sur le champ, j'examinerai, j'interrogerai, je suivrai, je presserai son cœur; je tâcherai d'y démêler si la Nature, qui ne perd jamais de ses droits, ne lui parle point en faveur d'un amour terrestre, malgré toutes les chimeres dont les maudits livres de cabale ont *rempli son* esprit. De votre côté, nous écoutant, méditant, rêvant, cherchant, vous pourrez trouver.... Que diable; lorsque tant d'amans se flattent tous les jours de venir à bout de la sagesse d'une femme, n'est-il pas honteux que vous désespériez, vous, de triompher de la folie de celle-ci?

LE MARQUIS.

Allons; reste donc, je vais rentrer; mais, auparavant, écoute.... j'imagine...

presque que vous rêviez qu'on vous marioit : ma foi, m'a-t-elle répondu, en éclatant de rire, vous l'avez deviné ; & tout de suite, Mademoiselle, elle m'a raconté que tout-à-coup elle s'étoit sentie assoupie, & que tout-à-coup il lui avoit semblé qu'elle n'étoit plus Florine, mais une nouvelle mariée, avec de la naissance, du bien, de la beauté ; qu'enchantée de son état, vive, légere, brillante, parlant, riant, répondant à tout, elle ne respiroit que plaisirs, fêtes, spectacles, magnificence ; que son mari la regardoit avec un étonnement.....

JULIE *riant.*

Je le crois bien.

FRONTIN.

Quel changement subit, lui disoit-il ; & que vous voilà bien toutes. Tandis que vous êtes filles, un maintien droit & réservé, ne levant presque pas les yeux, quelques révérences au plus. A votre air toujours tranquille, on diroit que rien ne vous touche. Vous marie-t-on ? Il semble que dans l'instant vous acquérez une ame toute nouvelle.

JULIE.

Enfin ?

FRONTIN.

Enfin..... enfin..... Florine a terminé le récit de son prétendu rêve, en me disant que ce mari étoit devenu si pressant, qu'elle s'étoit éveillée ; mais lorsque je lui ai appris qu'elle ne s'étoit point endormie, & qu'elle ne s'étoit point

éveillée, & que votre Silphe, pour être avec vous ce soir, lui avoit fait l'honneur d'emprunter sa figure, vous ne sauriez croire comme elle s'est emportée. Quoi? s'est-elle écriée, Mademoiselle auroit souffert que l'on me fît cette méchanceté? Quelle méchanceté, avois-je beau répondre? Ne vous trouviez-vous pas bien?... Fort bien, en vérité, & l'ame d'une pauvre fille comme moi, avec ce mari.... Comment donc? on aura beau souffrir, se priver, faire tout ce qu'on peut pour être une fille d'honneur; on ne pourra pas répondre de sa personne! Le Silphe de Mademoiselle est peut-être un libertin qui prendra la mienne, la portera, en fera.... que sais-je?

JULIE *soupirant.*

Il ne la prendra plus, Frontin; il ne la prendra plus; ce n'étoit que pour être avec moi qu'il l'empruntoit; je vais renvoyer Florine.

FRONTIN.

La renvoyer!

JULIE.

Frontin, sous les traits de ta niece, mon Silphe ne m'a paru que trop charmant! Ah! quelle peine j'avois à me rendre maîtresse du trouble de mes sens! Dans cet instant même encore, je ne t'en parle qu'avec émotion. Voudrois-tu qu'ayant sans cesse Florine auprès de moi, croyant souvent que ce seroit lui, le souhaitant peut-être même quelquefois, j'entretinsse dans mon cœur une passion folle, ridi-

cule, extravagante? Non, Frontin, elle partira; c'eſt une réſolution priſe; & j'y ſuis d'autant plus déterminée, que j'ai trouvé le moyen de m'adoucir cette ſéparation, par l'idée que les préſens que je vais lui faire, en la renvoyant, aideront peut-être à lui procurer une ſituation gracieuſe & au-deſſus de ſon état. Tu lui donneras cette caſſette.....

FRONTIN *ouvrant la caſſette.*

Comment diable! voilà une ſomme conſidérable en or... & des pierreries! Au lieu d'être une fille & ma niece, ah! que je ſuis fâché que Florine ne ſoit pas un jeune homme digne de vous par ſa naiſſance & ſon bien! Avouez que vous ne le renverriez pas, & qu'il vous feroit aiſément renoncer à tous vos Silphes?

JULIE.

Moi, je renoncerois à l'eſpérance de devenir Silphide! Moi, j'aimerois un homme!

FRONTIN.

Sans doute; vous avez beau vous récrier; votre cœur a plus de raiſon que votre eſprit, &....

JULIE.

Allez-vous recommencer des diſcours qui m'ont cent fois déplu? Finiſſons. Portez cette caſſette à votre niece; dites-lui, car je ne la verrai point, je craindrois trop l'attendriſſement de nos adieux; dites-lui les raiſons qui m'obligent à la renvoyer; elle doit les approuver; aſſurez-la bien d'ailleurs qu'elle me ſera toujours chere. Allez... Attendez... Je penſe....

oui.... Je veux joindre à ces présens celui de mon portrait ; je vais le chercher ; ce ne sera pas, je crois, le moins précieux aux yeux de cette pauvre fille.

Elle sort.

SCENE IX.

LE MARQUIS, *sous l'habit de Génie, voyant sortir Julie*, FRONTIN.

LE MARQUIS.

FRONTIN!

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, vous aviez raison de dire que quand même votre personne seroit aimée, vous n'en seriez guere plus avancé ; vous l'avez entendu ; on vous renvoie.

LE MARQUIS.

Je resterai, mon cher Frontin ; je resterai ; & j'espere même à cette aventure-ci un dénouement favorable à mon amour. Je viens d'imaginer un moyen presque sûr de la faire renoncer à la folle idée de devenir Silphide.

FRONTIN.

Elle n'y renoncera jamais.

LE MARQUIS.

Elle y renoncera, te dis-je : pour gagner l'esprit d'une femme, & pour achever les triom-

phes de l'amour, qui souvent ne seroient qu'imparfaits, il est dans le cœur de toutes un endroit toujours délicat, toujours sensible; il ne faut qu'y frapper.

FRONTIN.

Tant mieux, mais...

LE MARQUIS *en s'en allant.*

Mais, tu vas voir.... La voici; dis-lui seulement, d'un air effrayé, que tu crois que son Silphe est revenu.

SCENE X.

JULIE, FRONTIN.

JULIE *entre en rêvant, & tenant une boîte à portrait.*

DAns quel trouble & quelle agitation est mon cœur!

FRONTIN *affectant un air effrayé.*

Le mien dans cet instant n'est guere plus tranquille; & vous ferez, s'il vous plaît, vos présens & vos adieux vous-même.

JULIE.

Oui, Frontin; & j'ai fait, après tout, réflexion qu'il y auroit trop de cruauté à ne pas parler moi-même à ta niece.

FRONTIN.

Ce n'est pas ce que je veux vous dire, mais

que je ne me risquerai point à entrer là-dedans ; je crois que je viens d'y appercevoir votre Silphe.

JULIE, *s'avançant vers la porte de la chambre de Florine.*

Il seroit revenu ! Voyons.

SCENE XI & *derniere.*

JULIE, LE MARQUIS, *sous l'habit de Génie.*

FRONTIN, *lorsque le Marquis paroît, feint de s'enfuir de frayeur, & se tient au fond du Théâtre.*

AHI ! ahi !

JULIE.

Quoi ? Ziblis, vous voilà encore sous la figure de Florine !

LE MARQUIS.

De grace, daignez écouter un instant un amant...

JULIE.

Je n'écoute point un amant qui me mépriſe.

LE MARQUIS.

Moi, vous mépriſer ! Moi qui vous adore ! Pouvez-vous penſer ?...

JULIE. [illegible] quelques
[illegible] mais sont
[illegible] souvenirs
[illegible] : sens bien
[illegible] avie !
[illegible]
[illegible]
[illegible] établies pas
[illegible] respirant.
[illegible] !
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] QUIS.

E.
Quoi, ne sont-elles

RQUIS.
es par leur esprit, leur
mieres & les connoissan-
s possedent ; mais, pour
s & ces traits de la figure
les mortelles, vous jugez
mélange de tous les élémens.

JULIE.

MARQUIS.
conséquent, dans une Sylphide,
bstance purement aérienne, ce
être, comme dans un corps

JULIE.

Je penſe, & je penſerai toujours, que vous pouvez me rendre Silphide; que vous ne le voulez pas, & que c'eſt donc m'offenſer, que de me parler de votre amour.

LE MARQUIS.

Belle Julie....

JULIE.

Tout ce que vous me direz ſera fort inutile.

LE MARQUIS.

Réfléchiſſez donc...

JULIE.

Mes réflexions ſont faites.

LE MARQUIS.

Eh bien! Madame, eh bien! vous le voulez; vous m'êtes trop chere pour que je ne cherche pas à vous ſatisfaire aux dépens même de mes propres deſirs; vous allez devenir Silphide; mais vous êtes bien cruelle, il faut l'avouer!

JULIE.

En vérité, fort cruelle de vouloir changer d'eſpece pour partager votre tendreſſe!

LE MARQUIS, *l'emmenant à ſa toilette, devant ſon miroir.*

Mais, en changeant d'eſpece, voyez, voyez ce que vous m'enlevez! Tous ces charmes n'appartenoient-ils pas à votre amant, à mon amour? Vous l'en privez! Ah! nos Silphides auront beau dire que cette beauté qu'on vante tant dans les mortelles, n'eſt au plus qu'un

certain éclat de lys & de roſes, & quelques traits un peu réguliers. Que ces traits ſont puiſſans ſur un cœur, & qu'aux mouvemens du mien, en vous regardant, je ſens bien, qu'elles ne parlent ainſi que par envie !

JULIE.

Par envie ? Nos Philoſophes cabaliſtes prétendent qu'elles ſont ſi belles !

LE MARQUIS, *ſoupirant.*

Vous le ſerez comme elles !

JULIE.

Vous le dites bien triſtement.

LE MARQUIS.

Comme je le ſens.

JULIE.

Oh ! expliquez-vous. Quoi, ne ſont-elles pas belles ?

LE MARQUIS.

Elles ſont admirables par leur eſprit, leur caractere, par les lumieres & les connoiſſances *infinies* qu'elles poſſedent ; mais ; pour former ces charmes & ces traits de la figure qui brillent dans les mortelles, vous jugez bien qu'il faut le mélange de tous les élémens.

JULIE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Et que par conſéquent, dans une Silphide, qui eſt une ſubſtance purement aërienne, ce ne peut pas être, comme dans un corps ter-

vestre, une taille, une bouche, ce teint, ces yeux... Ce n'est point tout cela.

JULIE, *vivement.*

Comment, ce n'est point tout cela?

LE MARQUIS.

Non, assurément; & dès que vous serez Silphide, ce ne sera donc plus aussi, dans le cœur de votre amant, réduit avec vous à des charmes purement philosophiques; ce ne sera plus cette ardeur si vive que lui inspiroit sans cesse votre vue. Ce ne seront plus ces transports si pressans, ce doux attrait du desir, qui fait presque lui seul tout l'enchantement de l'amour.

JULIE *troublée.*

En vérité.... Je vous avoue.... Mais.... Après tout.... Eh bien, Ziblis, quelquefois, lorsque vous le desirerez, je reviendrai sur la terre.

LE MARQUIS.

Sur la terre! Une Silphide! Vous n'y pensez pas?

JULIE.

Et pourquoi? N'y venez-vous pas bien?

LE MARQUIS.

Mon sexe n'est pas asservi aux mêmes bienséances que le vôtre; & d'ailleurs, en quittant votre nouvel élément, obligée de vous revêtir d'un corps étranger, seriez-vous bien flattée des empressemens?...

JULIE.

Mais, c'est ma personne que je reprendrai.

LE MARQUIS.

La vôtre ? Lorsque ces parties d'air qui sont en vous, se seront détachées & envolées pour vous former un corps purement aërien, faites donc réflexion que, semblable à une fleur arrachée de sa tige & qui vieillit en un jour, tout ce qu'il y a de terrestre dans ma belle Julie, perdra cet éclat, cette vivacité, ce brillant, cette fraîcheur, qui la rendent la plus belle des mortelles.

JULIE *avec effroi.*

Je deviendrai laide?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire? Pourquoi ce frémissement? Ce changement dans vos traits n'arrivera que lorsque vous vous en serez dépouillée; que vous importe?..

JULIE, *avec un soupir.*

Que m'importe!...

LE MARQUIS.

Allons, commençons les cérémonies qui vont rompre vos liens avec la terre.

JULIE, *vivement.*

Arrêtez, Zéblis.

LE MARQUIS, *la pressant, plus il la voit se troubler.*

Vous m'étonnez! Quoi vous, quoi Julie dans le trouble où je la vois pour des charmes que le temps, même un jour effacerait? L'immortalité

que vous acquerrez, ne vous dédommage-t-elle pas du sacrifice? Rappellez votre philosophie; & levez avec fermeté les yeux vers cet élément que vous allez désormais habiter.

JULIE, *vivement.*

Arrêtez, vous dis-je... je n'ai pas la force de me dépouiller ainsi de moi-même; j'avoue ma foiblesse.... Ziblis.... Je suis née avec ces traits; je les ai vus croître avec moi; j'y suis accoutumée; d'ailleurs, je leur dois la conquête de votre cœur; cela doit me les rendre encore plus chers; & je demeurerai donc comme je suis.

LE MARQUIS.

Et vous me permettrez donc aussi de garder cette figure-ci, ou d'en prendre quelqu'autre?

JULIE.

Ah, que me dites-vous? Sous des traits empruntés?

LE MARQUIS.

Quoi? voulez-vous encore vous opposer à mon bonheur par une délicatesse?...

JULIE.

Eh! puis-je ne pas l'avoir cette délicatesse?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien étonnante, il faut l'avouer! Vous ne voulez pas devenir Silphide, parce que vous perdriez votre figure; vous ne voulez pas que je garde celle-ci, parce qu'elle n'est pas à moi....

JULIE.

Que n'est-elle à vous, Ziblis?

LE

LE MARQUIS.

Mais, si elle étoit à moi, alors je serois un homme; & vous pensez si mal de tous....

JULIE.

Que ne l'êtes-vous? Ce souhait est indigne de vous & de moi; mais il échappe à mon cœur...

LE MARQUIS, *se jettant à ses genoux.*

Et couronne mon amour! belle Julie, voyez à vos genoux le Marquis de Silvine, le plus tendre, le plus sincere, le plus passionné de tous les amans.

JULIE.

Comment?...

FRONTIN, *qui s'étoit approché peu à peu.*

Oui : ce n'est point un amant tombé des nues; je l'ai moi-même introduit ici; le Silphe, Florine & le Marquis de Silvine, ne font qu'un.

LE MARQUIS, *toujours aux genoux de Julie.*

Songez, belle Julie, que l'erreur où l'on vous avoit élevée sur les Silphes, & votre prévention contre les hommes, ont réduit un amant qui vous adore, à ces déguisemens; songez que dans cet amant, brûlant pour vous de l'ardeur la plus vive, jamais cependant aucun instant n'a démenti cette flamme si pure & si respectueuse que vous lui avez inspirée. Hélas! si chaque moment que je passois auprès de vous, ajoutoit à ma passion, il augmentoit aussi mon trouble & mon inquiétude sur le succès de mon amour... Belle Julie... de grace... regar-

dez-moi donc.... Daignez confirmer mon bonheur.

JULIE *lui préſentant la main, & le regardant tendrement.*

Ah! vous avez trop bien lu dans mon cœur, pour pouvoir encore en douter.

FRONTIN.

Enfin, nous triomphons des habitans de l'air, & je ſuis ſûr, Mademoiſelle, que le lendemain des nôces, vous en ſerez tout-à-fait déſabuſée. Allons, quittons ce triſte château; vivons déſormais avec les humains; partons pour Paris; c'eſt le véritable élément d'une jolie femme.

FIN.

L'ISLE SAUVAGE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

Représentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 5 Juillet 1743.

DANS l'édition de mes Pieces de théâtre en quatre volumes, j'ai dit que celle-ci eut peu de succès dans sa nouveauté; que le rôle de *Félix* fut joué par un des meilleurs Acteurs, mais qu'il falloit dans ce rôle la figure, l'air & le ton ingénu d'un jeune homme de seize ans. Les Comédiens la redonnerent à Paris & à la Cour à Fontainebleau, en 1764; jamais aucune de mes Comédies n'a fait *plus de plaisir* & n'a été plus généralement applaudie; la figure, l'air & le ton de l'Acteur qui jouoit le rôle de *Félix*, y étoient assortis. La vivacité de *Rosette* contrastoit avec le caractere doux & tendre de *Léonor*.

ACTEURS.

BÉATRIX, *Dame Eſpagnole.*

LÉONOR, } *Filles de Béatrix.*
ROSETTE, }

FÉLIX, *jeune Eſpagnol.*

OSMARIN, *Sauvage noir.*

D. GUSMAN, *pere de Félix, perſonnage muet.*

TROUPE DE MATELOTS ESPAGNOLS.

La Scene eſt dans une Iſle Sauvage.

L'ISLE SAUVAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, ROSETTE, FÉLIX.

LE'ONOR.

COMMENT vous appellez-vous?

FE'LIX.

Je m'appelle Félix.

LE'ONOR.

Etes-vous un homme?

FE'LIX.

Oui.

ROSETTE, *à Léonor.*

Je ne crois pas; car il ne reſſemble en aucune maniere à ce qu'on appelle des hommes dans cette iſle.

FE'LIX.

Vous reſſemblez encore bien moins l'une & l'autre, aux femmes que je viens de quitter.

LE' ONOR.

Sommes-nous plus à votre gré ?

FE' LIX.

Quelle comparaiſon ! Voici la premiere fois de ma vie que j'ai véritablement du plaiſir à voir, à entendre ; je n'en connoiſſois point d'autre que la pêche & la chaſſe.

ROSETTE.

Quoi ? dans votre iſle vous n'aviez point quelques jeunes perſonnes comme nous...

FE' LIX.

Vous êtes les premieres blanches que j'aie jamais vues ; vous êtes les ſeuls objets qui m'aient enchanté ; je n'avois que des ſauvages avec qui m'entretenir, des filles noires pour jouer avec moi, & mon pere pour me gronder.

LE' ONOR.

Oh ! perſonne ici ne vous grondera.

FE' LIX.

Mon pere eſt Eſpagnol.

ROSETTE *vivement.*

Eſpagnol ! Notre mere eſt du même pays.

FE' LIX.

Je n'avois que quatre ans, lorſque nous fimes naufrage.

ROSETTE.

C'eſt par un naufrage que nous nous trouvons parmi les ſauvages ; & nous n'avions qu'à peu près cet âge-là, ma ſœur & moi.

FE' LIX.

Quelle conformité dans nos avantures !

LE'ONOR.

Ne vous fait-elle pas plaisir?

FE'LIX.

Oui, en vérité. Allons, dites-moi donc aussi comment vous vous nommez?

LE'ONOR.

Je m'appelle Léonor.

ROSETTE.

Et moi, Rosette.

FE'LIX *les caressant.*

Ma chere Léonor! Ma belle Rosette! Quelle différence de l'état où je me trouve en cet instant, à celui où j'étois il y a une heure, lorsqu'un coup de vent a fait tourner la barque où je pêchois avec mon pere... Ah, si je ne craignois pas pour lui, je serois bien aise à présent de mon accident!

ROSETTE.

Il faut espérer que par un bonheur pareil au vôtre, il aura aussi échappé à la tempête.

FE'LIX.

Plût au Ciel! Je voudrois en être sûr, mais cependant sans l'aller retrouver; je ne veux plus sortir d'ici.

LE'ONOR.

Vous êtes donc bien content avec nous?

FE'LIX

Oh! si content, que je ne puis l'exprimer.... Je voudrois vous embrasser.

LE'ONOR.

Nous embrasser ! L'embrasserons-nous, ma sœur ?

ROSETTE *vivement.*

Eh pourquoi non, ma sœur ?

FE'LIX *les embrassant.*

Ah, que cela est délicieux ! Ah, que je sais bon gré à la tempête !

LE'ONOR.

Laquelle aimez-vous le mieux de Rosette ou de moi ?

FE'LIX.

Oh ! je n'ai pas le temps de choisir ; je n'ai que celui de vous aimer toutes deux.

LE'ONOR.

Félix est honnête.

FE'LIX.

Non, je parle naturellement. Il faut désormais ne nous plus quitter ; & si mon pere, ayant aussi échappé à la tempête, comme je l'espere, vient à savoir que je suis ici, & veut m'obliger de retourner dans notre isle, vous viendrez toutes deux avec moi...

ROSETTE.

Félix, cela n'est pas possible ; nous sommes auprès d'une mere que nous aimons tendrement, & que nous serions bien fâchées d'abandonner ; nos jours & les siens ont été conservés par la protection d'un sauvage qui nous a prises en amitié & qui nous sert de pere.

FE'LIX.

Votre mere eſt donc cette blanche qui m'a ſecouru dans mon évanouiſſement?

ROSETTE.

Oui; & cet homme noir qui étoit avec elle, eſt le ſauvage dont nous vous parlons.

LE'ONOR.

Nous ſoupirons depuis dix ans après le paſſage de quelque vaiſſeau qui puiſſe nous rendre à notre patrie; ſeules dans cette iſle, vous pouvez juger de notre impatience; mais je ſens que je vais déſormais attendre plus tranquillement. En tout cas, Roſette, nous emmenerions Félix avec nous; ma mere n'auroit pas la barbarie de le laiſſer ici.

ROSETTE.

Non, certainement; ma mere ne cherche que ce qui peut nous faire plaiſir.

FE'LIX.

Dans mon iſle, j'attendois auſſi toujours un vaiſſeau; mais je m'en paſſerai bien volontiers déſormais. Ne ſuis-je pas au comble du bonheur, puiſque je ne dois plus vous quitter?

LEONOR.

J'apperçois ma mere & Oſmarin qui viennent de ce côté; éloignons-nous.

ROSETTE.

Pourquoi? Allons leur faire part de la joie que nous reſſentons.

LEONOR.

Tu as raiſon... Cependant.... Attends.... Il

me semble que la présence de ma mere nous gêneroit sur bien de petites questions que nous avons encore à faire à Félix; éloignons-nous, te dis-je; si ma mere a besoin de nous, elle nous appellera.

SCENE II.

BÉATRIX, OSMARIN.

OSMARIN.

NON, Madame, non, je ne saurois trop vous le répéter; nous serons les victimes de la complaisance que j'ai eue pour vous, d'arracher ce jeune blanc à la mort; il causera notre perte.

BE'ATRIX.

Pouvions-nous laisser périr cet infortuné sous nos yeux? C'est un mouvement d'humanité que je n'ai pas dû combattre un seul instant.

OSMARIN.

Mais, songez donc aux loix de cette isle: on y éprouva long-temps les fureurs & la tyrannie des blancs: depuis que nous avons secoué leur joug, plus de grace à espérer pour eux; nous tâchâmes d'en exterminer la race; nous préserve le Ciel d'en voir renaître une nouvelle! Lorsque vous fûtes jettée sur cette côte, souvenez-vous qu'on alloit vous immoler, vous & vos filles, & combien j'eus de peine à inspirer de la pitié pour vo-

tre sexe... Madame, nous serons impitoyablement massacrés, si l'on découvre que nous avons reçu & conservé un blanc parmi nous.

BE'ATRIX.

Mais, Osmarin, ce n'est que la crainte de voir s'élever une nouvelle race de blancs, qui rend les sauvages si barbares : pensez-vous qu'un inconnu, un malheureux, pour qui la seule compassion m'intéresse, puisse être un objet digne de mon alliance, & que j'aie jamais le dessein d'unir ce jeune homme à l'une de mes filles?

OSMARIN.

Eh! Madame, il les épousera, peut-être toutes deux : treve de vanité dans une isle sauvage; il n'y a point ici d'inégalité de rang; le penchant, les désirs forment toute la convenance de nos mariages; & l'amour en a bientôt réglé les cérémonies.

BE'ATRIX.

En vérité, Osmarin...

OSMARIN.

En vérité, Madame, il falloit, par pitié pour vous, pour vos filles, pour moi, pour lui-même, le laisser périr, & ne pas nous exposer tous à des supplices cruels & inévitables, si nous sommes découverts.

BE'ATRIX.

C'est un danger de peu de jours. Nous savons déja que l'isle qu'il habite, n'est éloignée de celle-ci que de quelques lieues. On viendra sans doute s'informer de lui; en attendant, il nous est aisé

de le cacher; notre habitation eſt écartée; les ſauvages y viennent rarement...

OSMARIN.

Mais, en attendant, s'il aime vos filles? S'il s'en fait aimer?

BEATRIX.

Oh! banniſſez cette crainte, mon cher Oſmarin; je réponds de mes filles; elles ſont trop bien nées...

OSMARIN.

Voilà une expreſſion que je n'entends pas.

BEATRIX.

Je ſuis ſûre qu'elles ne ſe livreront point à des déſirs, dont il m'eſt aiſé de leur faire ſentir toute la honte.

OSMARIN.

Peut-être n'eſt-il déja plus temps de leur parler.

BEATRIX.

Je ne me ſuis occupée que de leur éducation...

OSMARIN.

Je vais encore vous répondre en Sauvage; je n'ai pas une grande confiance en toute cette belle éducation. Ces enfans ſont aimables; ils ſe ſont vus; ils ſe verront. Ils étoient enſemble, quand nous ſommes arrivés en cet endroit; ils ont fui à notre approche. Chez nous, il ne faut qu'un moment pour s'aimer: dans votre pays, je doute que toute la morale qu'on y débite, triomphe de ce moment-là.

BEATRIX.

Allez, Oſmarin; fiez-vous à moi, vous dis-

je, & soyez tranquille; parcourez la côte; quelque barque viendra sans doute réclamer ce jeune homme. Je vais cependant entretenir mes filles; & vous verrez, par leur conduite, quelle est parmi nous la force de l'honneur & de cette éducation dont vous faites si peu de cas.

OSMARIN, *en s'en allant.*

Eh bien, Madame, nous verrons; je souhaite, plus que je ne l'espere, que mes craintes soient mal fondées.

SCENE III.

BÉATRIX, *seule.*

LE pauvre Osmarin raisonne en sauvage qui ne connoît que la Nature; faisons venir mes filles. Une défense sévere de parler à ce jeune homme, seroit ici d'une exécution impossible; je me conduirai avec elles, suivant les découvertes que je ferai dans leur cœur... (*Elle appelle*) Léonor?... Rosette?...

SCENE IV.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE, FÉLIX.

LE'ONOR ET ROSETTE, *accourant.*

MA mere?

BE'ATRIX.

Mes enfans, j'ai à vous parler; Félix, éloignez-vous.

LE'ONOR, *vivement.*

Eh! ma mere, pourquoi voulez-vous qu'il s'éloigné?

ROSETTE.

Qu'avez-vous à nous dire où il puisse être de trop?

FE'LIX.

Je ne saurois quitter mes bonnes amies.

BE'ATRIX.

Allez, Félix... Allez, vous dis-je, obéissez.

SCENE V.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE.

BE'ATRIX.

JE remarque avec chagrin, mes enfans, l'impreſſion que fait ſur vous ce jeune étranger; vous n'êtes occupées que de lui; vous avez de la peine à le quitter un inſtant.

ROSETTE.

Eſt-ce que cela peut vous fâcher, Madame? Entourées ſans ceſſe de ces vilains noirs, la rencontre de ce jeune blanc eſt un plaiſir ſi nouveau, ſi charmant pour nous...

BE'ATRIX.

Je ſais que tout ce qui eſt nouveau, eſt en droit d'exciter votre curioſité; mais cette curioſité ſatisfaite, il faut bannir toute familiarité entre vous & ce jeune homme, reprendre les occupations que je vous ai preſcrites pour votre journée, ne le voir qu'aux heures où il pourra vous ſervir; enfin ne le regarder que comme quelqu'un fait pour être votre domeſtique, & non pour être votre compagnie.

LE'ONOR, *vivement.*

Mais, ma mere, je voudrois qu'il ne me ſervît qu'à être ma compagnie : ſa figure, le ſon

de ſa voix, ſa converſation, en lui tout me plaît, tout m'enchante...

BE'ATRIX.

Léonor, votre vivacité m'effraye. Ma fille, ma chere fille, à quels chagrins, à quels malheurs vous vois-je prête à vous livrer?

LE'ONOR.

Moi, Madame! qu'ai-je à craindre?

BE'ATRIX.

La plus funeſte de toutes les paſſions; l'Amour.

LE'ONOR.

L'Amour, une paſſion funeſte? Hélas! depuis que je ſuis née, je n'ai connu d'autre plaiſir que de vous aimer, vous & ma ſœur.

BE'ATRIX.

Il n'eſt pas queſtion de cette tendreſſe ſi légitime, de ce ſentiment ſi pur que la Nature inſpire, que le devoir entretient, que l'âge & la raiſon augmentent dans les cœurs vertueux, qui eſt le charme de la vie & le lien de toute ſociétés; je vous parle, ma fille, de cet attrait honteux, où les foibles cœurs ſe laiſſent ſurprendre à la vue des hommes; de cette inclination, de ce penchant fatal dont notre ſexe ne ſauroit trop ſe défendre & qu'il ſemble que Félix commence à vous inſpirer.

LE'ONOR, *timidement.*

Il m'a plu, je l'avoue; & je ſens qu'après ma mere & ma ſœur, il me ſeroit...

BE'ATRIX.

Eh! vous voilà sur le bord du précipice! Elevée dans ce déſert, trompée par votre ſenſibilité naturelle & votre innocence, vous confondez l'amour & l'amitié; vous ne diſtinguez pas les mouvemens qu'il faut ſuivre, d'avec ceux qu'il faut rejetter; Félix, votre ſœur & moi, occupons également votre cœur; mais, ſongez donc que ce Félix, étranger, inconnu, n'eſt peut-être qu'un vil eſclave. Filles d'un des plus grands Seigneurs d'Eſpagne, vous êtes deſtinées, ſi nous revoyons jamais notre patrie, à des époux du rang le plus diſtingué. Quelle honte pour vous, pour moi, ſi l'éducation que je vous ai donnée, ſi le noble orgueil que tant d'illuſtres ancêtres doivent avoir tranſmis dans votre ame, ne vous défendoient pas contre une indigne paſſion! D'ailleurs, ſachez, mes enfans, qu'il n'eſt plus de bonheur, plus de joie, plus de repos pour un cœur dont l'amour s'eſt emparé; les chagrins, le trouble, les remords le déchirent. Voilà ce que j'avois à vous dire pour prévenir les dangers où votre ignorance pouvoit vous expoſer; je vous laiſſe y réfléchir. Puiſſions-nous enfin voir un terme à nos malheurs!

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

LÉONOR, ROSETTE.

LE'ONOR.

ROsette, je ſuis accablée de ce que je viens d'entendre; mille idées confuſes me troublent, m'agitent, ſe combattent, me déſolent.

ROSETTE.

Quant à ces malheurs prétendus que l'amour cauſe, ma mere nous trompe certainement; je ne me ſuis jamais ſentie ſi contente, ſi gaie, que depuis l'arrivée de Félix; j'imagine mille plaiſirs que ſa compagnie nous procurera; cette iſle ſi triſte, ſi déſerte, où je me trouvois ſi déſoccupée, me paroît, depuis ce matin, peuplée, animée; il me ſemble que la verdure en eſt plus riante, & que déſormais j'aurai toujours quelque choſe à faire.

LE'ONOR.

J'éprouve tout ce que tu dis; mais je ſens encore.... Tiens, Roſette; ma mere n'a pas tant de tort ſur le déſordre que l'amour cauſe en nous, ſuppoſé que j'aie de l'amour; car quoique je trouve, ainſi que toi, tout embelli dans cette iſle depuis que Félix y eſt; quoique je goûte un plaiſir inexprimable à le voir, à

l'entendre, cependant toute ma gaieté ne m'invite point à rire; je ſuis rêveuſe malgré moi; ſi je m'éloigne de lui un inſtant, je deſire quelque choſe; je viens le retrouver; & je crois d'abord que c'eſt cela que je deſirois, mais quand je ſuis avec lui, que je le regarde, que je lui parle & que je lui fais bien des amitiés, je deſire encore; & alors j'ai beau chercher, m'interroger ſur ce que je veux, je ne l'imagine point; & cela me fait tomber dans une mélancolie.... Entends-tu ce que je veux dire?

ROSETTE.

Non.... pas trop bien; mais parlons de ce que j'imagine. Tu vois avec quelle ſévérité, quelle chaleur, ma mere nous a parlé ſur le malheur d'aimer; elle nous en a beaucoup plus dit qu'il n'y en a; & je crois que j'en devine le motif. Tu ſais qu'elle nous entretient ſans ceſſe de la différence prodigieuſe que la naiſſance met entre les hommes; qu'en Europe on ne vit qu'avec les perſonnes de ſa ſorte....

LE'ONOR.

Il eſt vrai qu'elle nous le redit ſouvent.

ROSETTE.

Eh bien, toute ſa crainte eſt que Félix ne ſoit de ces eſpeces de gens qu'on y appelle des gens de rien.

LE'ONOR.

Oui, Roſette, voilà ſans doute, ce qui l'a

engagée à nous faire tant de peur; mais à quoi tout cela se réduit-il? A savoir au plutôt quelle est la condition de Félix; il y a plus à parier qu'il nous vaut bien, qu'à le croire indigne de nous par sa naissance: allons le chercher; allons vîte éclaircir un fait si important à notre bonheur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, OSMARIN.

OSMARIN.

Vous m'avez dit, Madame, que vous parleriez à vos filles, & que vous préviendriez, par vos avis & vos précautions, les malheurs que je ne ceſſe point de vous prédire.

BE'ATRIX.

Je leur ai parlé, mon cher Oſmarin; je les ai inſtruites de la honte où les expoſeroit un malheureux penchant; & je me flatte d'avoir écarté ces dangers qui vous paroiſſoient preſque inévitables.

OSMARIN.

Pour étouffer leur inclination naiſſante, leur avez-vous dit, Madame, de donner à ce jeune Blanc les témoignages de la plus vive tendreſſe? Je viens de les ſurprendre au bord de la mer, treſſant ſes cheveux, les ornant de fleurs qu'elles arrachoient de leur propre parure, l'embraſſant...

BE'ATRIX.

Osmarin, qu'entends-je !.. Mais c'eſt ma faute; je ne leur en ai pas dit aſſez; j'ai craint de les inſtruire par mes remontrances mêmes, & de perdre leur précieuſe innocence, par trop de précautions; je leur ai permis de s'intéreſſer à des malheurs ſemblables aux nôtres; elles ne comprennent pas la conſéquence de ces careſſes dont vous avez été le témoin.

OSMARIN.

Fort bien, & tout innocemment, ſans y rien comprendre, leur petite inclination ira ſon train.

BE'ATRIX.

Ah, de grace ! n'achevez point de m'accabler.

OSMARIN.

Eh, de grace ! Madame, ne différons donc plus; & cédons à la néceſſité. J'ai parcouru deux fois la côte; j'eſpérois, comme vous, que de l'iſle voiſine on viendroit s'informer ſi ce jeune Blanc n'étoit point ſauvé, & qu'on nous délivreroit de ce malheureux auteur de toutes nos alarmes; mais notre attente eſt vaine. Il faut un prompt remede à des maux qui nous menacent de ſi près; il faut que l'Etranger périſſe; je dois me charger de ce ſoin cruel, préparez-y vos filles; & défaites-vous vous-même d'une dangereuſe pitié.

BE'ATRIX.

Oſmarin, vous me faites frémir ! Non, je ne ſouſcrirai point à ce barbare ſacrifice; mais conſtruiſez au plutôt une barque où nous abandonneront

donnerons cette innocente victime aux caprices de la fortune & de la mer. N'eſt-ce pas être aſſez barbare? Cependant pour empêcher que mes filles, dans ce court intervalle, n'achevent de ſe livrer à un amour qui leur ſeroit à jamais funeſte, je vais, au lieu de remontrances & de préceptes, leur faire part du danger que nous courons; je vais leur préſenter leur mort, & celle de ce jeune homme, dans toute ſon horreur...

SCENE II.

BÉATRIX, OSMARIN, LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE, *vivement.*

VRAIMENT, Madame, Félix n'eſt point du tout indigne de votre alliance; vous en aviez jugé bien vîte.

BE' ATRIX.

Ma fille, il ne faut plus penſer à Félix.

ROSETTE.

N'y plus penſer? Mais, Madame...

BE' ATRIX.

Mais, voyons, que vous a-t-il donc dit?

ROSETTE.

Il nous a poſitivement dit qu'il ne ſavoit pas qui il étoit.

BE'ATRIX.

Et c'eſt ſur ce qu'il vous a aſſuré qu'il ignoroit qui il étoit, que vous décidez...

ROSETTE.

Sans doute nous décidons; & nous devons décider qu'il ſort d'un ſang très-noble. Oh! comptez que nous l'avons bien interrogé, & qu'à chaque mot nous réfléchiſſions mûrement ma ſœur & moi...

BE'ATRIX.

En vérité, ma fille...

ROSETTE.

De la patience & de la vertu, voilà ce que ſon pere lui recommandoit chaque jour. Or, vous voyez bien, Madame, que pour lui inſpirer de la patience, il ne falloit pas l'inſtruire de la nobleſſe de ſon origine, & des avantages & des plaiſirs qu'il devoit eſpérer en Eſpagne: ces idées n'auroient ſervi qu'à le rendre encore plus malheureux dans une iſle ſauvage, & plus impatient de revoir ſa patrie. Voilà ſans doute pourquoi ſon pere lui a toujours caché l'éclat de ſa naiſſance. D'ailleurs à un homme de rien, né pour ſervir, & pour ne faire que les volontés des autres, à quoi bon tant recommander la vertu, une choſe ſi belle? On lui recommanderoit de s'accoutumer au travail, à la fatigue. Il me ſemble que ce que nous vous diſons, c'eſt raiſonner.

BE'ATRIX.

Non, mes filles, c'eſt aimer. Ah! mes enfans, combattez, étouffez un amour trop funeſte. La

malheureuſe pitié qui m'a engagée à ſauver les jours de Félix, nous expoſe à chaque inſtant aux plus cruels dangers. Telle eſt la haine, telle eſt l'horreur des Sauvages pour les peuples d'Europe, que s'ils découvroient ici un Eſpagnol, ils le maſſacreroient impitoyablement, & nous avec lui pour l'avoir ſauvé. Je dois aux bontés d'Oſmarin, que j'ai eu bien de la peine à fléchir, le ſeul choix qui ſoit permis à ma compaſſion. Il faut voir immoler Félix à nos yeux, ou l'abandonner demain à la merci des flots : jugez à préſent de la douleur que votre amour doit me cauſer. Allons, Oſmarin; venez conſtruire la barque; & vous, mes enfans, ne vous écartez pas de notre habitation; dites à Félix de ſe tenir caché; & redoutez la moindre approche des Sauvages.

(*Elle ſort avec Oſmarin.*)

SCENE III.

LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

C'Est pour le coup qu'un vaiſſeau paſſeroit bien à propos pour nous tirer d'embarras.

LE'ONOR.

Demain nous ne verrions plus Félix! Ah, Roſette!

ROSETTE.

Ecoute; Félix eſt fort joli; mais il eſt fort vilain d'avoir toujours la mort devant les yeux.

LE'ONOR.

Que tu as le cœur inſenſible!

ROSETTE.

Non, & ſi je voyois quelque moyen...

LE'ONOR.

Il me vient une idée.

ROSETTE.

Eh! quelle?

LE'ONOR.

Tu connois cette grotte écartée où nous allons quelquefois prendre le frais; menons-y Félix.

ROSETTE.

Tu as raiſon.

LE'ONOR.

Nous lui préparerons une demeure tranquille dans les détours obſcurs de la grotte.

ROSETTE.

Fort bien.

LE'ONOR.

Nous lui ferons un lit.

ROSETTE.

Oui, un lit.

LE'ONOR.

Nous ornerons ſa chambre de fleurs, de coquillages; nous lui porterons à manger.

ROSETTE.

A merveille.

LE'ONOR.

Nous passerons-là, avec lui, les momens les plus délicieux.

ROSETTE.

Certainement.

LE'ONOR.

Cet asyle sera impénétrable aux Sauvages: nous y serons à l'abri de toute crainte; nous pourrons même quelquefois, les soirs, l'amener promener dans ces sombres & jolis bocages qui joignent notre habitation: une de nous sera sentinelle pour avertir au moindre bruit.

ROSETTE.

Je me fais de tout cela une idée fort agréable.

LE'ONOR.

Tu approuves donc mon projet? Que je t'aime! Allons, allons vîte le chercher... Mais le voici.

SCENE IV.

LÉONOR, ROSETTE, FÉLIX.

LE'ONOR.

FE'LIX, savez-vous tous les dangers que nous courons pour l'amour de vous?

FE'LIX.

Votre mere vient de m'en instruire. Seroit-il possible que mon arrivée dans cette isle, qui

ſembloit m'annoncer de ſi beaux jours, attirât de ſi grands malheurs?

LE' ONOR.

Nous avons tout à craindre; mais cependant, par les meſures que nous allons prendre, j'eſpere que nous ſerons tous en ſûreté, ſans qu'il ſoit beſoin de vous éloigner de nous.

ROSETTE, *à Félix.*

Il faudra que vous nous amuſiez bien, pour reconnoître toutes les obligations que vous nous aurez.

FE' LIX.

Si vous vous plaiſez toujours, l'une & l'autre, à rendre quelqu'un parfaitement heureux, ce plaiſir, le ſeul que je puiſſe vous procurer, ne vous manquera jamais.

LE' ONOR.

Félix, apprenez que votre reconnoiſſance ne doit pas être ſi égale entre nous: c'eſt moi qui ai imaginé le moyen de vous garder ici; Roſette ne trouvoit d'autre remede à nos craintes, que le paſſage d'un vaiſſeau qui nous remenât tous en Eſpagne.

ROSETTE.

Sans doute; & Roſette penſe encore qu'il n'y a véritablement que celui-là de ſûr. D'ailleurs, je l'avoue, Félix m'a donné une envie de voir l'Eſpagne, que tous les regrets & les pompeuſes deſcriptions de ma mere, ne m'avoient jamais inſpirée.

LE'ONOR.

Félix produit en moi un effet tout contraire. L'Eſpagne, qui juſqu'à ce jour a été l'objet de tous mes deſirs, me devient indifférente ; & je ſens que ma patrie ſera déſormais par-tout où je le verrai.

ROSETTE, *d'un ton dédaigneux.*

Il faut que vous ne le trouviez guere aimable, pour ne pas ſouhaiter d'être dans des climats où tout le monde lui reſſemble ?

LE'ONOR, *du même ton.*

Il faut que vous l'aimiez bien peu, puiſqu'il ne remplit pas ſeul tous vos ſouhaits.

ROSETTE, *du même ton.*

Félix me plaît beaucoup ; & je crois qu'il doit m'avoir obligation de l'envie qu'il me donne de voir ſon pays.

LE'ONOR, *du même ton.*

Il doit donc me ſavoir bien mauvais gré, car je penſe tout différemment... En vérité, ma ſœur, vous avez des raiſonnemens...

ROSETTE.

Qui valent bien les vôtres.

FE'LIX.

Voilà une belle diſpute ! Vous êtes toutes deux d'accord, ſi vous m'aimez.

LE'ONOR, *d'un ton piqué.*

Vous êtes content de tout. Vous nous aimez donc bien également ?.. Eh bien ! Félix, il faut choiſir.

FE'LIX.

Pourquoi choisir, lorsque vous me plaisez l'une & l'autre, & que cependant... mes sentimens ne sont pas les mêmes?

LE'ONOR.

Expliquez-vous; je ne vous entends pas.

FE'LIX.

Comment me faire entendre? Ai-je eu le temps de m'expliquer à moi-même des sentimens tout nouveaux pour moi? Sûrement, à vous deux, vous occupez tout mon cœur; mais c'est d'une maniere différente : l'une enchante mon ame; l'autre y porte la gayeté, l'enjouement; je voudrois toujours rencontrer Rosette, & ne quitter jamais Léonor.

ROSETTE.

Je suis assez contente de mon partage.

LE'ONOR.

Je ne le suis pas du mien. En un mot, Félix, si Rosette & moi partions chacune de notre côté, laquelle suivriez-vous?

FE'LIX.

Ah! J'irois, sans balancer, avec vous... passer notre vie à regretter Rosette.

LE'ONOR.

Ses réponses me désolent; & je ne saurois m'en fâcher.

ROSETTE.

Comment? Vous voudriez qu'il eût de la haine pour moi?

LE' ONOR, *avec impatience.*

De la haine? Mais, ma sœur, je ne sais à qui vous en avez aujourd'hui; vous êtes d'une *humeur* que je ne vous ai jamais vue.

FELIX.

Ah! Léonor, ne vous chagrinez pas!.. je vous aime... de préférence à tout.

LE' ONOR, *gaiement.*

Voilà répondre. Rosette, je te demande pardon; allons, ma petite sœur, allons tout préparer pour l'exécution de notre projet.

ROSETTE.

Oh! puisqu'il vous aime de préférence à *tout*, & que vous êtes si fâchée qu'il ait la moindre amitié pour moi, c'est à vous seule à le cacher: je serois bien sotte d'exposer ma vie pour des gens qui ne m'aiment pas.

FE' LIX.

Rosette, en vous aimant moins que Léonor, je puis vous aimer encore bien tendrement.

LE' ONOR, *la caressant.*

Ma chere Rosette, aurois-tu le cœur assez dur pour voir partir Félix, faute de m'aider? Dès qu'il me consulte pour t'aimer, je veux désormais qu'il t'aime à la folie.

ROSETTE.

Je suis trop bonne; je me sens attendrir, je ne sais comment, sans être persuadée; car songe donc que nous manquons peut-être à l'honneur, que nous risquons notre vie...

LE' ONOR.

Oh ! tu fais des réflexions à préſent...

ROSETTE.

C'eſt peut-être une cruauté pour Félix même, que de le retenir.

LE' ONOR.

Félix, qu'en penſez-vous?

FE' LIX.

Quels périls n'affronterois-je pas pour paſſer un inſtant de plus avec vous?

LE' ONOR, *prenant Roſette ſous un bras, & Félix ſous l'autre.*

Allons, allons, ma Roſette; ne perdons pas des momens précieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, *seule.*

DEMAIN la barque ſera achevée; demain nous abandonnerons Félix à la merci des flots; mais en quel état cruel vont demeurer mes filles! Léonor ſur-tout, dont l'ame me paroît plus ſenſible, mourra peut-être de douleur dans mes bras. Que faire, que lui dire encore pour calmer le déſeſpoir dont elle ſera ſaiſie? Il me reſte une reſſource dans cet amour propre ſi naturel à notre ſexe; l'ignorance & l'extrême ſimplicité de ces enfans m'en fourniſſent l'idée : ſéparées, preſqu'en naiſſant, du reſte de l'Univers, elles n'ont jamais vu que ce déſert... les voici; employons cet utile & bizarre ſtratagême.

SCENE II.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

JE commence à croire qu'Osmarin est jaloux de Félix; il travaille à la barque avec une ardeur...

LE'ONOR.

Ma mere, je vous aimerai; je respecterai vos volontés jusqu'au dernier instant de ma vie; mais c'est ordonner ma mort, que de vouloir me séparer de Félix. Depuis que vous nous avez instruites du danger que nous courons à cause de lui, nous lui avons préparé, ma sœur & moi, un asyle impénétrable au fond d'une grotte; d'ailleurs, vous savez que les Sauvages viennent rarement du côté de notre habitation; de grace, ma mere, laissez-vous fléchir.

BE'ATRIX.

Non, ma fille, non; l'arrêt est irrévocable; Félix, partira demain. (*Les regardant avec attention, & marquant quelque surprise.*) Hélas! Indépendamment du danger où nous serions sans cesse exposées, s'il restoit ici, je vois déjà sur votre visage, à l'une & à l'au-

tre, l'indiſpenſable néceſſité de preſſer ſon éloignement.

LE'ONOR.

Sur notre viſage!

ROSETTE.

Eh! qu'y voyez-vous?

BE'ATRIX.

La blancheur de votre teint commence à s'altérer; & certainement je n'attendrai pas que des ſignes plus évidens annoncent le peu de fruit de mes remontrances.

LE'ONOR.

Mais, que voulez-vous dire, ma mere?

ROSETTE.

Vous m'effrayez!

BE'ATRIX.

Ah! mes enfans, dans ces Sauvages, dont la figure vous paroît ſi étrange, vous voyez tous les jours les funeſtes effets du poiſon que l'amour veut vous préſenter.

LE'ONOR.

Comment?

ROSETTE.

Quoi, ce ſeroit l'amour qui les rendroit ſi noirs, ſi laids?

BE'ATRIX.

Eh! qui pourroit cauſer en eux ce prodigieux changement, que la plus vive, la plus impérieuſe & la plus dévorante de toutes les paſſions? Apprenez que le feu, que l'amour allu-

me dans l'ame, eſt d'une telle ardeur, qu'il ſe manifeſte bientôt au-dehors.

LE'ONOR.

O Ciel!

ROSETTE.

Ah, ma mere!

BE'ATRIX.

Jugez tout ce que j'ai ſouffert, depuis que je vous vois ſans ceſſe au moment d'y livrer votre cœur.

ROSETTE.

Le changement que vous remarquez en nous, eſt-il déja bien ſenſible, bien choquant?

BE'ATRIX.

Non, je ne veux point vous tromper; il échapperoit peut-être à des yeux moins intéreſſés que les miens; mais, dès qu'il commence, le progrès en eſt rapide.

ROSETTE.

Un vrai repentir répareroit-il le déſordre qui eſt déja fait?

BE'ATRIX.

Oui, ſans doute.

LE'ONOR.

Mais, ma mere, ne nous avez-vous pas dit mille fois, qu'en Europe on étoit blanc? Il n'y a donc point d'amour dans ce pays-là?

BE'ATRIX, *embarraſſée.*

Il en eſt... peu d'exemples; & il eſt.... aiſé de vous en rendre raiſon. Dans un pays policé, en réfléchiſſant ſur les inconvéniens des

passions, en s'affermissant de bonne heure dans des principes de vertu & de modestie, on parvient aisément à étouffer les mouvemens déréglés du cœur; d'ailleurs, une suite continuelle d'occupations toujours variées, des assemblées, des spectacles, des plaisirs de toute espece, des objets nouveaux qui se succedent à l'infini, n'y permettent guere de s'occuper long-temps & uniquement du même objet : on y jouit donc ordinairement toute la vie de la paix de l'ame & des avantages de la beauté; au-lieu que des Sauvages, noyés dans l'ennui, plongés dans les horreurs de la solitude, privés d'éducation, se livrent sans réflexion à l'instinct aveugle de la Nature.

ROSETTE.

Oh! que désormais je vais être bien en garde contre la moindre petite tentation!

BE'ATRIX.

Heureusement, le sentiment que vous éprouvez pour Félix, ne tient qu'à la nouveauté, à la curiosité; c'est ce qu'on appelle un goût passager; mais, dans ce désert où vous n'avez rien qui puisse vous distraire, aucuns amusemens, aucuns plaisirs, ce goût passager pourroit devenir une vraie passion, & toute aussi dangereuse, & toute aussi violente qu'elle l'est dans les Sauvages.

LE'ONOR.

Madame, ce changement que l'amour cause,

eſt-il plus long-temps à paroître dans les hommes que dans nous?

BE'ATRIX, *malignement & d'un ton ingénu.*

C'eſt ordinairement par eux, comme de raiſon, qu'il commence; il n'eſt point de femme aſſez mal née pour aimer la premiere; j'ai été ſurpriſe de ne remarquer aucun changement dans Félix.

LE'ONOR, *avec dépit & douleur.*

Il ne m'aimoit point!..

BE'ATRIX.

Je vous laiſſe, mes enfans; vos viſages ſont encore aſſez jolis pour me raſſurer contre les riſques d'un ſeul jour. Je vais examiner ſur la côte, s'il ne paroît point quelque barque; j'eſpere toujours qu'on viendra réclamer ce jeune homme.

SCENE III.

LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

ME voilà bien corrigée de mon empreſſement à retenir Félix. Vous voyez, ma ſœur, comme je me ſuis prêtée, en votre faveur & ſans intérêt pour moi, à tout ce que vous avez voulu faire pour le garder avec nous, en dépit

de ma mere ; mais ces jolis gens-là ſont trop dangereux ! Comment donc ? Ils plaiſent, ils amuſent; on prend du goût pour eux, on s'y livre; & bientôt on devient noire, hideuſe pour le reſte de ſes jours; oh; il peut partir.

LE'ONOR.

Ah, Roſette, qu'il parte! Je ne l'ai jamais vu ſi joli qu'au moment où je viens de le quitter, & où je le croyois le plus amoureux.

ROSETTE.

Pardi, nous l'avons échappé belle, ſi nous l'avons échappé; car attends... Voyons. Tourne-toi.... Regarde-moi bien... Je te parlerai vrai... Tu me ſembles la même. Et moi, Léonor? Parle-moi avec la même ſincérité; ne me trouve-tu rien, rien du tout d'extraordinaire?

LE'ONOR.

Non.

ROSETTE.

Tant mieux; m'en voilà donc ſauvée... Le voici; je ne veux pas même haſarder de le regarder.

LE'ONOR, *d'un ton de dépit.*

Oh! je le regarderai, moi; & je t'aſſure qu'il n'y aura pas de riſque, tandis qu'il ſera auſſi beau.

SCENE IV.

FÉLIX, LÉONOR, ROSETTE.

FE'LIX.

JE viens de rencontrer votre mere : je me suis jetté à ses pieds ; je lui ai demandé la mort que je préfere à mon éloignement ; je l'obtiendrai d'Osmarin ; & je n'aurai du moins quitté cette isle délicieuse qu'avec la vie.

LE'ONOR, *à part.*

Quelle fausseté ! *Il embellit à vue d'œil.* Ah ! qu'il m'auroit touchée il n'y a qu'un instant !

ROSETTE.

Tenez, Félix ; vous êtes à présent bien affligée, je veux le croire ; mais c'est l'affaire de peu de jours ; la moindre dissipation vous consolera.

FE'LIX.

Rosette, que veut dire ce ton ironique ? Mais d'où vient la froideur de Léonor ? Ah ! ma chere Léonor, comme vous me regardez ! Qu'ai-je donc fait ?

LE'ONOR, *d'un ton piqué.*

Je ne vous reproche rien. Conservez, conservez votre jolie figure ; je tâcherai aussi que la mienne ne change pas ; je rougis du risque que

j'ai couru; & je veux du moins m'en garantir avant votre départ.

FE'LIX.

Que voulez-vous dire, Léonor? Avec quelle aigreur vous parlez à Félix.

ROSETTE, *vivement.*

Je vais vous expliquer tout ceci; car vous vous diſputeriez quatre heures ſans vous comprendre. Nous venons d'apprendre le ſecret de l'Amour, que nous ignorions; quand on ſe cherche ſans ceſſe, & qu'on n'a de plaiſir qu'à ſe voir, à ſe parler, à être enſemble, on a de l'amour; or, quand on a de l'amour, on devient *noir* & tout-à-fait hideux; voilà pourquoi tout le monde eſt ici noir & vilain, parce que ce ſont des Sauvages groſſiers; mais en Europe, preſque tout le monde eſt blanc & joli, parce qu'on a de la vertu & de l'éducation.

FE'LIX.

Quel conte! Mon pere ne m'a jamais dit un mot de cet étrange effet de l'Amour.

ROSETTE.

Vraiment, ma mere ne nous en avoit auſſi jamais parlé; elle vient de nous l'apprendre par forme de converſation, & ſeulement à cauſe de l'occaſion.

FE'LIX.

Comment le puis-je croire, ſi Léonor me trouve encore blanc?

LE'ONOR, *d'un ton piqué.*

Oh! Félix, vous l'êtes.

ROSETTE.

Vous voyez à préſent pourquoi ma ſœur eſt fâchée; plus vous lui dites que vous l'aimez, plus elle vous trouve joli; & c'eſt une preuve que vous mentez.

LE' ONOR.

Roſette, en voilà trop; Félix part demain; le plaiſir d'avoir une figure charmante, le conſolera ſans doute; & j'eſpere que je n'aurai pas la honte qu'il me voie enlaidie.

FE' LIX.

Léonor, vous êtes cent fois plus aimable que moi; & je n'ai pas le courage de vous le reprocher. Mais quel eſt donc le ſentiment qui donne la force de mourir plutôt que de vous quitter, & qui ne peut pas me rendre noir?

ROSETTE.

C'eſt un goût paſſager.

FE' LIX.

Ce goût paſſager eſt bien vif. Quoi? Léonor, ſi je devenois comme ces Sauvages, vous m'en aimeriez davantage!

LE' ONOR.

Ingrat, en pouvez-vous douter, puiſque je vous aime encore, tout charmant que vous êtes?

FE' LIX.

Eh, puis-je n'avoir pas tous les ſignes de l'amour, lorſque je le ſens vivement dans mon cœur!.. Béatrix vous trompe; elle abuſe de votre innocence.

ROSETTE.

Eh ! mon Dieu, non; car enfin ce n'eſt plus pour nous empêcher de vous aimer; c'eſt au moment que vous allez partir, & que nous ne vous verrons plus, qu'elle nous parle de cet étrange effet de l'amour; ſi ce n'étoit pas une expérience, ſeroit-il naturel que ma mere?..

LE'ONOR.

Mais, Roſette, je fais une réflexion; ma mere eſt blanche.

FE'LIX.

Et mon pere eſt blanc.

LE'ONOR.

Cependant ils ont été mariés.

ROSETTE.

Oui, vraiment... Cela ſe contredit... Mais, non; vous verrez que c'eſt qu'elle n'a point eu d'amour pour ſon mari, non plus que le pere de Félix pour ſa femme.

LE'ONOR.

Eſt-ce qu'on ſe marie ſans s'aimer?

ROSETTE.

Il faut bien que cela ſoit; apparemment qu'il ſuffit d'un goût paſſager...

(*On entend beaucoup de bruit derriere le Théâtre.*)

Mais, qu'entends-je? Quel bruit?...

LE'ONOR *effrayée.*

O ciel! ſeroit-ce les Sauvages? Où cacher Félix? Ils vont l'immoler à mes yeux!

SCENE V.

BÉATRIX, LÉONOR, FÉLIX, ROSETTE.

BE'ATRIX, *dans les tranſports de la joie la plus vive, embraſſant ſes filles & Félix.*

FE'LIX!.. mes filles!.. mes enfans! mes chers enfans!.. Tous nos malheurs ſont finis! Le ciel a ſurpaſſé mes vœux. Je me promenois ſur le rivage; j'apperçois une chaloupe; elle aborde; elle eſt remplie d'Eſpagnols; le pere de Félix eſt à leur tête...

FELIX.

Le ciel me rend mon pere!

BE'ATRIX *rapidement.*

Oui, mon cher Félix; & il ſemble que votre barque n'ait péri ce matin, que pour nous réunir tous. Jetté par les vagues ſur un rocher, votre illuſtre pere y ſuccomboit à ſa douleur, lorſqu'il apperçoit un vaiſſeau; il fait des ſignaux; on envoie à ſon ſecours; quelle heureuſe ſurpriſe! ce vaiſſeau eſt Eſpagnol & ramene des Indes le Vice-roi qui lui avoit ſuccédé. Il ſe ſert de la chaloupe pour venir à cette iſle; il n'oſe ſe livrer & ne peut ſe refuſer à l'eſpoir de vous retrouver. Jugez de

ma joie, de mon raviſſement en reconnoiſſant en lui D. Guſman de Mendoce, un ancien ami, un parent. Je lui rends un fils; je lui donne une fille; car, mes enfans, vous pouvez déſormais abandonner vos cœurs à tout leur penchant; il eſt d'accord avec l'honneur; Léonor eſt l'aînée; elle m'a paru la plus tendre...

FE'LIX.

Ah! Madame, quoique mon cœur ſoit bien éloigné d'être coupable, puis-je eſpérer que Léonor me pardonnera, lorſque les apparences ſont contre moi?..

BE'ATRIX.

Quelles apparences contre vous? Quel pardon? Que voulez-vous dire?

ROSETTE.

Eh! regardez-le; vous voyez bien qu'il n'a pas le teint d'un homme amoureux. Ma ſœur à qui vous avez dit qu'elle étoit déja un peu changée, a-t-elle tort d'être honteuſe de ſes avances?

BE'ATRIX.

Pardonnez, mes enfans, une innocente tromperie dont ma tendreſſe ingénieuſe s'eſt aviſée pour intéreſſer votre amour-propre à l'éloignement de Félix.

LE'ONOR.

Quoi, ma mere, vous nous trompiez? On peut aimer ſans devenir laide?

BE'ATRIX.

Un véritable & légitime amour, loin de défigu-

ger les traits, donne de nouvelles graces à la beauté.

ROSETTE, *à Béatrix.*

L'Eſpagne m'offrira ſans doute des partis dignes de votre approbation; & puiſqu'on peut aimer ſans ceſſer d'être jolie, je ſens que j'aimerai tout comme une autre.

SCENE VI *& derniere.*

OSMARIN, D. GUSMAN, BÉATRIX, LÉONOR, FÉLIX, ROSETTE, TROUPE DE MATELOTS ESPAGNOLS.

FÉLIX, *courant à D. Guſman.*

AH, mon pere!

D. GUSMAN, *l'embraſſant.*

Mon fils! mon cher fils!..

(*Béatrix, qui lui préſente ſes filles.*)

Madame, quels heureux momens! Oſons-nous les eſpérer!

OSMARIN.

Vous aurez tout le temps de vous féliciter dans le vaiſſeau. Ces Matelots, avant de vous embarquer, veulent célébrer par une petite fête cet heureux événement. Allons, mes amis, commencez; rions, chantons, danſons, divertiſſons-nous.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

DIVERTISSEMENT.

AIR : *en Duo.*

RIEN n'eſt ſi trompeur
Que l'extérieur :
Quel bonheur,
Si la malice & la candeur
Avoient chacune ſa couleur !

Si la noirceur
Du cœur
Paſſoit ſur les viſages,
Ah ! que de laids perſonnages
On trouveroit à tous inſtans !
Cinquante noirs contre deux blancs.

VAUDEVILLE.

DU bel eſprit au vrai génie,
Du tintamare à l'harmonie,
De la ſuffiſance au ſavoir,
Quoique la brigue emporte la balance,
C'eſt la différence
Du blanc au noir.

Pendant le jour, la jeune Liſe
Pleure un mari comme Artémiſe;
Mais, vers le ſoir, un tendre amant,
De ſa contrainte en tapinois la venge;
Et la veuve change
Du noir au blanc.

Près d'une Agnès qu'il veut ſurprendre,
Un Petit-Maître eſt ſoumis, tendre;
D'un rien il ſe fait un devoir:
La pauvre duppe eſt-elle en ſa puiſſance?
C'eſt la différence
Du blanc au noir.

Quand j'apperçois venir ma mere,
Je prends un air froid & ſévere;
Du doigt j'impoſe à mon amant:
Sommes-nous ſeuls? L'Amour ſe récompenſe;
C'eſt la différence
Du noir au blanc.

Climene a fini ſa toilette;
Elle eſt d'une beauté parfaite;
Et quitte à regret ſon miroir:
Qu'on la ſurprenne avant ſa prévoyance;
C'eſt la différence
Du blanc au noir.

Des agrémens de l'hyménée
Les filles ſe font une idée
Qui les prévient d'un grand eſpoir:
Combien diront, après l'expérience,
C'eſt la différence
Du blanc au noir!

Une blonde avoit mon ſuffrage;
Mais de ſes fers je me dégage;
Une brune obtient le mouchoir:
Qui m'a conduit à pareille inconſtance?
C'eſt la différence
Du blanc au noir.

AU PARTERRE.

A nos jeux, la ſombre Critique
Vient pour fronder Piece & Muſique:
L'Auteur, l'Acteur, tout s'en reſſent;
Mais du Public, la flatteuſe indulgence,
Fait tourner la chance
Du noir au blanc.

FIN.

JULIE,

OU

L'HEUREUSE ÉPREUVE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, le 20 Octobre 1746.

CETTE Comédie eut beaucoup de ſuccès. Si le Lecteur veut y faire attention, il verra que dans cette Piéce, comme dans toutes celles que j'ai faites, il n'y a pas une Scene ſuperflue, & jamais rien de ſuperflu dans les Scenes. Il eſt plus difficile que l'on ne penſe, de traiter une action ſimple, & de la traiter ſans écarts, ſans remplifſage, avec les ſeuls Acteurs qui y ſont abſolument néceſſaires, & en ne faiſant dire à chacun de ces Acteurs, que ce qu'il doit préciſément dire, ſelon ſon caractere, dans la ſituation où il ſe trouve. D'ailleurs, je crois que l'homme le plus prévenu contre le *Théâtre*, conviendroit que, loin d'être dangereux, il pourroit être très-utile, pour les mœurs, ſi l'on n'y repréſentoit que des Pieces comme celle-ci.

ACTEURS.

GÉRONTE, *Oncle de Julie.*
JULIE.
VALERE, *Amant de Julie.*
DAMIS, *Amant de Julie.*
FROSINE, *Suivante de Julie.*

La Scene eſt dans l'appartement de Géronte.

JULIE,

OU

L'HEUREUSE ÉPREUVE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, JULIE, FROSINE.

JULIE, *avec un habit magnifique, des diamans & beaucoup de rouge.*

EH! mon oncle, mon cher oncle, fiez-vous à moi du soin de me rendre heureuse.

GE'RONTE.

Non, ma niece, ma chere niece, je t'aime trop tendrement, pour te laisser tromper.

JULIE.

Notre cœur peut-il nous tromper?

GE'RONTE.

Une passion peut-elle être un bon guide?

JULIE.

Une vraie passion peut seule assurer notre bonheur.

GE'RONTE.

Il faut donc en avoir bien choisi l'objet.

JULIE.

Mais que pouvez-vous trouver à redire au choix que j'ai fait de Damis ? Sa naissance est distinguée, son courage éprouvé ; il est riche ; sa figure est aimable.... Qu'est-ce qui peut vous déplaire en lui ?

GE'RONTE.

Son caractere. Par son affectation à étaler les avantages qu'il possede, il m'invite à douter des qualités de son cœur. Il est fat, étourdi, plein de lui-même ; je le crois aussi incapable d'aimer, que propre à séduire. Excuse ma franchise ; mais ce n'est pas le temps de ménager ta délicatesse ; tu payerois, ma chere niece, du malheur de ta vie, le plaisir de quelques jours que te vaudroit ma complaisance.

JULIE.

Quoi ? je ne pourrai vaincre vos funestes préventions ! Mais je sais quelle en est la source ; vous voulez absolument m'unir à Valere ; & vous essayez de me faire entrer dans vos sentimens, en me faisant un portrait effrayant de Damis : mon oncle, c'est en vain ; certainement, je ne me marierai pas sans votre consentement ; mais aussi je ne me marierai point ; je vous aurai assez marqué ma soumission en renonçant à Damis ; mais je ne serai pas assez perfide à l'amour, assez barbare à moi-même, pour prendre jamais d'autre époux.

GE'RONTE.

Je ne vous nierai point que je ne sois fort prévenu pour Valere; son air simple, modeste, la sagesse de son esprit, me font bien augurer de la sensibilité de son cœur. D'ailleurs, je vous donne mes conseils; mais je n'userai jamais d'autorité. Ma tendresse se réduit à vous demander une derniere marque de complaisance; & je vous laisse après maîtresse absolue de votre destinée : c'est une épreuve de leur amour, de leurs sentimens, avant que de régler pour jamais les vôtres.

JULIE.

Ah! mon oncle, je ne puis vous exprimer toute ma reconnoissance & ma joie. Vous me donnez à la fois le moyen de satisfaire mon cœur & de ramener le vôtre en faveur de Damis. Mais, à quelle épreuve pouvons-nous le mettre? Il m'a déja sacrifié les plus jolies femmes de la Cour; il a renoncé pour moi au monde, à tous les plaisirs; il semble qu'il n'existe depuis un an, que pour m'aimer; vous avez vu les lettres qu'il m'a écrites de l'armée...

GE'RONTE.

Il me vient une idée. Tu sais la ressemblance singuliere qui est entre ta sœur & toi. C'est par le parti qu'elle a pris de se retirer dans un couvent de province, où elle vient enfin de faire ses derniers vœux, que tu te trouves aujourd'hui héritiere de tous mes biens qui lui étoient substitués, comme à l'aînée. Feignons que, prête à renoncer au monde, elle a fait ses réflexions;

que la vocation s'eſt évanouie; qu'hier au ſoir elle eſt arrivée inopinément chez moi; que ce matin, de déſeſpoir de te voir enlever, par ſon retour, tout le bien que tu attendois, tu es partie ſans dire adieu à perſonne, & que tu t'es jettée dans un couvent. En t'habillant ſimplement, en ne mettant point de rouge, tu joueras facilement le rôle de ta ſœur. Valere & Damis ne ſont arrivés que ce matin de l'armée; il y a cinq mois qu'ils ne t'ont vue; ils m'ont entendu parler cent fois de cette reſſemblance étonnante....

JULIE.

Mon oncle, je conviens que la reſſemblance entre ma ſœur & moi eſt ſi parfaite, que ſouvent nos plus intimes amies nous ont priſes l'une pour l'autre: je penſe même que comme j'ai été indiſpoſée pendant quelques jours, je dois être un peu changée; mais malgré cela, que Damis s'y trompe! ah! mon oncle, il eſt dans le cœur d'un amant, un ſentiment, un diſcernement trop fin, trop délicat...

GE'RONTE.

Style de roman, pure chimere que toute cette prétendue ſagacité du cœur: ſi Damis & Valere t'aiment véritablement, dans le ſaiſiſſement, dans le trouble cruel où les jettera la nouvelle que tu es perdue pour eux, ils ne s'occuperont guere à te regarder; & loin d'être éclairés par les yeux de l'amour, ils ne te verront qu'avec ceux du déſeſpoir & de la douleur; s'ils ne t'aiment pas au-

tant qu'ils ont voulu te le perſuader, comme ils auront toujours été moins frappés de tes charmes, que de l'éclat de ta fortune, je ne vois pas pourquoi ils ne donneroient point dans le piége. Enfin éprouvons : ils ne tarderont pas ſans doute à ſe rendre ici ; je vais deſcendre chez moi pour les attendre, pour leur annoncer le changement arrivé dans ma famille ; je leur dirai que mes vues ſont cependant toujours les mêmes pour l'établiſſement de ma nouvelle niece ; que je ſuis prêt à l'unir à celui des deux, pour qui ſon inclination la déterminera. Je viendrai te les préſenter ; tu pourras juger facilement, par la conduite qu'ils tiendront, ſi c'étoit bien réellement à ta perſonne que l'un & l'autre étoient attachés.

JULIE.

Et vous me promettez, mon oncle, qu'auſſitôt que Damis vous aura déclaré que, s'il faut perdre l'eſpérance de me poſſéder, il renonce à jamais à tout engagement, vous ne vous oppoſerez plus à notre union, quand même Valere vous en diroit autant.

GE'RONTE.

Après une épreuve dont ils ſeroient ſortis également, ils devroient ſe retrouver tous les deux dans les mêmes droits ; mais je veux bien conſentir à ce que tu deſires : dans un marché, la raiſon peut faire quelque avantage à l'amour. Vas ſonger à ton traveſtiſſement, tandis que je vais recevoir ces Meſſieurs, pour venir enſuite les préſenter à ma niece du couvent.

SCENE II.

JULIE, FROSINE.

JULIE.

ALLONS, Frosine, ôtons ce rouge & ces diamans; cherche-moi l'habit le plus simple; étudions bien la voix traînante & le maintien droit & emprunté d'une pensionnaire de couvent de province.

FROSINE.

Mademoiselle, *je ne sais que vous dire;* je me méfie du tour que Monsieur votre oncle vous joue; j'ai peur qu'il n'en sorte à son honneur.

JULIE, *vivement.*

Quoi, tu pourrois penser un instant que Damis ne m'aime pas autant qu'il le dit, qu'il le doit & que je le crois? qu'il est capable de me trahir? Que ma fortune n'est pas le moindre de ses desirs? Tu pourrois lui supposer une ame intéressée, à lui qui ne respire que le faste, la dépense, qui pousse la magnificence jusqu'à la prodigalité!

FROSINE.

Mademoiselle, on peut être magnifique par orgueil & sans être généreux; on peut être

prodigue quoiqu'avare au fond du cœur : en un mot, il me paroîtroit très-étonnant qu'une fille riche, eût-elle bien moins de charmes, ne l'emportât pas sur une fille sans fortune. Jugez donc, lorsque c'est à beauté égale & contre vous-même que vous allez disputer...

JULIE.

Oh ! s'il ne tient qu'à la beauté, tu vas voir qu'avec une simple grisette, des cornettes avancées, sans rouge, je serai...

FROSINE.

Vous serez comme vous étiez ce matin en vous levant; & ne vous y fiez pas; moi qui vous parle, j'ai le goût si singulier, que je vous trouve vingt fois plus jolie en sortant de votre lit, qu'après quatre heures de toilette; & j'ai pensé vingt fois vous le dire; mais comme j'ai la peine de vous friser, de vous coeffer, vous auriez peut-être cru que je ne vous louois que par paresse.

JULIE.

Tu cherches en vain à m'alarmer; je connois Damis...

SCENE III.

JULIE, FROSINE, GÉRONTE.

GE'RONTE.

MA niece; Valere eſt là-bas; j'ai vîte monté ſans qu'il m'ait vu, tandis que l'Epine mon valet-de-chambre, à qui j'ai confié mon projet, lui annonce d'un air affligé l'arrivée de ta ſœur & que tu n'es plus ici... Mais vas, vas donc promptement quitter toute cette parure.

JULIE, *en s'en allant.*

J'y vais, j'y vais; cela ſera bientôt fait.

SCENE IV.

GE'RONTE, *ſeul.*

ET bientôt nous verrons qui d'elle ou de moi ſe trompe ſur le compte de ces deux rivaux. Quand même l'habillement qu'elle va prendre, ne la déguiſeroit pas beaucoup, je ne crains point qu'ils ſoupçonnent que c'eſt elle. Le piége le plus ſimple eſt toujours le plus ſûr; nous y donnons d'autant plus aiſément, que notre amour propre ne nous permet pas de penſer qu'on

ait pu s'imaginer qu'on nous tromperoit ſans y chercher plus de fineſſe & de précaution... Voici Valere.

SCENE V.

GÉRONTE, VALERE.

VALERE.

MONSIEUR, quelle nouvelle ! Que vient-on de m'apprendre !

GE'RONTE.

Voilà bien du changement, mon cher Valere.

VALERE.

Julie !..

GE'RONTE.

Julie n'eſt plus ici.

VALERE.

Eh ! dans quel couvent eſt-elle allée ſe jetter ?

GE'RONTE.

Je l'ignore.

VALERE.

Vous l'ignorez, Monſieur ! Quoi ? vous, vos domeſtiques, vos amis, tout le monde n'eſt pas en mouvement pour la chercher, lui parler, la détourner de ſon barbare deſſein !

GE'RONTE, *affectant un ton embarraſſé.*

Que vous dirai-je, mon cher Valere ?.. Cer-

tinement... Je le plains.. Mais enfin son aïeule arrive ; elle rentre dans ses droits : Julie se trouve tout-à-coup, par ce retour imprévu, une fille de qualité, sans bien. Lui conviendroit-il de rester dans le monde, sur-tout après s'être flattée si long-tems d'une fortune brillante? Non, & je suis donc moins surpris qu'affligé, du parti qu'elle est en quelque façon obligée de prendre.

VALERE.

Vous me percez le cœur!... Ah, Monsieur!.. Elle vous aimoit si tendrement! Ce que je vois est-il possible? vous l'abandonnez déjà? Accoutumé à ses soins, à sa tendresse, est-il possible qu'une sœur presqu'inconnue, vous dédommage si-tôt de sa privation?

GERONTE.

De grâce, mon cher Valere, puisque toute ma douleur ne pourroit lui servir à rien, laissez-moi m'étourdir sur le revers qui l'accable; oui, laissez-moi me chercher & vous chercher à vous-même des sujets de consolation. Damis avoit surpris son inclination; vous connoissez mon amitié pour vous; vous n'ignorez pas l'envie que j'avois de vous voir entrer dans ma famille; laissez-moi penser que l'aïeule, plus raisonnable & moins prévenue, remplira mon plus cher desir.

VALERE.

Ah, Monsieur! que me proposez-vous?

GE'RONTE.

Elle n'eſt pas moins aimable que ſa cadette; & j'eſpere que quand vous la verrez,... Holà, Froſine?

FROSINE, *paroiſſant.*

Faites venir ma niece.

(*Froſine rentre.*)

VALERE.

Qu'allez-vous faire? Suis-je en état de paroître? Quelle entrevue! quoi? Monſieur, auriez-vous pu penſer un inſtant que c'étoit la fortune de Julie qui m'attachoit à elle?

GE'RONTE.

Non, mon cher Valere, je vous connois; je vous rends juſtice...

VALERE, *voulant s'en aller.*

De grace, permettez que je me retire.

GE'RONTE, *l'arrêtant.*

Je veux que vous voyiez ma niece. D'ailleurs Froſine lui aura dit que vous êtes ici. Votre brusque retraite ſeroit une eſpece d'affront.

VALERE.

Mais, Monſieur, que lui dirai-je? A quel titre.

GE'RONTE.

Laiſſez-vous aller aux mouvemens que la reſſemblance, & une reſſemblance des plus parfaites avec ſa ſœur, doit vous inſpirer.

SCENE VI.

GÉRONTE, VALERE, JULIE, FROSINE.

JULIE, *ſans diamans & ſans rouge, dans l'habillement le plus ſimple.*

GÉRONTE.

MA niece, voici Valere, un de mes meilleurs amis. Vous ſavez comme je vous en ai parlé ce matin. Il étoit tous les jours dans cette maiſon. Il faut eſpérer que votre arrivée ne l'en éloignera pas. (*A Valere.*) Une petite affaire m'oblige de ſortir; vous voudrez bien m'excuſer & permettre que je vous quitte un moment. (*A Julie.*) Allons, Mademoiſelle; commencez à vous accoutumer à faire les honneurs de chez moi. Froſine, ſi Damis vient, vous lui direz que je ne tarderai pas.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

JULIE, VALERE, FROSINE.

VALERE, *à part.*

O Ciel! quelle contrainte! (*Haut.*) Dans la situation où je suis, Mademoiselle, je n'aurois jamais pensé à paroître devant vous; il a voulu absolument me présenter; je n'ai pu qu'obéir.

JULIE.

Je regarde, Monsieur, comme un présage heureux, en entrant dans un monde qui m'est si nouveau, de commencer par y connoître une personne aussi généralement estimée....

VALERE, *à part.*

Ce son de voix déchire mon cœur! (*Haut.*) Eh! Mademoiselle, que m'importe désormais le monde, son estime.... Je ne pense plus qu'à le fuir.... Pardonnez; mais dans l'état où je suis, mon esprit peut-il former une pensée; ma bouche peut-elle prononcer une parole qui n'ait rapport à ma douleur?

JULIE.

Je n'ai point ignoré, Monsieur, que vous étiez très-attaché à ma sœur.

VALERE.

Jamais, Mademoiselle, jamais on n'a si ten-

drement aimé. Il vous le disoit; tous les jours j'étois dans cette maison; tous les jours je la voyois; tous les jours, chaque instant ajoutoit à mon estime, à ma tendresse.... l'ame la plus noble, le cœur le plus vrai, un esprit doux, plein de charmes, une humeur toujours égale... Telle étoit cette fille adorable que nous allons donc perdre pour jamais.

JULIE.

Vous me touchez sensiblement, Monsieur; & il est cruel pour moi de penser, que me regardant comme la cause du malheur de ma sœur, vous allez sans doute me haïr.

VALERE.

Moi, vous haïr! Mon état, tout affreux qu'il est, ne me rend point injuste. A l'approche d'un engagement éternel, est-il étonnant que votre cœur ait frémi? Non, & loin que mes larmes s'irritent à votre vue, il semble que je sens quelque soulagement à vous montrer toute ma douleur; je vous crois des sentimens dignes de cette sœur que j'adore: oui, malgré cet avenir si brillant que vous offre votre nouvelle situation, je ne doute point que vous ne gémissiez du sacrifice qu'elle va nous coûter. Mais, Mademoiselle, est-il possible que votre oncle qui connoissoit tout mon amour, est-il possible que dans l'instant qu'il me donne le coup de la mort, dans ce même instant il me présente à vous, & qu'il me conseille d'aspirer à votre main? Vous avez, Mademoiselle,

toute la fortune de votre sœur ; que dis-je ? Vous avez tous ses charmes ; mais vous n'êtes point elle, & c'est à elle que j'étois pour jamais attaché.

JULIE.

Monsieur, peut-être que mon oncle croyoit entrevoir que Julie ne vous rendoit pas toute la justice que vous méritez, & qu'un penchant aveugle déterminoit son cœur pour Damis.

VALERE.

A travers la conduite la plus sage & la plus réservée, ce penchant pour mon trop heureux rival n'échappoit point à mes yeux...

JULIE.

Eh bien ! Monsieur, maîtresse de choisir entre vous & Damis, prévenue pour lui, ma sœur n'auroit pas sans doute tardé à lui donner la main.. Que perdez-vous ?

VALERE.

Ah ! du moins elle eût été contente ! l'Amour seul eût gémi au fond de mon cœur, au lieu que dans cet instant l'Amour & la Pitié le déchirent : lorsqu'elle est malheureuse, me croyez-vous assez barbare pour être occupé de moi ? La voilà donc cette fille charmante, qui devoit être l'ornement & les délices du monde, la voilà dans une retraite cruelle où le désespoir la conduit ; accablée sous le poids d'une démarche qu'elle voudra soutenir ; dévorée de dégoûts, d'ennuis, n'en-

viſageant que la mort pour terminer ſes peines... Ah! Mademoiſelle, comment puis-je dans cet inſtant ne pas expirer de ſaiſiſſement & de douleur?.. Permettez que je me retire, & que j'aille cacher mon trouble, mes larmes & mon déſeſpoir.

(*Il ſort.*)

JULIE.

Ah, Froſine! que reſtera-t-il à dire à Damis?

FROSINE.

Mademoiſelle, rentrons vîte; je crois que j'entends ſa voix & celle de M. votre oncle.

JULIE, *en s'en allant.*

Que d'amour! quelle fidélité! quelle conſtance!

FROSINE.

Rentrons, vous dis-je: les voici.

SCENE VIII.

GÉRONTE, DAMIS.

DAMIS.

VOILA, Monſieur, voilà de ces événemens auxquels on n'eſt point du tout préparé. Cette ſœur qui ſembloit avoir renoncé au monde, ſe raviſe?

GE'RONTE.

Oui: elle quitte ſa retraite au moment que je croyois qu'elle alloit s'y renfermer pour jamais.

DAMIS.

DAMIS.

Eh, Monsieur... Est-elle jolie?

GE'RONTE.

Vous devez m'avoir entendu dire plusieurs fois, que la ressemblance des deux sœurs est des plus singulieres à s'y tromper.

DAMIS.

Quel revers pour cette pauvre Julie! En vérité, j'en ai l'ame déchirée. Je l'aimois beaucoup; mais beaucoup, vous dis-je. Quoi? Monsieur, par ce retour imprévu, elle se voit entiérement, totalement dépouillée de votre succession? Cette sœur aura tout, tout absolument?

GE'RONTE.

C'est une disposition qu'il n'est pas en mon pouvoir de changer; elle est revêtue des formalités les plus authentiques.

DAMIS.

Je n'en reviens pas. Quelle folie à cette aînée de quitter son couvent, & de venir ainsi enlever tout à sa cadette! Avouez qu'après ce trait, on ne peut véritablement compter sur les parens que quand ils sont morts.

GE'RONTE.

Vous avez raison. Mais peut-être que dans son couvent cette aînée a entendu vanter le bonheur de sa sœur? Peut-être lui a-t-on dit qu'elle alloit épouser un des hommes de la Cour des plus aimables? Peut-être lui a-t-on

fait un portrait de vous?... Vous êtes bien propre à déranger une vocation!

DAMIS.

Parbleu, je crois qu'une fille qui pourra m'eſpérer, ne reſtera pas long-temps au couvent. Monſieur Géronte, il y a quelque myſtere ſous ce peu de mots que vous venez de me dire. Allons, allons; ne me faites point une demi-confidence. Eh bien! vous croyez donc que peut-être le haſard a voulu qu'on ait parlé de moi à cette aînée?

GE'RONTE.

Monſieur, je crois qu'elle ne tardera pas à vous rendre toute la juſtice que vous méritez... La voici.

SCENE IX.

GÉRONTE, DAMIS, JULIE.

GE'RONTE.

MA Niece, vous m'avez avoué ce matin que dans votre Couvent on vous entretenoit quelquefois des différens partis qui s'offroient pour votre ſœur; je dois préſumer que Monſieur étoit un de ceux dont on vous parloit le plus ſouvent, & je ne doute pas qu'à ſon air, ſa figure, vous ne deviniez aiſément que c'eſt ce brillant Damis...

DAMIS.

Monsieur, daignez m'épargner.

GE'RONTE.

Je ne fais que vous rendre justice. (*D'un air de confidence & à voix basse.*) Ne vous êtes-vous pas apperçu qu'elle a rougi en vous voyant?

DAMIS.

Je n'oserois m'en flatter.

GE'RONTE.

Oh! Marquis, vous êtes toujours d'une humilité....

SCENE X.

GÉRONTE, DAMIS, JULIE, FROSINE.

FROSINE, *à Géronte.*

MONSIEUR, il y a là-bas une femme qui demande à vous parler.

GE'RONTE.

C'est peut-être de la part de cette pauvre Julie? (*A Damis.*) Permettez que je vous quitte un instant.

DAMIS.

Je serois au désespoir de vous gêner.

GE'RONTE.

Allons, ma niece; n'ayez point un air embarrassé: Monsieur est depuis long-temps des amis de la maison, & voudra bien avoir quelque indulgence pour ma petite provinciale.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

JULIE, DAMIS, FROSINE.

DAMIS.

DEs provinciales comme vous, Mademoiselle, sont faites pour être l'ornement d'une Cour qui est aujourd'hui furieusement dégarnie d'objets qui vous ressemblent. Ma vue n'est pas tant fascinée par l'éclat du rouge & de la parure, que je n'aie conservé le coup d'œil; il perce votre grisette, vos cornettes avancées; je démêle vos yeux malgré votre pâleur de couvent; & je vois *par-delà* le plus beau teint de l'Univers.

JULIE, *bas à Frosine.*

Ah! Frosine, que ce début m'effraye! (*Haut.*) Monsieur, on m'a préparée aux complimens flatteurs & peu sinceres des gens du monde....

DAMIS.

C'est aux reproches, oui, aux reproches de tout Paris, de toute la Cour, qu'on a dû vous préparer. Quoi? vous aviez formé le barbare

deſſein d'enſevelir tant de charmes! Vous nous les aviez cachés juſqu'à ce jour! Mademoiſelle, l'aveu eſt prompt; mais il ſuit le mouvement du cœur; non, jamais, jamais, je n'ai rien ſenti de pareil à ce que j'éprouve à votre premiere vue.

JULIE.

Quoi? Monſieur, ma ſœur, à qui vous paroiſſiez ſi attaché, ne vous a donné aucune idée de ce que vous ſentez, de ce que vous éprouvez, dites-vous, dans cet inſtant?

DAMIS.

Pardonnez-moi, Mademoiſelle, pardonnez-moi; je ne ſais point tromper; mes empreſſemens pour elle ont aſſez éclaté; & l'on me feroit tort de douter un inſtant, qu'elle ne m'ait toujours fait une grande impreſſion.

JULIE, *vivement.*

Vous l'aimiez donc, Monſieur?

DAMIS.

Avec quelle émotion vous me le demandez! Ah! que cette vive curioſité ſur mes ſentimens pour elle, eſt flatteuſe; & que je ſerois indigne du jour, ſi je ne la payois pas de toute ma ſincérité!

JULIE, *triſtement.*

Eh bien, Monſieur?

DAMIS.

Eh bien, Mademoiſelle.... mais il faut vous parler une langue que vous entendiez: écoutez, écoutez-moi.

JULIE.

Hélas, je vous écoute.

DAMIS.

Vous avez sans doute lû beaucoup de Romans en cachette dans votre couvent? N'y avez-vous pas vu quelquefois des Héros à qui des songes, par l'opération d'une Fée, peignoient la figure, les charmes & jusqu'au son de la voix de la Princesse qu'ils devoient un jour aimer? Remplis de leur songe, ils s'en occupoient profondément, se croyoient réellement amoureux du fantôme; mais ils n'étoient heureux qu'au moment que l'illusion faisoit place à la vérité. Belle Orphise, Julie produisoit sur moi l'effet du rêve; sa ressemblance avec vous, le son de sa voix, préparoient mon cœur à aimer; je m'amusois de ma chimere; mais c'étoit vous qui deviez en même-temps détruire & achever l'enchantement.

JULIE, *à part*

Le perfide!

DAMIS.

Vous soupirez? Ah! que ce soupir charmant, que cette aimable rougeur, ce trouble & ce tendre embarras, font couler de ravissement dans mon ame! une jeune personne acquiert sans doute des graces dans le monde; mais, ma foi, on aura beau dire, elle n'est jamais si touchante qu'immédiatement au sortir du couvent. Permettez que sur cette belle main...

JULIE.

Eh! Monsieur, cessez d'affecter ces vains

transports. Puis-je m'y laisser tromper, lorsque je n'offre à vos yeux que les mêmes traits de Julie; & ne dois-je pas penser qu'un vil intérêt seul vous guide & vous gouverne?

DAMIS.

Comment donc?.. Mais en vérité, Mademoiselle, savez-vous bien que votre méfiance très-déplacée tient aussi un peu trop de l'éducation de province...

JULIE.

Quoi? Monsieur...

DAMIS.

Quoi? Mademoiselle, vous me cherchez querelle sur votre ressemblance avec votre sœur? Eh bien! c'est peut-être cette ressemblance si parfaite, qui est cause de la promptitude avec laquelle mon cœur vient de se livrer. Vous voyez mon ingénuité; elle va jusqu'à mettre sur le compte d'une autre une partie de l'effet de vos charmes.

JULIE.

Après tous les sermens que vous avez faits à Julie; après une épreuve de près d'un an où vous paroissiez aussi content de son esprit que de sa figure; enfin, le dirai-je, après la foiblesse qu'elle a eue de vous aimer, est-il possible qu'elle ne trouve en vous qu'un ingrat, un perfide!

DAMIS.

Je suis galant homme, Mademoiselle; & pour tout l'or de la terre, je n'avouerois pas à d'au-

tres qu'à sa sœur, le goût qu'elle avoit pour moi; & voilà ce qui m'attachoit. Quant à son esprit dont vous croyez que j'étois si enchanté, je vous jure ma foi qu'il étoit.... là là, du clinquant qu'elle avoit ramassé de côté & d'autre, & qu'elle distribuoit dans son air, son ton, ses propos...

JULIE, *à part.*

C'en est trop, Frosine; je succombe à ce fatal entretien; je me meurs; suis-moi.

SCENE XII.

DAMIS, *seul.*

QUE veut dire cette incartade & cette brusque retraite? Elle fait semblant d'être choquée du mal que je lui ai dit de sa sœur! Pure grimace; demain j'en dirai pis; & elle en rira. Je connois les femmes; toujours moins amies que rivales, on est presque sûr de se concilier l'une en déprimant l'autre. Cette aînée me paroît avoir un petit caractere aigre, méfiant, assez emporté; j'ai regret à la pauvre Julie; c'étoit une bonne enfant; mais irai-je faire le triste héros d'une belle passion? Non, parbleu. Quand il ne s'agit que d'aimer, on trouve toujours assez d'objets; mais on ne rencontre qu'une fois dans la vie une fille de qualité avec une dot de quarante mille écus de rente.

SCENE XIII

DAMIS, GÉRONTE, JULIE, *s'arrêtant au fond du Théâtre à parler à Frosine.*

GE'RONTE.

EH bien! Damis, votre conversation avec Orphise a été assez longue; je crains bien que vous n'ayez pas eu une grande satisfaction; elle n'a pas encore ce ton du monde, cet agrément, ce brillant de cette pauvre Julie que vous aimiez tant.

DAMIS.

Je vous proteste, Monsieur, que j'en suis parfaitement content. L'honneur de votre alliance a été le premier motif de mes assiduités dans votre maison; il semble que l'amour veut y être toujours d'accord avec la fortune : (*Faisant la révérence à Julie qui s'avance*). Et je suis prêt à remplir avec Mademoiselle tous les engagemens que j'avois pris avec sa sœur.

GE'RONTE.

Je suis ravi, Monsieur, de la docilité & de la politesse de votre cœur; c'est à ma niece à se décider... Mais que nous veut Valere?

SCENE XIV & *derniere.*

GÉRONTE, JULIE, DAMIS, VALERE, FROSINE.

VALERE.

MONSIEUR, vous m'avez vu quitter ces lieux dans le plus cruel déſeſpoir; je n'oſois me flatter que ma mere, de qui dépend toute ma fortune, & dont vous connoiſſez toute l'ambition, voulût conſentir à m'unir à une perſonne ſans biens; mais, Monſieur, je viens de me jetter à ſes genoux; mes pleurs, mon amour, l'état où elle m'a vu, ma mort qui étoit certaine ſi je n'avois pu la fléchir, l'ont touchée; elle conſent que j'épouſe Julie, & m'aſſure tout ſon bien: vous ſavez qu'il eſt conſidérable. De grâce, Monſieur, allons vîte chercher le couvent où Julie s'eſt jettée; venez joindre vos prieres à mes larmes. Seroit-il poſſible qu'elle aimât mieux s'y renfermer pour jamais, que de vivre avec un homme pour qui, ſi elle n'avoit pas de l'inclination, elle a du moins toujours paru avoir de l'eſtime?

JULIE.

O généreux Valere! Julie ne veut vivre déſormais que pour tâcher de ſe rendre digne de

tant d'amour. Orphise & Julie ne sont que la même. Mon rouge ôté, un habit simple ont fait tout mon déguisement. C'est par cet innocent artifice, que je viens de connoître le cœur du plus perfide & celui du plus vertueux de tous les hommes.

(*Elle s'en va, en donnant la main à Valere, & en jettant un regard d'indignation sur Damis.*)

VALERE, *en s'en allant avec elle.*

Ma surprise!... mon bonheur!.... adorable Julie!... quoi c'est vous?...

GERONTE *à Damis.*

Marquis, pour amuser ces jeunes personnes qui lisent des romans en cachette dans leur couvent, vous devriez composer quelque petit conte sur cette aventure-ci.

DAMIS, *en s'en allant.*

O Ciel!

FIN.

ÉGÉRIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 9 Septembre 1747.

LETTRE
DE
M. DE FONTENELLE.

JE vous renvoie, Monſieur, votre Egérie. De toutes vos Pieces, c'eſt, ſans contredit, celle où vous avez jetté le plus d'idées fines, délicates & neuves. Une jeune perſonne, à qui tout doit perſuader qu'elle eſt une Divinité, & à qui ſon cœur inſinue qu'elle n'eſt qu'une mortelle, forme le tableau d'une ſorte de ſentiment qui n'avoit jamais été traité. Vous m'avez dit qu'on vous donnoit de l'inquiétude ſur votre dénouement, & qu'on prétendoit que l'ombre de Remus ſortant de ſon tombeau & parlant aux Romains, paroîtroit trop un dénouement par machine, ſi vous le mettiez en action : pour moi, je penſe qu'un dénouement par machine

& de preſtige, doit paroître très-naturel dans une Piece où vous introduiſez Numa & ſon Egérie. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

FONTENELLE.

Ce 27 Août 1747.

PRÉFACE.

LE ſentiment de M. DE FONTENELLE devoit me décider ; il ne me décidoit point, & pourquoi ? parce que c'étoit le mien. Cela paroîtra ſingulier ; cependant rien n'eſt plus vrai. Une des Actrices me dit, que je conſulterois tant de perſonnes, que je finirois par mal faire. C'eſt ce qui m'arriva ; je *finis* par me laiſſer perſuader qu'il falloit mettre mon dénouement en récit ; il parut froid ; toutes les autres Scenes avoient été très-applaudies : je retirai ma Piece, d'autant plus piqué, que c'eſt de toutes mes Comédies celle que j'aimois & que j'aime encore le plus. Je la donne ici telle que je l'avois faite d'abord, & comme j'aurois dû la faire repréſenter.

ACTEURS.

NUMA.

CÆCILIUS.

TULLUS.

ÉGÉRIE.

CAMILLE.

La Scene eſt dans un de ces bois ſacrés, qui entouroient les Temples des Payens.

ÉGÉRIE,

COMÉDIE

SCENE PREMIERE.

NUMA, CÆCILIUS, *en habit de Grand-Prêtre, ôtant ſa fauſſe barbe.*

NUMA.

EH bien, Cæcilius?

CÆCILIUS.

Seigneur, je viens d'exécuter vos ordres. J'ai répandu parmi le peuple, que l'ombre de Remus vous apparoît depuis trois nuits, & que vous avez ordonné pour ce ſoir un ſacrifice au tombeau de ce malheureux Prince.

NUMA.

As-tu fait preſſentir qu'on y verroit peut-être quelque nouveau prodige?

CÆCILIUS.

Oui.

NUMA.

Les eſprits t'ont-ils paru bien diſpoſés?

CÆCILIUS.

N'ayez aucune inquiétude. Il y a ſans doute

quelques incrédules; mais le peuple en général eſt né pour l'erreur & pour les fers de la ſuperſtition. Après avoir fait croire aux Romains qu'Egérie étoit une Déeſſe, vous pouvez tout riſquer; vous pouvez ſans crainte tendre à leur crédulité tous les pieges que vous voudrez.

NUMA.

C'eſt aujourd'hui le dernier, & celui dont le ſuccès doit couronner toutes les peines que je me ſuis données juſqu'à préſent; mais j'ai beſoin du ſecours de Camille.

CÆCILIUS.

De Camille, Seigneur?

NUMA.

Tu vins me confier, il y a trois jours, que ſes parens vouloient la marier à un homme qu'elle haïſſoit; que tu l'aimois & que tu te flattois d'en être aimé. Tu me prias de la recevoir auprès d'Egérie; j'y conſentis, à condition que tu ne paroîtrois devant elle, que ſous ce déguiſement & ſans te faire connoître, & que tu ne lui parlerois point que je ne te l'euſſe permis...

CÆCILIUS.

Je vous ai exactement obéi.

NUMA.

Je le ſais. Je viens de la rencontrer. Apparemment que l'inquiétude de n'avoir pas de tes nouvelles depuis qu'elle eſt ici, & l'exemple de tant de femmes qui viennent ſans ceſſe à toi comme à un Oracle, & qui paroiſſent toutes s'en retourner fort contentes, lui ont fait naître l'en-

vie de te confier auſſi l'embarras de ſa ſituation. Elle m'a dit qu'elle cherchoit le Grand-Prêtre. Elle eſt bien éloignée de s'imaginer que je t'en fais jouer ici le rôle, & que ce Grand-Prêtre ſi grave & ſi renommé, eſt ſon amant. Il faut que ſous ce déguiſement, tu t'aſſures de ſes ſentimens pour toi. Si elle t'aime autant que tu parois t'en flatter, alors, comme ſon amour me ſera un ſûr garant de ſa diſcrétion, tu te feras connoître, & tu lui dévoileras en même-temps le myſtere de tout ce qui ſe paſſe ici; enſuite, tu la prieras de ma part de tâcher de démêler, dans le cœur d'Egérie, ſi mes ſoupçons ſur ce jeune homme dont je t'ai déja parlé, ſont bien fondés.

CÆCILIUS.

Seigneur, ce jeune homme a une phyſionomie ſi intéreſſante; ſon air eſt ſi noble & ſi diſtingué, que je ne ſerois point ſurpris qu'Egérie oubliât un peu qu'elle eſt une Déeſſe, & qu'il n'eſt que le fils d'un Berger. Je l'examinois encore ce matin dans le Temple, au milieu de cet éclat & de tout cet appareil de gloire dont vous l'avez environnée, pour éblouir les yeux du vulgaire; elle avoit ſans ceſſe les regards attachés ſur lui.

NUMA.

En cas qu'il ſoit aimé, je voudrois auſſi ſavoir s'il a oſé lever les yeux juſqu'à elle, & quels projets l'amour peut leur inſpirer à l'un & à l'autre. Il faudroit donc que Camille les engageât à ſe parler; j'ai en tête des idées qu'il n'eſt pas encore temps de t'expliquer.

CÆCILIUS.

Je ne cherche point à les pénétrer... Voici Camille. Sous un air simple & naïf, elle a beaucoup d'esprit; ayez seulement la bonté de vous éloigner; je vous promets qu'avant la fin du jour, vous saurez à quoi vous en tenir.

NUMA.

Allons; je te laisse donc avec elle; mais prends bien garde, je te le répete, à ne te pas faire connoître, que tu ne sois bien assuré de ses sentimens pour toi.

CÆCILIUS.

Soyez tranquille; vous n'aurez point de reproches à me faire.

SCENE II.

CAMILLE, CÆCILIUS.

CÆCILIUS, *à part, remettant sa fausse barbe.*

MA chère Camille! je vais donc enfin lui parler! Qu'elle est belle! que cette langueur & cette mélancolie, dont je suis sans doute la cause, lui donnent encore à mes yeux de nouveaux charmes! (*A Camille.*) Vous avez dit à Numa que vous me cherchiez?

CAMILLE.

Oui.

CÆCILIUS.

A votre air triſte & abattu, on devine aiſément que vous avez du chagrin.

CAMILLE.

Certainement.

CÆCILIUS.

Belle Camille, voulez-vous m'ouvrir votre cœur?

CAMILLE.

Je ne viens ici que dans cette intention.

CÆCILIUS.

Ordinairement à votre âge, ne fût-ce que par curioſité, on ſouhaite de ſe marier; vous avez cependant refuſé d'épouſer celui que vos parens vouloient vous donner?

CAMILLE.

Il eſt vrai.

CÆCILIUS.

Sans doute, parce que vous en aimez un autre?

CAMILLE.

Qui ne le mérite pas. Depuis trois jours que je ſuis ici, je n'ai pas entendu parler de lui.

CÆCILIUS.

Peut-être n'a-t-il pas été le maître de vous donner de ſes nouvelles. Vous êtes trop aimable pour qu'on ſoit volontairement en faute avec vous. Eſt-ce pour la premiere fois que vous aimez?

CAMILLE.

Hélas! aime-t-on deux fois dans la vie?

CÆCILIUS.

Oh! oui, oui, deux, trois, quatre. On voit bien, à votre réponſe, que vous en êtes encore à votre premiere inclination. Je ſuis charmé quand je trouve ainſi un jeune cœur tout neuf; il ſemble que cela me rajeunit. Allons; vos idées, vos penſées, juſqu'à vos rêves; ne craignez point de m'ennuyer; détaillez-moi tout. Où vites-vous pour la premiere fois votre amant?

CAMILLE.

J'étois au mariage d'une de mes amies. Je ſuis naturellement aſſez gaie. Je ne ſais, tout d'un coup je devins ſérieuſe. La joie qui éclatoit de toutes parts, la façon galante dont chacun étoit paré, le ſon des inſtrumens, les danſes, ne m'amuſerent plus. L'air content de mon amie, l'empreſſement de ſon jeune époux, les regards qu'ils ſe jettoient, leur raviſſement, le plaiſir dont ils paroiſſoient comblés.... tout cela me plongea dans une rêverie.... Vous allez me dire qu'une jeune perſonne ne devroit point rêver à ces choſes-là; mais on y rêve, ſans croire y penſer.

CÆCILIUS.

Je ne vous dis rien. Continuez.

CAMILLE.

Sans m'en appercevoir, je m'éloignai de la compagnie; & il y avoit déja quelque temps que je me promenois ſeule dans un bois qui joint

joint la maiſon où ſe donnoit la fête, lorſqu'un jeune homme...

CÆCILIUS.

Un jeune homme, ſeul avec vous, au milieu d'un bois, dans les diſpoſitions où votre rêverie avoit mis votre cœur! Voyons, voyons, comment vous vous tirerez de ce bois-là.

CAMILLE.

Je voulus retourner ſur mes pas : belle Camille, s'écria-t-il, de grace, ne fuyez point un amant qui vous adore, & qui cherche depuis ſi long-temps à vous le dire.

CÆCILIUS.

Et tout de ſuite il ſe jetta à vos genoux?

CAMILLE.

Oui.

CÆCILIUS.

En prenant ſans doute une de vos belles mains qu'il baiſoit avec une ardeur....

CAMILLE.

Il eſt vrai. En vain je tâchai de me débarraſſer; j'eus beau lui dire : *il peut venir quelqu'un; c'eſt m'expoſer à la médiſance; levez-vous donc; laiſſez-moi; oh! je n'aime point ces manieres là; finiſſez.* Je ſuis ſi jeune; apparemment que je n'ai pas encore le ton bien impoſant; il ne finiſſoit point.

CÆCILIUS.

Cette tendre émotion, ce trouble charmant que vous liſiez dans ſes regards, ne ſe communiquoient-ils point un peu à votre ame?

CAMILLE.

Mais...

CÆCILIUS.

Mais, belle Camille, il faut ne me rien cacher.

CAMILLE.

Il me semble que je... commençois... à oublier... que ma mere pouvoit venir nous surprendre, lorsqu'elle arriva. Oh! que je fus grondée! elle s'imagina mille choses; & dès le lendemain elle arrêta mon mariage avec un homme fort âgé qui m'a toujours déplu.

CÆCILIUS.

Et c'est pour n'être pas forcée de prendre ce vilain mari-là, que vous vous êtes réfugiée ici?

CAMILLE.

Oui, par le conseil de cet amant, dont je n'ai pas entendu parler depuis. Il trouva le moyen de me faire tenir une lettre. Si vous la voyiez, elle étoit si tendre, si passionnée!.. Je n'aurois jamais cru qu'il m'abandonneroit si cruellement.

CÆCILIUS, *ôtant sa fausse barbe, & se jettant à ses genoux.*

Lui, vous abandonner! il mourroit plutôt mille fois. Voyez-le à vos genoux, vous jurer un amour qui ne finira qu'avec sa vie.

CAMILLE.

O Ciel! quoi? c'est vous sous ce déguisement!

CÆCILIUS.

Belle Camille, je n'ai pas quitté ces lieux; je vous voyois ſans ceſſe.

CAMILLE.

Vous me voyiez! vous voyiez mon inquiétude; & vous ne m'en tiriez pas! Ah, cela eſt trop barbare!

CÆCILIUS.

Numa m'avoit promis de favoriſer notre amour; mais il avoit exigé que je ne vous parlerois point qu'il ne me l'eût permis.

CAMILLE.

Quel plaiſir prenoit-il à nous faire ſouffrir?

CÆCILIUS.

Tout ce qui ſe paſſe ici eſt un myſtere que je vais vous dévoiler....

CAMILLE.

Hélas! j'ai penſé vingt fois me jetter aux pieds de la Déeſſe pour lui demander mon amant.

CÆCILIUS.

Elle ne vous auroit pas été d'un grand ſecours. Vous croyez donc qu'Egérie eſt véritablement une Divinité?

CAMILLE.

Comment, ſi je le crois? Certainement. J'avoue que quelquefois il me ſembloit que je voulois en douter; mais...

CÆCILIUS.

Mais, par habitude, & comme tout le monde le croyoit, vous avez toujours continué de le croire?

CAMILLE.

Elle paroît elle-même persuadée qu'elle n'est pas une mortelle.

CÆCILIUS.

Comment n'en seroit-elle pas persuadée? Plongée dans un profond sommeil par l'effet d'un breuvage, on la transporte dans ce Temple. Inconnue jusqu'alors au reste de l'Univers, n'ayant qu'une grotte pour habitation, au milieu d'un bois, que la superstition avoit rendu sacré, elle n'avoit vu que la femme qui l'avoit élevée, & qui la croyoit elle-même un enfant mystérieux. A son réveil, elle se trouve sur un trône, au milieu d'un édifice superbe, parée des plus riches habits; Numa prosterné devant elle, lui dit qu'un Dieu, la tenant dans ses bras & traversant les airs, vient de la placer sur ce trône. Dans le même instant, les portes du Temple s'ouvrent; le peuple, dont nous préparions depuis long-tems les esprits à ce grand évenement, & à qui nous l'avions annoncé dès la veille, entre en foule. Une musique éclatante semble sortir du fond de la voute....

CAMILLE.

Cet appareil étoit frappant; & je conçois que vous avez dû lui persuader tout ce que vous avez voulu. Mais Numa s'est-il imaginé qu'il n'y avoit qu'à élever une jeune fille dans l'ignorance d'elle-même, la placer ensuite dans un Temple, & que pourvu qu'elle y fût bien parée, elle y resteroit comme une statue? L'il-

lusion de l'esprit ne passe pas toujours jusqu'au cœur; il a ses droits à part; & il me semble que celui d'Egérie tient beaucoup à l'humanité.

CÆCILIUS.

Vous êtes à-peu-près de même âge; elle a paru prendre de l'amitié pour vous; vous auroit-elle déja fait quelques petites confidences?

CAMILLE.

Non; mais regardez; la voilà qui se promene seule; n'est-elle pas comme j'étois il n'y a qu'un moment? Triste, rêveuse, abattue. Je soupçonne qu'un jeune homme qui vient fort régulièrement au Temple, & qu'elle regarde avec beaucoup de complaisance, pourroit bien être la cause de cette mélancolie.

CÆCILIUS.

Croyez-vous qu'ils se soient déja parlé?

CAMILLE.

Je ne crois pas; il me semble que la timidité les retient, mais qu'ils se cherchent.

CÆCILIUS.

Tâchez qu'ils se parlent; tâchez de démêler ce qui se passe dans leurs cœurs; Numa vous en prie. Il nous a bien fait souffrir pendant quelques jours; mais enfin cela est fini; il m'a promis d'assurer notre bonheur, & de nous unir dès ce jour l'un à l'autre, si vous lui rendez le petit service qu'il exige de vous.

CAMILLE.

J'y ferai de mon mieux.

CÆCILIUS.

Je vois qu'Egérie vient ici ; je vous laisse avec elle. Adieu, ma charmante Camille (*Il veut l'embrasser.*)

CAMILLE.

Finissez. Que penseroit-elle, si elle voyoit son Grand-Prêtre badiner avec les jeunes filles ?

CÆCILIUS, *en s'en allant.*

Ah ! vous plaisantez ? Nous nous retrouverons.

CAMILLE.

Je suis bien aise que vous m'en avertissiez.

SCENE III.

CAMILLE, ÉGÉRIE, *au fond du Théâtre, avançant lentement, comme une personne plongée dans la plus profonde rêverie.*

CAMILLE, *au bord du Théâtre.*

IL ne me sera pas, je crois, difficile de découvrir ce qu'ils veulent savoir. Hier au soir, en nous promenant, elle commença vingt propos, qu'elle interrompoit aussi-tôt ; elle soupiroit de temps en temps & me regardoit, comme voulant me dire de lui demander ce qu'elle avoit ; j'étois moi-même trop occupée, trop

accablée de ma ſituation, pour chercher à m'entretenir de celle des autres ; mais je ſuis perſuadée qu'aujourd'hui, pour peu que je la preſſe... (*Elle s'approche d'Egérie, & la fait ſortir de ſa réverie.*

EGERIE.

Ah, te voilà, Camille ? Je te cherchois. Qu'as-tu donc fait tout le matin ? Je ne t'ai point vue.

CAMILLE.

Je me ſuis beaucoup promenée dans ce bois ; j'étois triſte : nous le ſommes ſouvent, nous autres mortelles, ſans ſavoir pourquoi : il n'appartient qu'aux Divinités de trouver toujours en elles-mêmes la ſource de leur bonheur.

EGERIE.

Tu me crois donc fort heureuſe ?

CAMILLE.

Vous êtes Déeſſe.

EGERIE.

Déeſſe ! toujours Déeſſe ! Ah Camille !

CAMILLE.

Comment donc ! Quel dégoût ! Quel ennui du ſort le plus brillant ! Quoi ? ce Temple, les honneurs qu'on vous y rend, cette pompe, cet éclat, cette magnificence...

EGERIE.

Que n'ajoutes-tu, cet or, ces diamans, ces habits ſuperbes dont je ſuis parée ?

C A M I L L E.

Sans doute. N'eſt-il pas fort agréable d'avoir toutes ces choſes-là? Que vous manque-t-il?

E' G E' R I E.

Un cœur qui y ſoit ſenſible.

C A M I L L E.

Vous m'étonnez; & je commençerois à ſoupçonner...

E' G E' R I E.

Parle librement; que ſoupçonnerois-tu?

C A M I L L E.

Que vous aimez. Il n'y a que l'amour qui puiſſe ainſi donner de l'indifférence pour tout ce qui n'eſt pas ſon objet... Vous ſoupirez? J'ai deviné. Je crois même que je connois votre amant. Il ne brille pas par l'éclat du rang.

E' G E' R I E.

C'eſt un ſimple mortel; en lui, je n'ai vu que lui-même : pour être favoriſé de l'amour, faut-il donc l'avoir été de la fortune!

C A M I L L E.

Non. Il me ſemble même que ceux qu'elle a élevés, ſont déja ſi heureux, qu'en les aimant on ne fait qu'une partie de leur bonheur; au lieu que vous aurez le plaiſir de faire la félicité toute entiere de celui que votre cœur s'eſt choiſi. N'eſt-ce pas ce jeune homme qui vient ſi réguliérement au Temple? Sa figure eſt charmante. Lui avez-vous déja parlé?

E'GE'RIE.

Comment veux-tu que je lui aie parlé, toujours entourée d'une foule importune?

CAMILLE.

Il eſt ſûr que quand on aime, & qu'on veut le cacher, la grandeur eſt bien à charge; on eſt en ſpectacle; une Cour oiſive & curieuſe nous examine ſans ceſſe; & comme chacun y eſt agité de l'eſpoir de la faveur, tous cherchent à pénétrer nos foibleſſes, pour ſe rendre néceſſaires : vils flatteurs, auſſi prompts à les publier avec malignité, qu'à les ſervir avec baſſeſſe!... Mais nous ſommes ſeuls ici; perſonne ne nous obſerve; l'occaſion eſt favorable; je viens de rencontrer votre amant qui ſe promene dans ce bois.... Tenez, juſtement, le voici; cet endroit eſt écarté, déſert; ſaiſiſſez ce moment, ſi vous deſirez lui parler.

E'GE'RIE.

Si je le déſire? Mais, Camille, en profitera-t-il? Il eſt ſi timide! N'as-tu pas remarqué que dans le Temple, où il a ſans ceſſe les yeux attachés ſur moi, dès que je le regarde, il les baiſſe auſſi-tôt avec un trouble, une confuſion?...

CAMILLE.

Il n'eſt pas douteux qu'il faudra que vous faſſiez les avances.

E'GE'RIE.

Moi, je ferois des avances! Tu n'y penſes pas.

CAMILLE.

J'avoue que cela paroît d'abord bien terrible ; mais comment voulez-vous qu'il oſe s'élever juſqu'à vous, ſi vous ne deſcendez pas juſqu'à lui ? Le mortel doit ſe taire & laiſſer deviner : la Déeſſe doit ſe faire entendre.

E' G E' R I E.

Non, Camille, non, je ne pourrois jamais prendre ſur moi.... Il vaut mieux ne lui point parler.

CAMILLE.

Dans le rang où vous êtes, preſque toujours accompagnée, les occaſions ſont rares.

E' G E' R I E.

Hélas ! je le ſais bien.

CAMILLE.

Si vous laiſſez échapper celle-ci, vous en ſerez fâchée.

E' G E' R I E.

Mais tu me dis qu'il faudra...

CAMILLE.

Je dis qu'il n'en eſt pas d'une Déeſſe comme d'une ſimple mortelle, & que, pourvu que cela ſe faſſe avec une certaine dignité, elle peut riſquer bien des choſes. Allons, allons, croyez-moi ; dites-lui d'avancer.

E' G E' R I E.

Je t'avoue que je ſuis dans un trouble...

CAMILLE.

Oh ! ſi vous êtes ſi troublée, & votre amant ſi timide, vous vous parlerez ſans vous rien

dire; votre cœur a besoin de tout votre esprit; prenez-y garde. Je vais me promener au bout de cette allée pour vous avertir en cas qu'il vienne quelqu'un.

SCENE IV.

TULLUS, ÉGÉRIE,

ÉGÉRIE.

APPROCHEZ.

TULLUS.

Puissante Déesse...

ÉGÉRIE.

Approchez, vous dis-je. J'ai remarqué que vous êtes toujours le premier au Temple.

TULLUS.

Oui.

ÉGÉRIE.

Et que vous n'en sortez jamais que le dernier.

TULLUS.

Il est vrai.

ÉGÉRIE.

Oui?... Il est vrai?.... Oh! rassurez-vous, rassurez-vous donc. Je veux que vous vous entreteniez un moment avec moi, comme avec une simple mortelle, une amie: Dites-moi, à quoi pouvez-vous rêver pendant les journées entieres

que je vous vois vous promener toujours seul dans ce bois ?

TULLUS.

Je rêve à vous, à votre grandeur, à votre puissance, aux honneurs que l'on vous rend, aux fleurs, aux fruits que je puis vous offrir.

E'GE'RIE.

Tout ce qui viendra de vous, me sera toujours très-agréable. Mais vous ne me persuaderez pas aisément qu'à votre âge, on ne soit occupé que de son zele pour les Dieux; & je soupçonne que l'amour...

TULLUS.

Ah! Déesse, je n'aime point.

E'GE'RIE.

Vous n'aimez point? Vous rougissez en me le disant?

TULLUS.

Je ne sais pourquoi je rougis; mais je dis la vérité.

E'GE'RIE.

La dit-on avec ce trouble, cet embarras?

TULLUS.

Est-il étonnant que je sois troublé, embarrassé? Je suis si pénétré, si saisi de respect en votre présence...

E'GE'RIE.

Du respect? je croyois vous avoir dit que je voulois que vous me parlassiez comme à une simple mortelle, une amie... Il vous plaît apparemment de me désobéir?

TULLUS.

Vous désobéir ! moi, qui sacrifierois mille fois ma vie...

EGERIE.

Il ne s'agit point de sacrifier votre vie; on s'y intéresse; on voudroit vous voir heureux. Votre mélancolie, ce goût pour la solitude, ces soupirs qui vous échappent, font assez connoître ce qui se passe dans votre cœur : pourquoi vous obstiner à le cacher ?

TULLUS.

Hélas! je n'ose me l'expliquer, me l'avouer à moi-même.

EGERIE.

Quelle idée ! On ne s'explique pas, on ne s'avoue pas ce que l'on ressent? Ecoutez, Tullus; il ne faut pas qu'un jeune homme soit trop présomptueux; mais vous êtes aussi d'une timidité qui impatiente... Car enfin, l'amour vous est peut-être plus favorable que vous ne pensez.

TULLUS.

Il ne pourroit jamais que me rendre malheureux.

EGERIE.

Mais non, j'en suis sûre.

TULLUS.

O Ciel!...

EGERIE.

Je veux absolument que vous rompiez ce silence obstiné, ou je me fâcherai.

TULLUS.

A quelle épreuve vous me mettez!

EGERIE.

Parlez donc.... songez qu'il peut venir quelqu'un.

TULLUS.

Me conviendroit-il d'aimer?

EGERIE.

Ce n'eſt pas là répondre.

TULLUS.

Déeſſe... ne preſſez point un cœur...

EGERIE.

Eſt-il poſſible que la façon dont je vous parle, ne m'attire pas plus de confiance?

TULLUS.

Elle me jette dans un trouble!... (*Apart.*) Ah! je ne ſaurois être trop en garde contre un eſpoir téméraire.

EGERIE.

Vous expliquerez-vous, enfin?

TULLUS.

Que pourrois-je dire?

EGERIE, *avec dépit.*

En vérité, je ne ſais plus que vous dire moi-même. C'en eſt trop... Camille?

SCENE V.

CAMILLE, ÉGÉRIE, TULLUS.

CAMILLE.

DE'ESSE?

E'GE'RIE *à Tullus.*

Allez, laiſſez-nous.

TULLUS.

Vous paroiſſez fâchée! de grace, quelques momens encore...

E'GE'RIE.

Quand on en profite ſi mal, devroit-on en demander? Laiſſez-nous, vous dis-je.

TULLUS, *en s'en allant.*

Que je ſuis malheureux!

SCENE VI.

ÉGÉRIE, CAMILLE.

CAMILLE.

VOus n'avez pas l'air content. Que vous a-t-il donc dit?

E'GE'RIE.

Il ne m'a rien dit. Je ne ſais que penſer.

Peut-être m'aime-t-il, ne croyant que m'adorer; peut-être m'adore-t-il, sans penser à m'aimer.

CAMILLE.

J'ai fait mes réflexions, tandis que vous lui parliez. Voulez-vous que je vous dise mon sentiment?

E' G E' R I E.

Eh bien?

CAMILLE.

Il ne vous aime point.

E' G E' R I E, *avec aigreur.*

Il ne m'aime point?

CAMILLE.

J'entens.... là.... de cet amour.... qu'on appelle vulgairement de l'amour, qui a des transports, des desirs.

E' G E' R I E.

Je suis fâchée de ne vous paroître pas assez aimable pour en inspirer.

CAMILLE.

On ne peut pas être plus aimable que vous l'êtes; mais quelques charmes que l'on ait, quand on est si élevée au-dessus des hommes, il me semble qu'on ne leur inspire que ce plaisir d'admiration, qui n'est fait que pour les yeux, qui ne va point jusqu'au cœur, qui n'est point celui du sentiment, & qui ne peut jamais le devenir. Il faut pouvoir espérer de posséder un objet, pour s'y attacher: l'espérance fut toujours le berceau de l'amour.

E' G E' R I E.

Il y a, dans ce que tu me dis, une apparence de vérité qui me désole... Mais, Camille, est-il bien sûr que je sois une Déesse?

C A M I L L E.

Ah! le doute est nouveau. Je ne m'y serois pas attendue. Avouez que ce doute-là ne vous est venu que depuis que vous aimez?

E' G E' R I E.

Il est vrai.

C A M I L L E.

Si vous n'êtes pas une Divinité, pourquoi ce concours unanime de tout un Peuple à vous adorer? Quand vous vous regardez à votre miroir, ne s'éleve-t-il pas en vous-même un sentiment intérieur de l'excellence, de la supériorité de votre être? Une voix secrete ne vous dit-elle pas que les hommes ne sont faits que pour tâcher de trouver grace devant vos yeux, pour vous obéir, prévenir vos desirs, se soumettre à vos volontés, & même à vos caprices, si vous étiez capable d'en avoir?

E' G E' R I E.

Mais sans être Déesses, toutes les femmes ne pensent-elles pas de même?

C A M I L L E.

Oh! non, non, certainement; nous n'avons pas assez de vanité, assez d'amour propre...

E' G E' R I E.

Il me vient une autre idée. Mon amant ne seroit-il point un Dieu, qui sous les appareu-

ces d'un Berger, veut goûter le plaisir délicat & sensible d'être aimé pour lui-même?... Je crois que tu ris?

CAMILLE.

Non. Mais, s'il étoit un Dieu, auroit-il cette timidité que vous lui reprochez?

ÉGÉRIE.

Peut-être l'affecte-t-il pour mieux jouir de tout son triomphe? Camille, ne me contredis point; laisse-moi me flatter un peu; j'en ai tant de besoin, j'ai tant de chagrin... Je ne puis rester plus long-temps dans le trouble & l'incertitude où je suis. Il faut que je lui parle encore; il ne se sera pas sans doute éloigné. Je veux examiner, je veux éclaircir... Il me semble que deux cœurs qui s'aiment, devroient se deviner aisément! Attends-moi ici.

SCENE VII.

CÆCILIUS, ÉGÉRIE, CAMILLE.

CÆCILIUS.

DÉESSE, Numa m'envoie vous dire que le Peuple a préparé pour ce soir une fête....

ÉGÉRIE, *en s'en allant.*

Toujours des fêtes! toujours des honneurs! Ah, que j'en suis lasse! Qu'on me laisse.

SCENE VIII.

CAMILLE, CÆCILIUS.

CAMILLE.

CE peu de mots & cette mauvaise humeur vous annoncent ce qui se passe.

CÆCILIUS.

Cachés derriere ces arbres, Numa & moi, nous avons tout entendu.

CAMILLE.

Eh bien, quelle sera la fin de tout ceci?

CÆCILIUS.

Ma foi, je l'ignore. Je sais seulement que Numa, pour rendre ses Loix plus respectables aux Romains, s'est imaginé qu'il devoit paroître appuyé de la présence de quelque Divinité. Pour jouer ce rôle, il a choisi une jeune fille; en effet, il semble qu'il éclate dans votre sexe je ne sai quoi de divin; les graces & la beauté furent toujours son partage; nous avons tant de penchant à vous adorer: cependant je vois qu'il auroit mieux fait de prendre un jeune homme.

CAMILLE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît?

CÆCILIUS.

Pourquoi? Parce qu'on ne peut pas faire

pour Egérie ce qu'on eût fait pour ce jeune homme. Je suppose qu'il fût devenu amoureux... de vous, par exemple; cela n'auroit causé aucun embarras. Numa auroit envoyé chercher vos parens; *votre fille*, leur auroit-il dit, *a plû au Dieu qui veut bien habiter parmi nous.* Toute votre famille se seroit trouvée fort honorée de cet amour; & le soir, couronnée de fleurs & de guirlandes, on vous auroit conduite au Temple.

CAMILLE.

Je vois qu'à la Cour tous les emplois sont honnêtes; car apparemment que comme Grand-Prêtre, ç'auroit été vous qui m'auriez présentée à ce Dieu prétendu?

CÆCILIUS, *l'embrassant.*

Oh! ma foi, le Grand-Prêtre auroit été lui-même le Dieu.

SCENE IX.

NUMA, CÆCILIUS, CAMILLE.

NUMA.

BELLE Camille, je viens vous remercier.

CAMILLE.

Seigneur, j'ai fait ce que vous desiriez; j'ai mis ces amans vis-à-vis l'un de l'autre; peut-

être que malgré tout le penchant qui les attiroit, ils se seroient encore souvent rencontrés sans oser se parler.

NUMA.

Je veux à présent savoir quels projets l'amour leur inspirera. Ils viennent de ce côté; cachons-nous. Cæcilius, je t'avois dit d'aller voir si tout étoit prêt dans le Temple.

CÆCILIUS.

J'y vais.

SCENE X.

ÉGÉRIE, TULLUS.

EGERIE.

OUI, vous dis-je, sans pouvoir pénétrer tout ce mystere, je suis persuadée que Numa me trompe, trompe le peuple, & que je ne suis point une Déesse.

TULLUS.

Quels sont donc les traits de la Divinité, si ce ne sont pas les vôtres?

EGERIE.

Vous vous êtes laissé éblouir à tout ce faste qui m'environne.

TULLUS.

Est-ce donc aux honneurs que l'on vous

rend?.. Ah ! Déeſſe, en entrant dans le Temple, dès que je levai les yeux ſur vous, aux ſeuls tranſports dont je fus ſaiſi, j'aurois reconnu que vous étiez une Divinité. Un charme inexprimable s'empara de tous mes ſens. Plus je vous regardois, plus il ſembloit à mon ame que ſans vous connoître, elle vous avoit toujours cherchée, qu'elle vous avoit toujours deſirée. Il me ſembloit que je recevois un cœur tout nouveau, où votre divine image avoit toujours régné !

E' G E' R I E.

Mais, Tullus, croyez-vous que ſi je n'étois qu'une ſimple mortelle, je ne vous aurois pas inſpiré ces mêmes tranſports ? Etes-vous donc un Dieu ? Car enfin, tout ce que vous m'exprimez, je le reſſentis en vous voyant. Ah ! pourquoi nous déguiſer plus long-tems, qu'aſſortis par l'amour, deſtinés l'un pour l'autre, nos cœurs ſe ſont unis dès qu'ils ſe ſont rencontrés ? Vous m'aimez ; je vous aime...

TULLUS, *ſe jettant à ſes genoux.*

Qu'entends-je !... ô Ciel ! ſe pourroit-il ?... Déeſſe... Non, je ne ſuis point un mortel, puiſque je ne meurs pas à vos genoux de l'excès de mon bonheur. Vous m'aimez !

E' G E' R I E, *le relevant.*

C'eſt dans ce moment-ci que je ſuis flattée du rang ſuprême, par le plaiſir de vous le ſacrifier. Tullus, nous quitterons ces lieux ; nous cher-

cherons quelque séjour tranquille où, loin du tumulte & de la foule qu'entraînent les honneurs; débarrassée du soin de faire le bonheur des autres, je ne serai occupée que du vôtre & du mien. Notre paisible retraite n'étalera point l'or, la magnificence & toute cette pompe qui m'accompagne ici; mais au milieu des bois, aux bords des fontaines, nous goûterons en liberté ces transports mutuels, cette tendre confiance, ces plaisirs toujours purs...

SCENE XI.

NUMA, CAMILLE, TULLUS.

NUMA, *paroissant.*

QUE viens-je d'entendre?

E'GE'RIE.

Quoi? vous nous écoutiez?

NUMA.

C'est au fils d'un Berger que vous voulez unir votre sort?

E'GE'RIE.

Je veux m'unir à ce que j'aime.

NUMA.

Est-ce donc là le prix de tant d'inquiétudes, d'alarmes & de tous les soins que j'ai pris de vous?

E' G E' R I E.

Quelles inquiétudes? quels ſoins? Que vous dois-je ? Ne m'avez-vous pas dit qu'un Dieu m'avoit tranſportée dans ces lieux? Ne ſuis-je pas une Déeſſe?

N U M A.

Non... vous êtes ma fille.

E' G E' R I E.

Votre fille!..

N U M A.

Et puiſqu'il faut enfin vous développer tout ce myſtere, apprenez qu'à peine étiez-vous née, qu'il me fallut trembler pour vos jours. Le ſort tomba ſur vous pour être ſacrifiée au Dieu du Tibre, dont les eaux s'étoient débordées. Je trouvai le moyen de tromper les yeux de tout un peuple, & de vous ſauver; mais ce n'étoit pas encore aſſez pour ma tendreſſe. Ne pouvant plus vous faire reparoître comme ma fille, & vous remettre auprès du trône, je formai le deſſein de vous élever au-deſſus du trône même. Vous êtes aujourd'hui adorée comme une Déeſſe par ces mêmes Romains dont la ſuperſtition barbare vous avoit dévouée à la mort comme une victime.

E'GE'RIE, *voulant ſe jetter aux genoux de Numa qui la releve.*

O mon pere!.. Que ce nom m'eſt doux à prononcer!... mon pere!... Mais pourquoi m'avoir caché ſi long temps ma naiſſance? Pourquoi m'avoir laiſſé ignorer que je ne pouvois pas diſpoſer

poſer de mes ſentimens? Vous êtes ſurpris que la fierté du rang où vous m'avez élevée, ne m'ait pas défendue contre le penchant qui m'entraînoit? Ah! l'orgueil dans un cœur eſt-il donc auſſi naturel que l'amour? A préſent que je me connois, ne craignez pas que je trahiſſe l'obéiſſance que je vous dois; c'eſt déchirer mon ame; mais je vous ſerai ſoumiſe aux dépens de ma propre vie. Tullus, il faut renoncer l'un à l'autre.... Il faut ne nous plus voir... Adieu, Tullus.

TULLUS.

Déeſſe, car vous ſerez toujours une Divinité pour mon cœur, je recevois, il n'y a qu'un inſtant, le don du vôtre, comme on reçoit les préſens des Dieux; ils peuvent nous élever, ou nous abaiſſer à leur gré, & n'ont à répondre qu'à eux-mêmes de leurs actions. Mais la fille de Numa devient comptable de ſa gloire à ſon pere, à ſon Roi, à tout un peuple. Puiſſe le bonheur de vos jours égaler l'éclat de vos hautes deſtinées! L'infortuné Tullus va chercher des climats, où la guerre puiſſe lui offrir les occaſions de périr moins indigne de vous.

NUMA, *l'arrêtant.*

Demeurez.

SCENE XII & *derniere.*

CÆCILIUS, NUMA, ÉGÉRIE, TULLUS, CAMILLE.

NUMA.

EH bien Cæcilius?

CÆCILIUS, *lui parlant bas & à part.*

Seigneur, tout eſt prêt dans le Temple. D'ailleurs le haſard vous a bien ſervi; & le moment eſt des plus favorables pour le nouveau prodige que vous avez imaginé.

NUMA.

Comment? que veux-tu dire? Qu'eſt-il donc arrivé? tu peux parler haut.

CÆCILIUS.

Un de ces hommes qui font les eſprits forts, ſoupant hier avec ſes amis, badina, railla, diſputa beaucoup ſur ce qui ſe paſſe dans ce Temple, traitant le tout de pures fourberies. Lorſqu'il fallut ſe retirer, au lieu de prendre le chemin de ſa maiſon, il porta ſes pas chancelans du côté du Tibre où apparemment il tomba; ce matin on l'a trouvé noyé. Quelques-uns de ceux avec qui il avoit ſoupé, frappés de cet accident, ſe ſont rappellé le diſcours qu'il avoit tenus, les ont répandus parmi le peuple; & tout de ſuite cette mort a été regardée comme une

punition bien marquée de la part de la Déesse. On ne parle que de cet événement ; & chacun, comme il arrive toujours, y ajoute des circonstances pour le rendre plus merveilleux.

NUMA.

Tu as raison de penser que cela vient fort-à-propos. (*à Egérie.*) Ma fille, allez au Temple ; vous y couronnerez votre amant, & dans votre amant, le fils de Remus.

TULLUS.

Moi, Seigneur, fils de Remus !

NUMA.

C'est un secret dont je suis instruit depuis long-temps ; mais avant que de le faire éclater, il falloit préparer les esprits ; vous aviez à craindre tous ceux qui dans Rome, me croyant sans enfans, aspirent au trône après ma mort ; ils n'auroient pas manqué de traiter de fable tout ce que j'aurois dit de votre naissance ; mais ils n'oseront aujourd'hui s'élever contre une vérité que j'ai l'adresse d'appuyer d'un prodige, & que la superstition consacrera. (*A Egérie.*) Allez donc ma fille. Cæcilius, dès qu'elle sera sur son trône, qu'on ouvre au peuple les portes du Temple.

(*Egérie, Camille & Cæcilius sortent.*)

TULLUS.

Seigneur... mon étonnement.... vos bontés... comment exprimer ?..

NUMA.

Je vous unirai dès ce soir à Egérie ; mais

songez qu'il faudra que votre hymen soit secret, & qu'elle doit toujours passer pour une Divinité.

TULLUS.

Que cette erreur est naturelle ! Il n'y a que mon bonheur qui me semble une illusion.

Les portes du Temple s'ouvrent : on voit, au milieu, l'autel du feu sacré : à droite, un trône magnifique sur lequel Egérie est assise ; à gauche, dans l'enfoncement, le tombeau de Remus : de jeunes filles couronnées de fleurs, forment des danses, tandis que d'autres chantent :

HYMNE.

Oracle de Numa, favorable Déesse,
Dont les conseils préparent aux Romains
Les plus brillans destins,
Regnez sur nous sans cesse.
C'est à vos Loix,
C'est à leur sagesse profonde,
Que nous devrons nos vertus, nos exploits,
Et l'empire du monde.

On entend un coup de tonnerre : le Temple s'obscurcit : on n'y voit plus qu'à la lueur des éclairs : le tombeau de Remus s'ouvre :

L'OMBRE DE REMUS, *se levant de son tombeau.*

D'un frere ambitieux j'éprouvai la furie :
Pour regner seul, il m'arracha la vie :

J'avois un fils, il vit inconnu parmi vous:
Sous le nom de Tullus (*), il s'ignore lui-même,
Et le droit que son Sang lui donne au Diadême:
Couronnez-le, ou des Dieux redoutez le courroux.

L'ombre de Remus rentre dans son tombeau: Numa & le Grand-Prêtre conduisent Tullus aux pieds d'Egérie: elle le couronne: l'obscurité se dissipe: le peuple marque la plus grande allégresse, & célebre cet événement par ses danses & ses chants.

(*) Tous les Historiens disent que Tullus Hostilius succéda à Numa.

FIN.

LE DOUBLE DÉGUISEMENT,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

PRÉFACE.

CETTE Piece réuſſit beaucoup; on la trouva agréablement intriguée, bien conduite & bien dénouée. Les Comédiens la redonnent ſouvent; il me ſemble que le dialogue en eſt vif, & qu'il y a de la chaleur dans les détails. J'y attaque & j'y peins ces caracteres perfides & barbares, dont on ne voit que trop d'exemples.

ACTEURS.

DAMIS.
ÉRASTE.
PAMPHILE, *déguisé en femme sous le nom de* MARTON.
ROSALIE, *déguisée en homme sous le nom de* VALENTIN.
ANGÉLIQUE.
MARINE.
UN COMMISSAIRE.
UN NOTAIRE.
UN JARDINIER.

La Scene est à Venise, dans la maison de Damis.

LE DOUBLE DÉGUISEMENT, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, ROSALIE, *en habit d'homme.*

ROSALIE.

OUI, mon cher Eraſte, Damis au mépris de la foi qu'il m'a donnée, ſe prépare à en épouſer une autre. Vous connoiſſez ma mere; vous ſavez que toute ſa tendreſſe étoit pour ma ſœur; on m'avoit miſe au couvent; on ne venoit m'y voir que pour me preſſer de m'y renfermer pour toujours. J'y avois une amie à qui je confiois mes peines & ma répugnance pour l'état qu'on vouloit me faire embraſſer. Hélas! elle crut me ſervir. Damis étoit ſon parent; elle lui parla de moi, il marqua un deſir extrême de me connoître. Quoiqu'il ne ſoit plus dans la premiere jeuneſſe, ſa figure eſt encore des plus aimables; il a l'eſprit flatteur, inſinuant; il ne lui fut pas

difficile de séduire un cœur simple, le cœur d'une jeune personne qui n'avoit jamais vu le monde, & que la dureté de sa famille aidoit encore à rendre plus sensible à toutes ces attentions, ces soins, ces complaisances, & ces dehors trompeurs qu'emploient les Amans. Dans le malheur, nous sommes si obligées à ceux qui nous recherchent! Notre amour-propre, que l'intérêt qu'on prend en nous semble dédommager, nous rend si reconnoissantes!.... Enfin, devois-je penser que ce Damis, qui paroissoit si touché de ma situation, seroit un jour assez barbare, pour la rendre encore plus cruelle!

Marine paroît au fond du Théâtre.

E'RASTE.

Y a-t-il long-temps qu'il est parti de Florence?

ROSALIE.

Il vint me dire, il y a un mois, qu'un arrangement d'affaires l'obligeoit de s'éloigner de moi pour quelque temps; jamais il ne fut plus tendre & plus prodigue de sermens. Que devins-je, lorsque j'appris, il y a quelques jours, qu'il alloit se marier avec une jeune personne dont il est le tuteur! Je n'écoutai que mon désespoir; je trouvai les moyens de me déguiser, & de partir de Florence; je suis arrivée ce matin à Venise; je vous ai rencontré lorsque j'allois chez vous; je vous ai prié de m'accompagner; nous voici chez le perfide....

ERASTE.

Comptez que je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi ; mais je ſerois d'avis que vous ne paruſſiez pas d'abord ; laiſſez-moi auparavant lui parler ; je ſonderai ſon cœur ; je démêlerai ſes ſentimens ; enſuite... (*Appercevant Marine.*) Je crois que vous nous écoutiez ?

SCENE II.

ÉRASTE, ROSALIE, MARINE.

MARINE.

Moi ! j'arrive.

ERASTE.

Peut-on voir Damis ?

MARINE.

Il eſt ſorti.

ERASTE.

Reviendra-t-il bien-tôt ?

MARINE.

Oh ! il ne tarde pas ordinairement ; il va, revient, ſort & rentre vingt fois dans un quart-d'heure.

ERASTE.

Vous lui direz que je ſuis au jardin où je l'attends.

MARINE.

Je n'y manquerai pas.

E'RASTE, *à Rosalie.*

Valentin, suivez-moi; j'ai quelques ordres à vous donner.

Il sort, suivi de Rosalie.

SCENE III.

MARINE, *seule.*

LE Valentin est joli ! c'est dommage qu'il soit faux. J'ai tout entendu. O l'heureux événement, & en même-tems la plaisante aventure ! Il y aura dans cette maison une fille déguisée en garçon, & un garçon déguisé en fille. Non, si j'avois été la maîtresse de faire naître un incident pour me tirer de l'embarras où je m'étois mise, je n'en aurois pas imaginé un plus favorable. Pamphile épousera Angélique; outre tous les présens qu'il m'a déja faits, j'aurai les deux mille écus qu'il m'a promis... mais, le voici. Avant que de lui conter ce que je viens d'apprendre, commençons par le gronder; il s'est échappé tandis que j'écoutois; je suis sûre qu'il est allé à l'appartement d'Angélique...

SCENE IV.

MARINE, PAMPHILE *en femme, ſous le nom de Marton.*

MARINE.

D'Où venez vous?

PAMPHILE.

Tu me vois encore ébloui!.. je ſuis dans des tranſports!.. dans un raviſſement!.. que de charmes!... l'éclat, la fraîcheur, la vivacité de ſon teint, ſes beaux yeux qui s'ouvroient languiſſamment à la clarté du jour, ſes cheveux qui tomboient en boucles.... mille appas!... Ah! Marine, le dérangement d'une jeune perſonne qui ſort des bras du ſommeil, eſt le triomphe de la beauté.

MARINE.

Je vous ai déja dit pluſieurs fois, que je ne voulois pas que vous entraſſiez dans la chambre d'Angélique, que je n'y fuſſe.

PAMPHILE.

Mais, ma chere Marine...

MARINE, *rapidement.*

Mais, mon cher Monſieur, vous la vîtes par haſard il y a huit jours; vous en devintes éperdument amoureux; vous me parlâtes; je vous dis qu'il me paroiſſoit très-difficile de trom-

per la jalousie de Damis, son tuteur, qui vouloit l'épouser, qui la cachoit à toute la Nature & ne la quittoit que bien rarement; vous imaginâtes de venir me demander sous ce déguisement; notre jaloux vous rencontra, vous fit bien des questions; vous répondîtes que vous étiez ma niece; que vous arriviez de la campagne; que vous vous appelliez Marton : votre physionomie lui plût; il vous proposa d'entrer auprès de sa pupille; vous y êtes depuis trois jours, qui sans doute vous ont paru fort courts, mais à moi fort longs; je m'ennuie, vous dis-je, d'être à vous suivre & à vous observer sans cesse. Diantre, pour être votre gouvernante, il faut être trop alerte.

PAMPHILE.

En vérité tu te fais des chimeres; tu as des craintes...

MARINE.

J'ai tort. Les hommes sont de si honnêtes gens! Le trait que je viens encore d'apprendre dans l'instant, doit inspirer tant de confiance en eux!... N'avez-vous pas rencontré Eraste suivi d'un prétendu domestique?

PAMPHILE.

Oui.

MARINE.

C'est une fille...

PAMPHILE.

Une fille!..

MARINE.

Une amante trahie par Damis, & qui vient réclamer la foi qu'il lui a promise.

PAMPHILE.

Seroit-il poſſible ?

MARINE.

Rien n'eſt plus vrai.

PAMPHILE.

Ah ! ma chere Marine, l'éclat que va faire cette aventure, pourra m'être très-favorable.

MARINE.

Je l'eſpere; & je ſuis d'avis que vous ne tardiez pas davantage à vous découvrir à Angélique.

PAMPHILE.

Tu as raiſon; auſſi-bien n'eſt-il pas en mon pouvoir de contraindre plus long-temps mon amour. Si tu ſavois tout ce que j'ai ſouffert pendant ces trois jours que tu crois m'avoir paru ſi courts !... Voilà mon parti pris; je ne ſouhaite plus que de me trouver quelques momens ſeul avec elle; je me jette à ſes genoux; je me déclare; elle connoîtra dans Marton l'amant le plus tendre, le plus paſſionné; & je ſerai dans ce jour le plus heureux ou le plus infortuné de tous les hommes.

MARINE, *appercevant Damis.*

Prenez garde à vous; j'apperçois notre ja-

loux; allons, l'air modeſté, baiſſez les yeux, tirez vîte votre ouvrage.

Pamphile tire d'un petit ſac un morceau de mouſſeline ſur un deſſin qu'il paroît broder.

SCENE V.

DAMIS, PAMPHILE, MARINE.

DAMIS, *à Pamphile.*

TOUJOURS l'ouvrage à la main! Eh bien, comment vous trouvez-vous auprès d'Angélique?

PAMPHILE.

Fort bien, Monſieur.

DAMIS.

Vous paroît-il qu'elle prenne de l'amitié pour vous?

PAMPHILE.

Je fais tout ce que je puis pour le mériter.

DAMIS.

Et vous êtes bien faite pour y réuſſir.

MARINE, *à part.*

Plus que tu ne crois!

DAMIS.

Marine, ta petite niece eſt jolie; elle a de l'eſprit; quand je lui ai propoſé d'entrer chez moi, j'avois mes vues.

MARINE, *affectant un ton brusque.*
Comment donc, Monsieur?

PAMPHILE, *d'un ton de prude.*
Des vues sur moi, Monsieur! des vues sur moi!

DAMIS.

Que votre pudeur ne s'alarme pas si vite. Vous avez, dis-je, de l'esprit; vous êtes jolie & à-peu-près de même âge qu'Angélique; j'ai espéré que vous obtiendriez aisément sa confiance, & qu'alors vous lui parleriez en ma faveur.

PAMPHILE, *du même ton de prude.*
Vous faites bien de vous expliquer; car en vérité d'abord j'ai cru que vous me preniez pour ce que je ne serai jamais.

DAMIS.

Ma petite pupille est plus enfant qu'on ne l'est ordinairement à son âge; elle a encore cette innocence froide que le mariage effraie; ne voudrez-vous pas m'aider à fondre cette glace-là?

PAMPHILE.

Je m'y emploierai avec plaisir.

DAMIS.

Pour donner du mouvement à cette ame, à cette imagination tardive, & y faire naître certaines idées, certains desirs confus dont je deviendrois naturellement l'objet, étant le seul homme qu'elle connoît, qui lui parle & qui la voit, je crois que la lecture des Romans pourroit être d'une grande ressource?

MARINE.

Certainement.

DAMIS, *à Pamphile.*

Eh bien, j'en ai mis ce matin pluſieurs à part; je vous les prêterai; & les ſoirs, comme en cachette, vous les lui liriez...

PAMPHILE.

Volontiers.

DAMIS.

Vous appuieriez ſur les endroits les plus tendres, les plus intéreſſans...

PAMPHILE.

Oui.

DAMIS.

Et ſuivant l'impreſſion que vous verriez qu'ils feroient ſur elle, parlant, l'interrogeant, faiſant de petits commentaires (cela eſt ſi naturel entre jeunes filles) vous tâcheriez qu'elle commençât enfin à ſentir que le mariage doit avoir quelque choſe de bien doux, puiſqu'il eſt l'objet des deſirs de l'un & de l'autre ſexe.... Qu'en penſes-tu Marine?

MARINE.

Je penſe que vous mettez vos intérêts en très-bonnes mains; mais j'oubliois de vous dire que M. Eraſte vous attend au jardin.

DAMIS.

Eraſte!

MARINE.

Il paroiſſoit fort agité & murmuroit je ne ſais quoi de Florence...

DAMIS, *à part.*

On y aura mandé que j'allois me marier ici:

Eraſte a toujours été extrêmement lié avec la famille de Roſalie... Ma foi, prenons notre parti; & prévenons les obſtacles qui pourroient ſurvenir. (*Haut.*) Marine, ſuis-moi; j'ai à te parler. Marton, voici Angélique; je vous recommande ſon cœur.

PAMPHILE.

Je vous promets que je vais bien l'interroger; & j'eſpere que je le trouverai moins froid & moins tardif que vous ne le croyez.

DAMIS, *en s'en allant.*

Comptez ſur ma reconnoiſſance.

MARINE, *bas à Pamphile.*

Voilà le moment que vous ſouhaitiez; profitez-en.

PAMPHILE, *bas à Marine.*

Laiſſe-moi faire.

SCENE VI.

PAMPHILE, ANGÉLIQUE.

ANGELIQUE.

TU étois en grande converſation avec Damis; que te diſoit-il?

PAMPHILE.

Il me demandoit ſi vous étiez un peu contente de moi.

ANGELIQUE.

Très-contente; tu peux l'en assurer; il me semble que tu me sers d'affection.

PAMPHILE.

Ah! rien n'égale mon zele pour ma belle maîtresse.

ANGELIQUE.

J'ai oublié vingt fois de te demander si tu n'as jamais servi que moi?

PAMPHILE.

J'en ai servi quelques autres; mais quelle différence! Dès que je vous ai vue, mon cœur m'a dit que c'étoit à vous que j'allois m'attacher pour toujours.

ANGELIQUE.

Ce que c'est que la sympathie! j'ai été au couvent assez long-temps; il y avoit plusieurs pensionnaires de mon âge, très-aimables, & qui me faisoient bien des amitiés; je ne me suis jamais senti pour aucune cette inclination que tu m'as d'abord inspirée; mais écoute; je ne veux plus que nous restions le soir à causer comme nous fîmes hier; j'ai eu toutes les peines du monde à m'endormir; je n'ai songé qu'à toi; en vérité tu troubles mon repos.

PAMPHILE.

Pour moi, je me suis tout de suite endormie; j'ai fait le plus joli rêve...

ANGELIQUE.

Ah! conte-moi ton rêve.

PAMPHILE.

Volontiers; entre filles, on peut s'amuſer de ces petites confidences-là; d'ailleurs vous en étiez l'objet. Je rêvois donc que j'étois votre amant...

ANGELIQUE.

Mon amant!...

PAMPHILE.

Et que ſous ces habits, ayant mis Marine dans mes intérêts, je m'étois introduit auprès de vous. Belle Angélique, vous diſois-je, je vous vis paſſer il y a quelques jours, lorſque Damis vous emmena du couvent dans cette maiſon; non, je ne ſaurois vous exprimer tout le tranſport, tout l'enchantement de mon ame; elle vous fut dans l'inſtant toute dévouée; je ne fus plus occupée que de vous, de votre charmante idée; que des moyens de vous parler & de vous jurer un amour qui ne finira qu'avec ma vie; mon déguiſement pourroit-il vous offenſer! Songez qu'il falloit tromper la jalouſie d'un rival...

(*Il ſe jette à ſes genoux.*)

ANGELIQUE, *avec émotion.*

Que fais-tu donc?

PAMPHILE.

Je continue mon rêve.

ANGELIQUE.

Quoi? tu te jettois à mes genoux?

PAMPHILE.

Sans doute. Oh! mon rêve étoit bien ſuivi;

vous paroissiez attendrie, je prenois votre belle main, je la baisois avec une ardeur...

ANGELIQUE.

Finis, finis donc folle... En vérité tu peins les choses....

PAMPHILE, *d'un air fâché.*

Il faut que je ne les peigne pas bien; je ne vous vois point certains regards qu'il me sembloit que vous aviez.

ANGELIQUE, *d'un ton tendre.*

Quels regards!

PAMPHILE.

Qu'ils étoient beaux! Quel ravissement ils portoient dans mon ame! Que je voudrois bien les voir encore?

ANGELIQUE, *le regardant tendrement, & ensuite encore plus tendrement.*

Etoient-ce ceux-là?

PAMPHILE.

Oui... à-peu-près... ah! les voilà.

ANGELIQUE, *appercevant Rosalie qui passe & repasse au fond du Théâtre.*

Leve-toi; j'apperçois quelqu'un.

PAMPHILE.

Que nous importe? ne nous est-il pas permis de nous divertir.

ANGELIQUE.

Leve-toi, te dis-je; remettons, remettons à ce soir; nous tâcherons d'attraper un des habits de Damis; tu le prendras, cela sera encore plus plaisant.

PAMPHILE.

PAMPHILE.

J'entends ; ceux-ci vous ôtent la moitié du plaisir? Voulez-vous que je vous dise un moyen de l'avoir tout entier; imaginez-vous que je suis véritablement un amant...

ANGELIQUE.

Mais... tu serois un amant assez joli.

PAMPHILE.

Vous m'aimeriez donc?

ANGELIQUE.

Adieu, adieu; nous nous dirons tout cela ce soir. (*A part en s'en allant.*) Je m'attache de plus en plus à cette fille; ses folles imaginations me divertissent.

SCENE VII.

PAMPHILE, ROSALIE, *toujours en homme, au fond du Théâtre, regardant Angélique qui sort.*

PAMPHILE, *au bord du Théâtre.*

Elle m'échappe, lorsque j'allois entièrement m'expliquer; mais ne nous plaignons pas; les choses sont en bon train; & si ses yeux sont encore trompés par mon déguisement, je suis presque sûr que son cœur n'en est plus la dupe; la Nature est une si bonne maîtresse!

ROSALIE, *à part.*

J'ai voulu voir ma rivale; qu'elle eſt belle!

PAMPHILE, *à part.*

Voici cette pauvre amante que Damis veut abandonner.

ROSALIE, *à part.*

Je pourrois ſavoir par cette fille tout ce qui ſe paſſe, & ſi mon perfide eſt aimé.

PAMPHILE, *à part.*

Elle eſt fort jolie; & je m'offrirois de grand cœur à la conſoler, ſi j'étois moins amoureux d'Angélique.

ROSALIE, *à part.*

Elle doit me croire un domeſtique comme elle; engageons la converſation; faiſons le galant; feignons d'en être amoureux.

PAMPHILE, *à part, lui rendant pluſieurs révérences qu'elle lui fait.*

Il me ſemble qu'elle me minaude & me careſſe des yeux. Quel eſt ſon deſſein? Oh! qu'il approche le beau garçon, je ne ferai pas la cruelle.

ROSALIE, *à Pamphile.*

On dit que Monſieur Damis ſe marie?

PAMPHILE.

Oui; on en parle.

ROSALIE.

Il augmentera ſans doute le nombre de ſes domeſtiques?

PAMPHILE.

Il faudra bien.

ROSALIE.

On s'empreſſera pour entrer dans cette maiſon.

PAMPHILE.

La condition y eſt aſſez bonne.

ROSALIE.

Peut-il y en avoir de plus heureuſe que de ſe trouver auprès de vous?

PAMPHILE, *d'un ton de ſoubrette.*

Vous êtes bien poli. Eſt-ce que vous auriez deſſein de quitter Monſieur Eraſte, & de vous préſenter? Je craindrois que vous n'eſſuyaſſiez bien des difficultés de la part de ma tante Marine, & qu'elle n'empêchât qu'on vous reçût.

ROSALIE.

Eh! pourquoi s'y oppoſeroit-elle?

PAMPHILE, *affectant un ton ingénu & embarraſſé.*

Elle eſt d'une ſévérité & d'une ſi grande défiance à mon égard!... dans la même maiſon... avec un jeune homme... auſſi aimable que vous l'êtes... à portée, à toute heure, à tout moment de ſe voir, de ſe parler... cela lui paroîtroit bien ſcabreux; & j'avoue que moi-même...

ROSALIE, *lui prenant la main.*

Achevez de grace.

PAMPHILE.

Je me trouverois bien expoſée...

ROSALIE.

Si vous me connoiſſiez bien, vous conviendriez que vous ne le ſeriez point du tout. Je ne reſſemble pas à la plûpart des hommes; ils ne

ſont jamais contens ; ils ſe plaignent ; ils demandent ſans ceſſe ; je n'ai jamais eu ces façons-là.

PAMPHILE.

Je le crois bien ; on vous a ſans doute toujours prévenu ; on a toujours fait les avances, (*Voulant l'embraſſer*) & cela me paroît bien naturel.

ROSALIE, *le repouſſant.*

Vous êtes vive ! (*A part.*) La ſotte créature ! je ne tarderois pas à me trouver fort embarraſſée. (*Haut.*) Toute femme qui me feroit des avances, en ſeroit la dupe ; & ce tranſport qui vient de vous échapper, dont la plupart des amans ſeroient très-flattés, n'eſt pas de mon goût ; je veux qu'une maîtreſſe ait de la retenue ; ſes rigueurs, en irritant ma paſſion, l'augmentent ; & ma conquête n'en paroît plus belle.

PAMPHILE.

C'eſt-à-dire, que vous avez de la vanité, & moi j'ai l'ame noble : je trouve qu'il eſt mal de faire acheter par des ſoins, des inquiétudes & des peines, ce que l'on peut donner généreuſement.

ROSALIE.

Si vous avez de la généroſité, j'ai de la conſcience ; je ne veux rien avoir à perſonne que je ne l'aie bien mérité ; & je prétends ſoupirer au moins un mois avant que de recevoir la moindre petite faveur.

PAMPHILE, *se récriant*

Un mois!

ROSALIE, *à part.*

L'impertinente, comme elle se récrie?

SCENE VIII.

PAMPHILE, ROSALIE, MARINE.

MARINE, *arrivant d'un air fort empressé.*

JE vous apporte, mon cher Monsieur, une nouvelle...

ROSALIE.

Mon cher Monsieur!

MARINE, *appercevant Rosalie.*

Ah!... Je ne vous voyois pas.

ROSALIE, *à Pamphile.*

Comment donc?...

PAMPHILE, *souriant.*

Mais...

ROSALIE.

Quoi? vous êtes...

PAMPHILE.

Un peu plus votre fait que vous ne pensiez, ma belle Demoiselle.... Vous voilà toute étonnée?

ROSALIE.

On le ſeroit à moins; & la rencontre...

PAMPHILE.

Eſt plaiſante. Avouez que vous ne vous attendiez pas à me trouver de ſi bonne compoſition.

ROSALIE.

J'avoue que vous faiſiez fort peu d'honneur aux habits que vous portez.

PAMPHILE.

Comme vous avez vîte battu en retraite! Je voudrois, Marine, que tu euſſes entendu....

MARINE, *d'un ton impatienté.*

Eh! mort non de ma vie, écoutez ce que j'ai à vous dire; il n'eſt pas temps de badiner; vous ſavez que Damis m'a dit de le ſuivre; c'étoit pour me confier qu'il alloit mander le Notaire, & qu'il vouloit épouſer ce ſoir Angélique.

PAMPHILE.

Ce ſoir!

ROSALIE.

O Ciel!

MARINE.

Il vient de le lui annoncer à elle-même.

PAMPHILE.

Qu'a-t-elle répondu?

MARINE.

Que voulez-vous que réponde une jeune perſonne timide?

PAMPHILE.

Il n'y a pas un moment à perdre; je cours me jetter aux genoux d'Angélique; je ſuis preſque ſûr qu'à travers mon déguiſement, ſon cœur m'a deviné; je vais me découvrir entiérement; j'eſpere que l'amour lui inſpirera aſſez de fermeté pour réſiſter au deſſein de mon rival.

(*Il ſort.*

MARINE *à Pamphile.*

Allez donc vîte; vous la trouverez dans le jardin. (*A Roſalie.*) Et nous, Mademoiſelle, ſuivons-le.

ROSALIE.

Quoi? Damis veut conſommer ſa perfidie!

MARINE.

Il n'eſt pas temps de vous amuſer à vous plaindre; ſuivons-le, vous dis-je; lorſqu'il ſe ſera fait connoître, nous paroîtrons. Le tuteur n'eſt certainement pas aimé de ſa pupille; & je ſuis ſûre qu'elle ſera charmée de pouvoir refuſer de l'épouſer, en lui reprochant les engagemens qu'il a pris avec vous... Mais, le voici; j'entends ſa voix & celle de Monſieur Eraſte; il me ſemble que la converſation s'échauffe; allons, venez donc; éloignons-nous.

SCENE IX.

ÉRASTE, DAMIS.

DAMIS.

DE grace, Monsieur...

E'RASTE, *d'un ton élevé.*

Mais, Monsieur, répondez-moi, je vous prie.

DAMIS.

En vérité.... que voulez-vous que je vous réponde?

E'RASTE.

Vous convenez que vous trouviez dans Rosalie, esprit, beauté, naissance, vertu?

DAMIS.

Je conviens; & je conviendrai toujours, que je l'estime infiniment.

E'RASTE.

N'avez-vous jamais eu que ce sentiment-là pour elle? Ne l'aimiez-vous pas?

DAMIS.

Je l'aimois, sans doute.

E'RASTE.

N'avez-vous pas mis tout en usage pour vous en faire aimer?

DAMIS.

J'ai fait... ce que font tous les amans.

E'RASTE.

Vous a-t-elle donné quelque sujet de vous plaindre d'elle?

DAMIS.

Non... & l'embarras où me met toute cette explication, vous le dit assez. Je gémis du caprice de mon cœur; je voudrois pouvoir m'y arracher; mais je n'en suis pas le maître; je me sens entraîné malgré moi par un penchant auquel il m'est impossible de résister.

E'RASTE.

Et cette nouvelle passion vous fera oublier vos promesses, vos sermens?

DAMIS, *toujours d'un ton embarrassé.*

Dans de certains momens,.. on dit... on promet... bien des choses...

E'RASTE.

Langage indigne de vous, & qui n'est que celui des ingrats & des perfides : oui, Monsieur, des perfides. Dans ces momens dont vous parlez, lorsqu'aux genoux de Rosalie, prenant le Ciel à témoin de vos sermens, vous la pressiez, vous la conjuriez de recevoir votre foi, si elle vous avoit répondu qu'elle ne vous regardoit que comme un lâche séducteur?... Eh! Monsieur, voulez-vous donc la punir de vous avoir aimé, de vous avoir estimé, de vous avoir cru de l'honneur & de la probité? Pouvez-vous penser, sans frémir, à l'état affreux où vous aurez plongé une jeune personne, innocente, aimable, & que la pitié

ſeule devroit vous rendre ſi chere? Songez aux reproches, aux outrages dont l'accablera toute une famille; aux tourmens que lui prépare une mere qui l'a toujours haie... Vous ſoupirez! Ah, Damis! rappelez votre raiſon; écoutez ce qu'exigent de vous le devoir, l'humanité, l'intérêt même de votre propre bonheur; car enfin peut-on être tranquille, lorſqu'on fait des malheureux? & quels malheureux encore! une fille charmante...

SCENE X.

ÉRASTE, DAMIS, UN JARDINIER.

LE JARDINIER, *accourant à Damis d'un air fort empreſſé.*

MONSIEUR? Monſieur?

DAMIS.

Qu'as-tu donc à crier de la ſorte?

LE JARDINIER.

Direz-vous encore que je ſommes une bête, un animal; je venons de vous rendre le plus grand ſervice...

DAMIS.

Quel ſervice?

LE JARDINIER.

Jarni, remerciez-nous donc tout-à-l'heure.

DAMIS.

Eh ! de quoi, butor; veux-tu que je te remercie, ſans ſavoir?..

LE JARDINIER.

Morgué, vous m'avez ſi ſouvent battu ſans raiſon; vous pouvez bien une fois me remercier ſans ſavoir pourquoi.

DAMIS.

Tu m'impatientes à un point, que ſi tu ne dis à l'inſtant...

LE JARDINIER, *s'éventant avec ſon chapeau.*

Je ſuis ſi eſſoufflé, que je ne puis parler.

DAMIS, *prenant un bâton.*

Oh ! je te ferai bien revenir la parole.

LE JARDINIER.

Diantre ! Attendez, attendez; vous feriez parler un muet. Eh bien, puiſqu'il faut toujours faire à votre tête, je vous dirons donc que je travaillions dans le jardin, derriere la charmille. J'avons vu venir Mademoiſelle Angélique, & cette Marton que vous lui avez donnée pour femme de chambre. A meſure qu'elles approchiont, queuques mots qui ont frappé nos oreilles, nous ont baillé le ſoupçon qu'elles s'entretenions de malice, & de toutes ces petites curioſités qui paſſont dans la tête des jeunes filles. Cela nous a paru drôle à entendre. Je nous ſommes tapis pour n'être pas apperçu. Marton lui diſoit cent balivernes d'amour, lui

baisoit les mains, lui faisoit de gros sermens de l'aimer toujours, & lui proposoit pour conclusion de l'enlever.

DAMIS.

Il est ivre ! Marton, une fille, proposer à Angélique de l'enlever !

LE JARDINIER.

Oui, oui, une fille... laissez-la faire... elle est fille comme moi. J'avons ouï de la propre bouche de Marine, qui est venue les accoster, que c'est un amoureux déguisé, & qu'elle a manigancé tout cela. Vous savez bien le cabinet qui est au bas du jardin; ils y sont entrés tous les quatre pour être apparemment plus à leur aise...

DAMIS.

Qui, tous les quatre?

LE JARDINIER.

Mademoiselle Angélique, la feinte Marton, Marine, & le bel Adolescent qui a accompagné Monsieur céans; il rend la partie quarrée. A peine sont ils entrés, zeste, j'ai fermé la porte sur eux; les oiseaux sont pris... Mais voici le Notaire que vous aviez envoyé chercher.

SCENE XI.

DAMIS, ÉRASTE, LE JARDINIER, LE NOTAIRE.

LE JARDINIER.

MA foi, M. le Notaire, vous arrivez après coup; ils ſont quatre là-bas, qui ſe ſont plus preſſés que vous.

DAMIS, *faiſant quelques pas pour ſortir & revenant.*

Dans la fureur où je ſuis, je veux... mais non, il vaut mieux... (*Au Jardinier.*) Cours chez le Commiſſaire qui loge ici près, & dis-lui que je le prie de ſe tranſporter à l'inſtant chez moi.

LE JARDINIER.

J'y vas. J'aime à voir comme cela du brouillamini dans une maiſon; cela amuſe.

SCENE XII.

ÉRASTE, DAMIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *s'approchant de Damis.*

MONSIEUR, je venois ſuivant votre deſir...

DAMIS, *avec impatience.*

Eh, Monſieur!

E'RASTE *à Damis.*

Quoi? c'eſt un amant que vous aviez placé auprès de votre pupille?

DAMIS.

La punition la plus ſévere me fera juſtice d'un pareil attentat.

E'RASTE.

Vous fera juſtice? Eh! Damis, réfléchiſſez donc un inſtant. Qu'a fait ce jeune homme que vous n'ayez fait vous-même? Il a déguiſé ſon ſexe pour tromper votre jalouſie & s'introduire ici; quels déguiſemens de cœur & de ſentimens n'avez-vous pas employés pour tromper & ſéduire Roſalie? La ſeule différence qu'il y aura peut-être entre ce jeune homme & vous, c'eſt qu'il ſera de bonne foi, & qu'il ne demandera qu'à épouſer celle qu'il aime; au lieu que vous voulez abandonner une infortunée, à qui les ſermens les plus ſacrés vous lient. Vous avez envoyé chercher un Juge; croyez-moi, avant qu'il arrive, jugez-vous vous-même; ne m'obligez pas à un éclat, dont vous devez prévoir les conſéquences; Roſalie n'eſt pas ſi éloignée que vous penſez; comptez que je l'appuierai de tout le crédit & de toute la conſidération que j'ai dans cette Ville.

SCENE XIII & *derniere.*

ÉRASTE, DAMIS, ANGÉLIQUE, ROSALIE *en homme*, PAMPHILE *en femme*, MARINE, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, LE JARDINIER.

LE JARDINIER *à Damis.*

JUSTEMENT, comme j'allions chercher le Commissaire, je l'avons rencontré à la porte. Il semble que tous ces Messieurs-là flairent les affaires. Il a voulû que je le menassions d'abord au lieu du délit & le voici qui amene les délinquans.

ANGELIQUE, *avec vivacité, entrant sur le Théâtre avec le Commissaire, & lui montrant Pamphile.*

Il m'aime; je l'aime; il a du bien, de la naissance; je veux l'épouser; & je mourrois plutôt que d'être Madame Damis.

LE JARDINIER *à Damis.*

Que dites-vous de cette ouverture de cœur?

DAMIS *au Commissaire, montrant Marine & Pamphile.*

Par l'entremise de cette fille, ce jeune homme s'est introduit chez moi pour séduire, comme

vous le voyez ; & pour enlever cette jeune personne, dont je suis le tuteur. Faites, Monsieur, le devoir de votre charge.

PAMPHILE *à Damis.*

Si vous êtes le tuteur d'Angélique, je suis le cousin de Rosalie. Je ne viens que d'apprendre dans l'instant son nom & sa naissance. Voilà vingt lettres où vous lui promettez de l'épouser. (*Au* Commissaire.) Monsieur, vous la trouvez déguisée chez lui ; la séduction est bien prouvée ; je vous demande justice.

LE COMMISSAIRE *à Damis.*

Le cas est grave de part & d'autre ; & je ne puis pas me dispenser de m'assurer de votre personne & de la sienne.

DAMIS.

Quoi ! Rosalie, c'est vous ?

ROSALIE.

Oui, c'est cette Rosalie qui devoit vivre contente, heureuse dans cette maison. En quel état elle y paroît ! tremblante, baignée de ses larmes ! Hélas ! ma tendresse & ma confiance ne vous ont-elles rendu le maître de ma destinée, que pour la rendre à jamais malheureuse ? Souvenez-vous que vingt fois, à mes genoux, lorsque je me plaignois des duretés de ma famille, vous m'avez dit avec transport, que vous en étiez presque charmé par le plaisir de pouvoir me tenir lieu de tout. Vous êtes devenu tout pour moi ; & je vous perds ! Que vous ai-je fait pour m'abandonner ? Je vous ai

donné mon cœur, & vous voulez me donner la mort! Que dis-je, la mort! vous voulez me couvrir de honte & d'opprobre... Ah, Damis!

DAMIS.

Ah, Roſalie!

E' RASTE *à Damis.*

Pourriez-vous balancer encore à vous rendre à tant d'amour, & à ce que l'honneur vous preſcrit?

DAMIS, *ſe jettant aux genoux de Roſalie.*

Je me rends aux droits que ma chere Roſalie a toujours conſervés ſur mon cœur : oui, je vous trouvois toujours au fond de ce cœur, & dans les momens mêmes où il ſembloit vous être infidele. Je ne veux vivre déſormais que pour tâcher de réparer, par le plus tendre amour, tous les chagrins que je vous ai cauſés. Accordez-moi mon pardon ; recevez ma main ; donnez-moi la vôtre ; je vous adorerai toute ma vie.

E' RASTE.

Que je vous embraſſe, mon cher Damis!

PAMPHILE *à Damis.*

Monſieur, je me nomme Pamphile; ma famille doit vous être connue...

DAMIS.

Je la connois, Monſieur. Puiſſiez-vous être auſſi heureux avec Angélique, que je vais l'être avec ma chere Roſalie.

LE COMMISSAIRE.

Mais, Meſſieurs, croyez-vous donc que je ſouffrirai que tout ceci ſe paſſe à l'amiable?

LE NOTAIRE.

Que voulez-vous donc dire, Monſieur le Commiſſaire ?

LE COMMISSAIRE.

Ce que je veux dire ? Ce que je veux dire ? Comment donc ! des enlevemens ! des rapts de ſéduction ! un homme en femme ! une femme en homme ! oh ! parbleu, parbleu, nous verrons.

LE NOTAIRE.

Mais ce double mariage n'accommode-t-il pas tout ?

LE COMMISSAIRE.

Monſieur le Notaire, Monſieur le Notaire, vous parlez pour vous; mais ce n'eſt pas avec les filles qui ſe marient que nous gagnons, nous autres Commiſſaires.

DAMIS, *lui montrant une bourſe.*

Eh bien, Monſieur, je parie les cinquante louis qui ſont dans cette bourſe, que vous allez faire bien de la procédure.

LE COMMISSAIRE, *prenant la bourſe.*

Vous pariez ? Ma foi vous avez perdu; s'il y en avoit de faite, je la jeterois au feu. Danſez, réjouiſſez-vous; je ſuis votre ſerviteur, & à toute la compagnie.

F I N.

ZÉLOÏDE,

TRAGÉDIE

EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

PRÉFACE.

UNE Dame, à qui j'étois très-attaché, voulut absolument que je fisse une Tragédie en un Acte. Je cherchai dans ma tête un sujet ; il falloit prendre garde de donner dans des situations rebattues & usées : j'imaginai celle d'un fils, qui, pour sauver la vie de son pere, se trouve dans l'affreuse nécessité d'exposer à la mort une femme qu'il aime. Cette situation neuve me parut une des plus pathétiques qu'on pût mettre au Théâtre ; mais quand je vins à l'exécution, je sentis bientôt que mon sujet entraînoit beaucoup de détails absolument nécessaires pour préparer l'action, & qu'il ne seroit pas aisé de renfermer ces détails dans un espace aussi peu étendu que celui que l'on me prescrivoit. Le Public, dans une Piece en cinq Actes, veut bien passer le premier, & quelquefois tout le second, pour l'exposition ; ici, il falloit que la mienne se fît dans la premiere Scene, & que, quoiqu'extrêmement serrée, elle fût cependant si

claire, que le ſpectateur, à meſure que les incidens naîtroient, ne fût point embarraſſé ſur l'intérêt de chaque Acteur. Je me rebutois ; Madame de *** s'impatientoit, ſe fâchoit, & prétendoit que ce n'étoit que pure pareſſe de ma part ; des huit jours qu'elle m'avoit donnés, il y en avoit déja ſix de paſſés : je fis un dernier effort ; & enfin j'achevai cet ouvrage. Il fut auſſi-tôt joué en ſociété ; les Comédiens le repréſenterent quelque temps après : on y pleura beaucoup.

Il eſt dit dans le Mercure de Juin 1747, qu'*il paroît que mon deſſein a été de mettre en un Acte une action qui auroit pu ſervir de matiere à ſept... que les reconnoiſſances de cette petite Tragédie ſont pathétiques & frappent ſans le ſecours de la verſification... que l'intérêt en eſt neuf, & que c'eſt dommage qu'il n'ait pas les dimenſions ordinaires du Poëme dramatique.* Je crois qu'à l'aide d'un Epiſode & de quelques Scenes inutiles & de pur rempliſſage, j'aurois pu, comme un autre, remplir ces dimenſions ordinaires, c'eſt-à-dire,

cinq Actes. A l'égard du ſecours de la verſification, j'en connois tout l'avantage; je ſais que la rime, la meſure, la cadence, donnent un air de penſées, de ſentences & de maximes à des choſes qui, dites en proſe, ne font point la même illuſion, & ne paroiſſent que très-communes.

ACTEURS.

ARIMANT.

MÉTROBATE.

OROSMIN.

ZÉLOIDE.

PHANEZ.

ARASPE.

GARDES.

La Scene eſt dans le Camp d'Oxithra, près du Gange.

ZE'LOIDE,

ZELOÏDE,

TRAGÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARIMANT, PHANEZ.

ARIMANT.

NON, Phanès, non, jamais un cœur ne fut déchiré par des coups si sensibles! Car enfin, par qui suis-je trahi?. par une esclave, dont j'ai rompu les fers, que j'ai élevée au rang de mon épouse, & pour qui mon amour ne s'est jamais un instant démenti. Mais ce qui met encore le comble à ma rage, cet Orosmin, cet Etranger que j'ai prévenu par mille services, à qui j'avois voué l'amitié la plus tendre, cet homme qui m'étoit, après l'ingrate, ce que j'avois de plus cher, est celui qui m'outrage, me déshonore & m'enleve le cœur de la perfide.

PHANEZ.

Trompé par de fausses apparences, ne vous livrez-vous point trop légérement à de cruels soupçons?

ARIMANT.

Ecoute. Hier m'étant enfoncé dans ce bois qui couvre notre camp, au détour d'une route que je suivois au hasard, je me trouvai tout-à-coup devant Orosmin qui se promenoit seul avec Zéloïde. La foudre en tombant à leurs pieds, ne les eût pas plus étonnés. Frappé du trouble que leur causoit ma présence, immobile moi-même, & leur jettant des regards que la jalousie commençoit d'éclairer, & qui redoubloient encore leur désordre & leur confusion, je vis, oui, je vis, sur le visage de ces perfides amans, les traces des pleurs qu'ils venoient de répandre; j'y connus que l'intelligence de leurs cœurs, que je n'avois jamais soupçonnée, les avoit conduits dans ces lieux, & que prêts d'être séparés par l'absence, ils venoient sans doute de s'y jurer un amour éternel. J'allois les sacrifier à ma juste fureur, lorsqu'avec quelques Officiers tu vins nous joindre. Le hasard retarda donc ma vengeance; mais il m'en réservoit une, digne de cet ami perfide, & dont tu frémiras. Il étoit presque nuit; & je rentrois seul dans le camp, déchiré par tout ce que la noire jalousie, le dépit & la rage peuvent faire imaginer de plus affreux, lorsque tournant la tête à des cris que j'entendois derriere moi, je vis un homme, le bras levé & le poignard à la main, qui venoit d'abattre à ses pieds un de mes esclaves. Tandis que la garde que j'appellai s'assuroit de l'assassin, je regardai si mon esclave pouvoit en-

core recevoir quelque ſecours; mais ouvrant à ma voix des yeux qu'il referma bientôt pour toujours : „ Je meurs, dit-il, Seigneur, d'une mort „ trop douce pour mes crimes : né à Bagdat, „ j'y ſervois dans la maiſon de Métrobate : ſé„ duit par les promeſſes & les préſens d'un de „ ſes neveux, j'enlevai le fils de mon maître, „ qui n'étoit encore qu'un enfant, & le vendis à „ des Corſaires : j'ai parcouru depuis, pendant „ près de vingt années, différens climats; mais „ je n'ai par-tout éprouvé que la miſere & l'eſ„ clavage; & j'étois un de ces Captifs qui fu„ rent préſentés il y a trois jours. Métrobate, „ que le ciel vengeur a ſans doute conduit dans „ ces lieux, m'a reconnu; j'ai voulu contre „ lui... " A ces mots il expira. J'ordonnai de conduire & de garder le meurtrier dans ma tente; & ce matin le Conſeil de guerre n'a pas balancé, ſur mon accuſation, à me laiſſer le maître du ſort d'un inconnu qui dans un camp, ſous les yeux même d'un des Chefs de l'armée, avoit oſé poignarder un de ſes eſclaves.

PHANEZ.

Quoi? c'eſt le ſang de ce ſcélérat, ſi juſtement puni, que vous voulez venger ſur un malheureux vieillard, ſur un pere!

ARIMANT.

Apprends que ce pere eſt celui d'Oroſmin. En m'annonçant, il y a quelques jours, le deſir qu'il avoit de revoir ſa patrie, il me confia que né dans Bagdat, enlevé à l'âge de cinq ans des

bras de Métrobate ſon pere, & vendu à des Corſaires, la fortune par diverſes aventures, l'avoit tiré de l'eſclavage & conduit dans nos armées.

PHANEZ.

Et lorſque le ciel ſemble les réunir, vous voulez arracher un pere à ſon fils?

ARIMANT.

Et lorſque le Ciel m'uniſſoit avec Zéloïde, le traître a-t-il craint de m'enlever un cœur qui faiſoit tout le bonheur de ma vie? L'injure eſt cruelle; la vengeance doit être atroce... Mais je l'apperçois; éloignons-nous; allons hâter la mort de ſon pere, *pour revenir enſuite ici la lui* annoncer, jouir de ſon déſeſpoir, me battre contre lui, le tuer, ou mourir de ſa main.

SCENE II.

OROSMIN, ARASPE.

OROSMIN.

ARIMANT me fuit; il me regarde comme un monſtre d'ingratitude & de perfidie, tandis que je m'exile moi-même, & que loin de ces lieux je vais chercher la fin d'un malheureux amour dans celle de ma vie. Je ne connoiſſois point Zéloïde, lorſqu'Arimant, prêt à l'épouſer, voulut que je la viſſe. Ah! que cette vue

le juſtifia bien contre les reproches que je lui avois faits quelquefois ſur ſa paſſion pour une eſclave ! Que cette eſclave me parut digne des plus belles deſtinées ! Surpris, interdit, entraîné par un charme que je n'avois jamais reſſenti, le trait étoit dans mon cœur, que je ne me croyois encore occupé que du plaiſir de mes yeux. Depuis ce fatal moment, en proie à une flamme que tous mes efforts pour l'éteindre, ſembloient ne rendre que plus violente : déchiré par la honte & les remords de l'infidélité que je faiſois à mon ami ; triſte, rêveur, inquiet ; voilà la ſource de cette mélancolie où tu m'as vu plongé ; c'eſt pour tâcher d'étouffer par l'abſence une paſſion malheureuſe, que je m'éloigne de ces lieux. Je comptois même partir ſans revoir Zéloïde ; hier, conduit dans ce bois par ma rêverie, je la trouvai qui s'y promenoit ſeule. Je ne ſais ſi ma triſteſſe, ma langueur, mon attendriſſement à la vue d'une perſonne que j'adorois, & dont j'allois me ſéparer pour toujours, & des pleurs que je ne pus retenir en lui parlant de mon départ, lui découvrirent le ſecret de mon cœur ; mais elle-même émue, agitée, quelques larmes mouilloient auſſi ſes beaux yeux, lorſque l'abord imprévu d'Arimant nous jetta dans un trouble.

ARASPE.

Ah, Seigneur ! je connois Arimant ; ce trouble ſeul ſuffit pour ſouffler dans ſon cœur tout le poiſon de la plus noire jalouſie ; & dans les premiers tranſports de ſa fureur, il n'eſt point d'ex-

cès & d'emportemens dont il ne ſoit capable; je tremble pour vous & pour Zéloïde.

OROSMIN.

Araſpe.... des preſſentimens funeſtes, dont je ne puis me rendre le maître, ſemblent juſtifier tes craintes. Quelques efforts que je faſſe pour les écarter, j'ai toujours devant les yeux les images ſanglantes, & le ſpectre hideux d'un ſonge qui cette nuit m'a ſaiſi d'horreur & d'épouvante. Il m'a ſemblé que j'entrois dans un Temple obſcur, & qu'un vieillard pâle, défiguré, ſe levant à moitié de ſon tombeau, avançoit vers moi les bras pour m'embraſſer; je courois à lui, lorſqu'une horrible furie que je ne diſtinguois d'abord qu'à la lueur des langues enflammées des ſerpens qui ſiffloient ſur ſa tête, allumant tout-à-coup ſon flambeau, m'a fait voir Zéloïde expirante au milieu des flammes d'un funebre bûcher. Ne pouvant contenir la douleur & l'effroi que mon ame reſſentoit à ce ſpectacle, je me ſuis éveillé; mais le jour n'a point diſſipé & ne diſſipe point encore le trouble de mes ſens. Les impreſſions de pitié, d'horreur & d'émotion que ce ſonge m'a laiſſées, ſe répandent ſur tout ce que je vois. Croirois-tu que cet Inconnu, qu'on va livrer au ſupplice, m'allarme, m'attendrit, m'inquiete & m'effraie? Le ton ſanguinaire & farouche dont Arimant chargeoit ſon accuſation, excitoit en moi des frémiſſemens. Lorſque le Conſeil de guerre l'a laiſſé le maître de ſe faire juſtice du

meurtre de ſon eſclave, il m'a dans l'inſtant jeté un regard, que ſa haine contre moi ſembloit animer d'une joie cruelle. Pourquoi ce regard ? Connoîtrois-je cet Etranger ? Aurois-je quelques raiſons de m'y intéreſſer ? Araſpe... je ne ſais... mais une voix ſecrete crie au fond de mon cœur.... je voudrois voir ce malheureux Inconnu...

ARASPE.

Le voici qu'on conduit à la mort.

SCENE III.

OROSMIN, ARASPE, METROBATE *enchaîné*, GARDES.

OROSMIN.

CE vieillard !... peut-on être aſſez barbare !... ſon air.... ſon aſpect vénérable... Etranger dans ces lieux, qu'y cherchiez-vous ?

METROBATE.

Mes enfans.

OROSMIN.

Sont-ils dans ce camp ?

METROBATE.

Je ne ſais. Depuis près de vingt années j'ai parcouru toute l'Inde ; je croyois toujours que chaque nouvelle contrée où j'arrivois, alloit

enfin les offrir à ma tendreſſe; mais l'eſpoir & les jours d'un pere infortuné devoient ici finir ſous les coups d'un bourreau.

OROSMIN.

Que mon ame eſt émue!... Quelle eſt votre patrie?

ME'TROBATE.

Hier, lorſqu'on m'arrêta, je voulus me faire connoître; on m'interrompit toujours avec emportement.

OROSMIN.

Quel excès d'horreur & d'iniquité! On refuſa de vous entendre?

ME'TROBATE.

Oui, Seigneur. On veut mon ſang.

OROSMIN.

Tout le mien frémit! Ah! c'eſt la main des Dieux même qui m'a conduit ici. Sans vous avoir vu, un cri puiſſant, & qui ſans doute étoit leur ouvrage, s'élevoit pour vous dans mon ame.... chaque mot que vous prononcez.... ces regards pleins de larmes que vous jettez ſur moi, ſont autant de traits qui la déchirent. La pitié ſeule ne fait point reſſentir tous les mouvemens que j'éprouve.... Je ſuis dans un ſaiſiſſement.... Il me ſemble que vous ne m'êtes point inconnu?

ME'TROBATE.

Il me ſemble auſſi, Seigneur, que je ne vous parle point aujourd'hui pour la premiere fois, & que votre vue m'attendrit encore ſur l'excès

de mes malheurs. Il n'en fût jamais de si cruels ! Ce perfide dont on veut venger la mort, étoit mon esclave; il m'enleva mon fils; hélas ! mon fils, s'il vit, il est à peu près de votre âge; mon fils vendu chez des peuples barbares, y gémit peut-être depuis vingt ans dans les fers ! Sa sœur, qui n'étoit encore qu'au berceau, & qui nous fut enlevée presque dans le même-tems, sa sœur est peut-être à présent exposée à tous les opprobres d'un esclavage honteux ! Tel est le sort que je crains pour mes malheureux enfans; leur tendre mere expira de douleur dans mes bras; & vous voyez le destin de leur pere.

OROSMIN.

Je vais parler à Arimant; je vais lui reprocher la façon indigne dont il abuse de l'autorité que son rang lui donne dans ces lieux. Fussiez-vous né du sang le plus obscur, son action seroit horrible. Hélas ! tout annonce en vous une illustre naissance.

ME'TROBATE.

J'ose dire que du côté de la fortune & des honneurs, je n'avois rien à désirer, & que dans Bagdat...

OROSMIN.

Dans Bagdat !

ME'TROBATE.

C'est ma patrie...

OROSMIN.

Qu'entends-je ! votre patrie ? Quels soupçons !.. Quel nouveau trouble vient m'agiter...

Ces mouvemens confus que je reſſentois... Votre fils, lorſque vous le perdites, quel âge avoit-il?

METROBATE.

Il avoit cinq ans.

OROSMIN.

Grands Dieux!

METROBATE.

Quoi, Seigneur, connoîtriez-vous?...

OROSMIN.

J'ai peine à reſpirer!.. La fortune a conduit dans cette armée un étranger...

METROBATE.

Eh bien, Seigneur?

OROSMIN.

Il fut enlevé dans Bagdat, à cet âge, de la maiſon de ſon pere, par un eſclave.

METROBATE.

Ah, c'eſt ſans doute mon fils! c'eſt lui! que je le voie! Je pourrois t'embraſſer, mon cher fils! Seigneur, cet étranger ne vous a-t-il pas parlé de ſa famille, de Métrobate?..

OROSMIN.

Métrobate!...

METROBATE.

C'eſt mon nom; c'eſt le nom de ce pere malheureux, dont vous voulez défendre les jours, mais à qui la vie ne ſauroit être qu'à charge, s'il ne retrouve pas ſon fils.

OROSMIN, *tombant à ſes genoux.*

Voyez-le à vos genoux... voyez-le les arroſer

de ſes larmes.... ô le plus tendre & le plus infortuné des peres! en quel état! quels horribles liens!

(*Lui ôtant ſes fers*: *Arimant paroît au fond du Théâtre.*)

SCENE IV.

OROSMIN, MÉTROBATE, ARIMANT, ARASPE, GARDES.

ARIMANT.

DE quel droit oſes-tu rompre les fers de ce criminel?

OROSMIN.

Un criminel! mon pere!

ARIMANT.

Tu l'as donc reconnu? Eh bien! connois auſſi toute ma haine, & que je n'en veux à ſa vie, que parce qu'il t'a donné le jour... (*Aux gardes.*) Conduiſez-le au ſupplice.

OROSMIN, *mettant l'épée à la main.*

Au ſupplice! ton vil ſang répandu...

ARASPE, *ſe mettant entr'eux.*

Seigneurs!...

ARIMANT.

Ah! cette main aujourd'hui verſera tout le tien; mais je veux que tu emportes aux enfers l'horreur d'avoir vu ton pere expirer ſous la main

d'un bourreau; je veux que tu te reproches d'être la cause de sa mort; c'est pour me venger de toi, perfide, que j'ai poursuivi sur lui la rigueur de la loi.

OROSMIN.

Je vois avec mépris ton impuissante rage. Crois-tu que tenant dans ce camp un rang égal au tien, je ne vais pas obtenir qu'à la vue de l'armée, & par la voie des armes, il me soit permis de te confondre, de te punir & de justifier mon pere.

ARIMANT.

Eh bien! viens, j'accepte ce combat; & je me flatte même que l'horreur qu'il va te présenter, ne cede point à celle que je t'avois préparée. Songe, si tu expires sous ce fer, qu'aussitôt, au même lieu, une main infâme y confondra le sang de ton pere avec le tien; mais si je succombe, songe aux loix de ce pays; songe que dans ces lieux, lorsque l'époux meurt, sa femme est brûlée avec lui sur le même bûcher, & que je ne puis donc expirer sous tes coups, que tu ne perces en même temps le sein de ta Zéloïde.... Tu frémis?

OROSMIN.

Ah! barbare!

ARIMANT, *sortant.*

Je vais t'attendre.

SCENE V.

OROSMIN, MÉTROBATE.

OROSMIN.

IMMOBILE & saisi d'horreur, qu'ai-je entendu! quel funeste combat! Cruel! eh! que t'a fait une innocente épouse pour exposer ses jours? Zéloïde!... Zéloïde expirante!... Dieux! impitoyables Dieux! l'ombre la plus criminelle, au fond des enfers, entre les mains des furies, fut-elle jamais en proie à des coups aussi cruels que ceux dont ce barbare cherche à me déchirer!

MÉTROBATE.

Ah, mon fils!

OROSMIN.

Ah, mon pere! lorsque dans vos embrassemens je devrois goûter la joie la plus pure; lorsque dans votre sein, je ne devrois verser que des larmes de tendresse; désespéré, confondu, d'horreurs environné, j'abhorre le jour qui m'a vu naître! Viens, monstre que l'enfer a vomi, viens; je me livre à tes coups; frappe, déchire, invente des tourmens, fais-les durer au gré de ta rage; mais épargne un pere malheureux, épargne une innocente épouse; victime de tes fureurs, je m'y livre; mais ne m'en rends point le complice...

SCENE VI.

OROSMIN, MÉTROBATE, ZÉLOIDE.

ZE'LOIDE.

SEIGNEUR, que viens-je d'apprendre! Quel ſpectacle ſe prépare pour moi...

OROSMIN.

Ah, Madame! à quel époux les Dieux ont-ils uni votre ſort? Vous voyez mon pere, un pere qui depuis vingt années, de climats en climats, accablé par l'âge & les ennuis, cherchoit un fils trop cher à ſa tendreſſe. Vous voyez encore les fers dont il étoit chargé lorſque je l'ai reconnu. Un inſtant plus tard, ſon ſang alloit arroſer ces lieux. C'eſt à mon pere, qu'Arimant veut arracher & l'honneur & la vie.... Ah! cachez-moi vos larmes; ou changez le cœur d'un furieux....

ZE'LOIDE.

Moi, changer ſon cœur! Je n'y ſuis plus qu'un objet de haine & de mépris. C'eſt lui-même, c'eſt lui qui vient de m'annoncer votre horrible combat... Quoi? vous & mon époux, l'un pour l'autre à la mort dévoués, ſanglans, percés de coups!... Ah! Seigneur,

je me rappelle le jour où je vous vis pour la premiere fois : que mon cœur se trompoit ! loin d'être troublé par des pressentimens funestes, il sembloit que votre vue lui offroit un objet qu'il devoit chérir. Hier, quand vous m'apprîtes votre départ, vous vîtes mon attendrissement; il me rend criminelle aux yeux de mon époux; mais est-ce votre main qui devoit m'en punir?

ME' TROBATE.

Non, Madame, la main de mon fils n'est point réservée à l'horreur de causer vos malheurs; j'ignore par quel crime les Dieux sont irrités; mais puisse mon sang répandu les appaiser sur vous deux! (*Il veut prendre & se frapper de l'épée de son fils, qui l'arrête.*) Pourquoi me refuser ce fer? Laissez-moi m'affranchir par ma mort, & vous affranchir l'un & l'autre d'un état trop affreux.

OROSMIN.

Oui, le plus affreux où jamais un mortel fut plongé! Amant barbare! voilà le cœur où s'adressent mes coups. Zéloïde, l'objet de tous mes vœux, Zéloïde.... demain ne sera plus... sa jeunesse, sa beauté... ces traits que j'adore... dévorés par les flammes... je la livre moi-même à la mort la plus cruelle... ma main allume le bûcher... je vois les pleurs... j'entends les cris que la douleur... non, Madame, non, mon bras ne s'armera point contre vous... Mais

qui défendra donc mon pere? Qui vengera son honneur, le mien? Le glaive d'un bourreau est suspendu sur la tête de ton pere, fils indigne....

SCENE VII.

OROSMIN, MÉTROBATE, ARASPE.

ARASPE, *à Orosmin.*

SEIGNEUR, tout le camp vous attend. Je ne puis même vous dissimuler que l'audace d'Arimant est à son comble; qu'avec insulte & mépris, il demande où vous êtes, & que vos amis confus de ne vous point voir paroître, sont étonnés que l'affront dont on veut vous couvrir, ne soit point encore vengé.

OROSMIN, *regardant avec désespoir Zéloïde, & son pere.*

Allons... allons, Araspe.

SCENE VIII.

MÉTROBATE, ZÉLOIDE.

ZE'LOIDE.

O Dieux! c'en eſt donc fait; mon époux va périr?

ME'TROBATE.

Non, Madame, non; le malheur attaché à ma vie l'emportera ſur toute la valeur de mon fils. Fut-il jamais un pere plus infortuné! On m'enleve mes enfans; toutes mes recherches ſont vaines; ce n'eſt qu'au bout de près de vingt années, qu'un perfide neveu, au lit de la mort, me fait appeller pour me déclarer qu'il eſt la cauſe de tous mes maux: il m'aſſure que ma fille eſt dans Ormus; mais il ignore quelle a été la deſtinée de mon fils, & s'il vit encore. Je pars pour Ormus. Nouvelles alarmes! Cette ville vient d'être abandonnée à toutes les horreurs de la guerre; je n'y trouve ceux qui devoient me rendre ma fille, que pour apprendre qu'elle eſt tombée dans de nouveaux fers, & qu'avec pluſieurs autres jeunes perſonnes de ſon ſexe, elle a été emmenée captive dans ce camp. Je m'y rends auſſi-tôt. Le premier homme que j'y rencontre, c'eſt cet eſclave qui s'étoit chargé d'enlever mes enfans; il veut fuir; je l'arrête;

il oſe lever ſur moi un poignard qu'il tenoit caché; je le préviens; il tombe; votre époux arrive; il me fait conduire à ſa tente; je veux lui raconter mes malheurs; mais à peine ai-je prononcé mon nom, que ſa fureur contre mon fils lui fait imaginer le trait de vengeance le plus affreux !

ZE' LOIDE.

Dieux ! qui liſez au fond des cœurs, & qui ſavez ſi le mien a jamais formé un deſir qui puiſſe offenſer mon époux, Dieux juſtes ! devrois-je être la cauſe de tant d'horreurs ?

ME' TROBATE.

Vous n'en êtes, comme mon fils & moi, que la déplorable victime; mais, Madame, vous devez être ſi chere à ceux qui vous ont donné le jour ! Verront-ils ſans frémir, le danger & la mort cruelle où vous expoſe un trop barbare époux ? N'empêcheront-ils point ce funeſte combat ?

ZE' LOIDE.

Perſonne ici ne s'intéreſſe à mon ſort. Seigneur, vos enfans ne ſont pas les ſeuls infortunés que le ciel ſemble n'avoir fait naître, que pour éprouver des malheurs. Sans parens, ſans appui, j'ignore juſqu'aux lieux où je reçus la naiſſance; c'eſt ſon eſclave qu'Arimant a épouſée; j'étois au nombre des captives que les vainqueurs, après la priſe d'Ormus, emmenerent dans ce camp,

ME'TROBATE.

Ah! Madame, vous aurez donc ſans doute vu ma fille? Vous ſeroit-elle connue? S'il faut que ſon pere & ſon malheureux frere périſſent dans ces lieux, Madame, ayez pitié d'elle. Les remords ſe font ſentir aux cœurs les plus barbares; & votre époux, lorſque ſa fureur ſe ſera aſſouvie dans notre ſang, ouvrira ſans doute les yeux ſur les excès de ſa rage; il reconnoîtra l'injuſtice de ſes ſoupçons; vos charmes reprendront ſur ſon cœur l'empire qui leur eſt dû, alors, Madame, ſouvenez-vous d'une infortunée, compagne de votre eſclavage, & qui, comme vous, n'étoit pas née pour être dans les fers; faites chercher la malheureuſe Félime, protégez-la...

ZE'LOIDE.

Félime; Seigneur!... c'eſt le nom que je portois avant que d'être l'épouſe d'Ariman....

ME'TROBATE.

O ciel!... ſe pourroit-il?... ces traits qui d'abord ont frappé mon cœur, & où je retrouve.... plus je les conſidere.... tous ceux d'une tendre épouſe....

ZE'LOIDE.

Seigneur, faites ceſſer mon ſaiſiſſement... Chez qui votre fille étoit-elle eſclave dans Ormus?

ME'TROBATE.

Cher Narsès.

ZE'LOIDE, *tombant à ſes genoux.*

Chez Narſès! je me meurs! Barbare époux

ſur qui tes coups alloient-ils tomber!.. Courons à mon frere...

ME'TROBATE, *voyant entrer Arimant.*

Ah! ma fille, il n'eſt plus; j'apperçois ſon bourreau.

SCENE IX.

MÉTROBATE, ZÉLOIDE, ARIMANT.

ZE'LOIDE.

EPoux cruel, qui viens-tu d'immoler? Il ne te reſte plus qu'à ſacrifier la ſœur, c'eſt le ſang de mon frere que tu viens de répandre.

ARIMANT.

Son frere!...

ME'TROBATE.

Oui, barbare; ton épouſe eſt ma fille. Après tant de ſoins, d'inquiétudes & d'ennuis, lorſque j'arrivois enfin dans les lieux où je devois la retrouver, ta main m'y préparoit un trépas honteux; ta main vient d'y maſſacrer mon fils. Acheve, mets le comble à tes fureurs; frappe... Tu parois trembler? Pour que rien ne te retienne, crois que je me trompe & qu'elle n'eſt pas ma fille...

ARIMANT.

Ah! quand je voudrois en douter, les re-

mords qui s'élevent en mon ame, ſuffiroient ſeuls pour m'en convaincre. Je vois que le ciel étoit trop juſte, pour ne pas tromper la rage que m'inſpiroit une indigne & cruelle jalouſie. Oroſmin n'a point ſuccombé ſous mes coups...

MÉTROBATE.

Mon fils vivroit!..

ARIMANT.

Il m'a vaincu, déſarmé... Le voici lui-même, qui vient vous raſſurer.

SCENE X & *derniere.*

MÉTROBATE, ARIMANT, ZÉLOIDE, OROSMIN.

MÉTROBATE, *embraſſant Oroſmin.*

AH! mon fils, je te revois! Grands Dieux! ce jour où il ſembloit que vous vouliez épuiſer ſur moi les traits les plus cruels; ce jour étoit marqué par votre bonté pour mettre un terme à mes malheurs, & pour être le plus heureux de ma vie! Mon fils, je t'ai retrouvé! j'ai retrouvé ta ſœur! Tu la vois...

OROSMIN.

Zéloïde!...

MÉTROBATE.

Cet intérêt, ce charme, ces nœuds ſecrets

de la Nature & du ſang, avoient déja préparé vos cœurs à cette douce reconnoiſſance. Mes enfans, (*Les ſerrant dans ſes bras*) après tant d'années de peines, de ſoupirs & de regrets, quel plaiſir de vous recevoir dans mes embraſſemens!

ZE' L O I D E.

Mon pere, n'y recevrez-vous pas auſſi mon époux?

A R I M A N T.

Votre époux! Pouvez-vous me donner ce nom? Ah! je me fais horreur à moi-même; & ſi dans ces lieux, par une loi barbare, ma mort n'entraînoit pas la vôtre, ma main, en verſant mon ſang, vous auroit déja tous vengés.

M E' T R O B A T E.

Arimant, ſuivez-nous au Temple, où je vais offrir un ſacrifice & rendre graces aux Dieux! Leur bonté, après tant de traverſes, vient de me rendre le plus heureux des peres : eſpérons qu'après des momens ſi cruels, ils vous rendront auſſi le plus heureux des époux.

F I N.

ARLEQUIN
AU SERRAIL,
COMÉDIE EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

JE

JE venois d'achever *Zéloïde*; & pour diſſiper tout le lugubre dont j'avois la tête remplie, je cherchai à m'amuſer ſur quelque idée folle, bizarre, bouffonne. Depuis qu'on joue de ces eſpeces de farces, je crois qu'il y en a eu peu, je ne dirai pas plus applaudies (ce ne ſeroit point le terme propre) mais qui aient plus fait rire. J'eſpere qu'en la liſant, on voudra bien conſidérer le genre de ces ſortes de Pieces.

ACTEURS.

LE BACHA.
FATIME.
ANGÉLIQUE.
COLOMBINE.
OCTAVE.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
SUITE DU BACHA.
FEMMES DE FATIME.

La Scene eſt dans les Jardins du Serrail du Bacha de Gerbe, petite Iſle dans la Méditerranée.

ARLEQUIN AU SERRAIL, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

La toile se leve; on voit Octave au bord du Théâtre, assis à la turque, & paroissant dans une profonde méditation. Plusieurs cuisiniers arrivent, dressent une table & la couvrent de plats. Un gros ours, s'avançant gravement, va mettre aux pieds d'Octave un paquet de racines qu'il porte dans sa gueule; il renverse ensuite la table, & cause tant de frayeur aux cuisiniers, sur qui il paroît vouloir s'élancer, qu'ils s'enfuient, en se précipitant les uns sur les autres.

ARLEQUIN, *se dépouillant de la peau d'ours, & montrant à Octave le paquet de racines.*

CE dîner que le Prophete Mahomet nous envoie si miraculeusement, n'excite pas l'appétit; & j'ai bien du regret à celui que j'ai renversé.

OCTAVE.

Gourmand!

ARLEQUIN.

La fumée des mets affectoit agréablement mon odorat; & je sais que le Bacha avoit ordonné que notre table fût servie comme la sienne pendant notre séjour à sa Cour.

OCTAVE.

C'est sur-tout ici qu'il faut en imposer par les apparences d'une vie mortifiée.

ARLEQUIN.

Morbleu, n'y restons donc pas long-temps; je n'aime point à faire diete; & d'ailleurs je trouve que nous commençons à jouer gros jeu. Tandis que nous n'avions affaire qu'à certaines gens, cette Comédie me paroissoit assez plaisante; nous ne courions aucuns risques; mais aujourd'hui nous voici dans le Palais du Bacha... Monsieur, si vous aviez suivi mon conseil, nous n'aurions point accompagné ses Députés; nous l'aurions attendu dans notre forêt.

OCTAVE.

Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, avoit-il d'autre objet, que de m'introduire dans ce lieu dont l'aspect t'épouvante? Angélique m'est enlevée par des Corsaires sur les côtes de Sicile. Après bien des recherches, j'apprends qu'ils l'ont vendue au Gouverneur de cette isle. Etranger, sans secours, comment l'arracher à un rival si puissant? Je cherchai quelque stratagême qui, pût l'engager à m'appeller lui-même dans son serrail. Je me retirai dans une forêt peu éloignée de sa Cour; cette grande barbe, cet habit ex-

traordinaire, la vie auſtere que l'on croyoit que nous menions en impoſerent bientôt au peuple; on vint me conſulter de tous côtés; & entre cent prédictions, trois ou quatre juſtifiées par le haſard, ont fait tant de bruit que le Bacha, comme je l'avois eſpéré, a ſouhaité de me voir.

ARLEQUIN.

A quoi, diable, vous menera cette maudite entrevue? Pouvez-vous eſpérer de le tromper, & tous ſes Courtiſans?

OCTAVE.

Eh! mon ami, en ſouhaitant de me voir, il a achevé d'accréditer & de mettre à la mode le préjugé où l'on eſt ſur mon compte; & à la Cour, plus qu'ailleurs, le préjugé décide, la mode gouverne, & l'erreur triomphe. La prévention faſcinera les yeux, captivera les oreilles; elle écartera l'examen ſcrupuleux, pour ſe livrer à une admiration aveugle. On m'attend comme un homme extraordinaire; & ſans chercher à approfondir ce qui en eſt, on donnera un ſens avantageux à toutes mes paroles; & ſi je voulois dans la ſuite déſabuſer tous ces gens-ci ſur ma prétendue miſſion & les faux preſtiges qui les ont éblouis, ils ne me croiroient pas moi-même.

ARLEQUIN, *ſe grattant le cou.*

Malgré ce beau raiſonnement, le cou me démange.

OCTAVE.

Ceſſe de t'inquiéter ; le ſuccès couronnera mon entrepriſe... j'entends du bruit...

ARLEQUIN, *effrayé.*

C'eſt le Bacha?

OCTAVE.

Non ; c'eſt quelqu'un de ſa ſuite, aux dépens de qui tu peux te divertir, tandis que je vais examiner ce qui ſe paſſe au port.

ARLEQUIN, *ſe vêtiſſant d'une grande robe brune, & mettant une fauſſe barbe.*

Ne tardez pas ; ſi le Bacha venoit ; je hais les Bachas ; ce nom ſeul me confond ; je ne me pique pas d'être un fourbe auſſi effronté que vous ; je ſuis quelquefois tenté de croire que vous êtes un vrai Derviche.

SCENE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *après avoir d'abord parlé par ſignes & contrefait le muet.*

MONSEU, je ſuis un des muets du Serrail.

ARLEQUIN.

Ah!.. Vous êtes muet? Eh bien, M. le Muet, qu'avez-vous à me dire?

SCAPIN.

Que je ſuis dans des inquiétudes mortelles, Monſieu.

ARLEQUIN.

Tant pis.

SCAPIN.

Que je ſouffre beaucoup, Monſieu.

ARLEQUIN.

J'en ſuis fâché.

SCAPIN.

Je ſuis chargé de la garde des femmes....

ARLEQUIN.

De la garde des femmes?

SCAPIN.

Comme muet, & ſans conſéquence, je puis entrer quand je veux dans leurs appartemens. Ah! qu'elles ſont belles, Monſieu! qu'elles ſont belles! Que de charmes elles étalent ſans ceſſe à ma vue!

ARLEQUIN.

Et vous avez de grandes démangeaiſons de parler à tous ces charmes-là?

SCAPIN.

Il eſt vrai. N'eſt-il pas bien cruel d'être obligé de me taire?

ARLEQUIN.

Sans doute.

SCAPIN.

Mais, ſi je parlois, ne ſeroit-il pas bien triſte d'être pendu?

ARLEQUIN.

Certainement. Par quel hasard, s'il vous plaît, vous trouvez-vous muet ?

SCAPIN.

N'étant pas assez riche pour avoir un serrail à moi, je crus qu'il seroit fort agréable de vivre dans celui des autres ; & j'engageai un Marchand d'esclaves, de mes amis, à me présenter au Bacha, comme un muet des plus rigides.

ARLEQUIN.

Fort bien. Les beautés dont vous êtes le gardien, sont-elles en grand nombre ?

SCAPIN.

Elles sont dix.

ARLEQUIN.

Apparemment que parmi ces dix, il y en a quelqu'une à qui votre cœur donne la préférence ?

SCAPIN.

Non, Monsieu, non. Je les aime toutes. Ah ! si vous les voyiez, ce sont, ou de beaux grands yeux noirs, pleins de feu, ou de beaux yeux bleus, *tendres & languissans. Ce sont* des tailles fines & légeres, ou de ces tailles dont l'embonpoint charmant semble respirer la volupté. Mon cœur, dans un combat perpétuel, ne peut décider entr'elles ; il va de celle-ci à celle-là, de l'une à l'autre ; & le soir, lorsque je *suis seul*, je voudrois leur avoir parlé à toutes.

ARLEQUIN.

Aux dix ! Diantre, pour un muet, vous êtes un furieux discoureur ; & il n'est pas possible

qu'au milieu de tant de femmes, vous ayez toujours été le maître de votre langue.

SCAPIN.

C'eſt pour me tirer de l'embarras, où ſon indiſcrétion vient de me jeter, que j'ai recours à vous. Vous ſaurez que le Bacha avoit fait demander en mariage la fille du Gouverneur de l'iſle voiſine; elle lui fut auſſi-tôt accordée. Mais tandis qu'on l'amenoit, il s'eſt amouraché d'une eſclave Italienne, que des Corſaires lui vendirent, il y a quelques jours; & croyant toucher le cœur de ſa nouvelle maîtreſſe par un ſacrifice brillant, il veut aujourd'hui renvoyer la fille de ce Gouverneur.

ARLEQUIN.

Il a tort.

SCAPIN.

Oh! pour connoître toute ſon injuſtice, il faudroit que ce matin vous euſſiez vu, comme moi, cette fille charmante, couchée languiſſamment ſur un ſopha, dans une parure négligée. Quelques larmes couloient de ſes beaux yeux : elle ſoupiroit; elle s'agitoit; je la regardois, j'admirois; le cœur me palpitoit...

ARLEQUIN.

Vous n'avez pu retenir votre langue? Elle s'eſt échappée? Vous avez parlé?

SCAPIN.

Hélas oui!

ARLEQUIN.

Eh, que vous a-t-on répondu?

SCAPIN.

Cette belle perſonne, dans une colere terrible, vouloit me perdre, appeller le Bacha : j'ai cru vingt fois toucher au dernier inſtant de ma vie.

ARLEQUIN.

Vous maudiſſiez bien alors votre talent pour la parole?

SCAPIN.

Cependant, peu à peu, par mes prieres & mes ſoumiſſions, je l'ai appaiſée : elle a promis de me pardonner, à condition que je viendrois vous parler de ſa part, & que je tâcherois de vous mettre dans ſes intérêts. Elle vous récompenſera magnifiquement. Il faut, par des prédictions effrayantes, arracher le Bacha à ſon amour pour cette Italienne; & parmi les menaces que vous lui ferez, vous pouvez avancer hardiment que le Gouverneur dont il mépriſe la fille, eſt prêt à fondre dans cette iſle à main armée. Je ſais, à n'en pouvoir douter, qu'il y a des intelligences, & que peut-être avant la fin du jour, il y fera une deſcente.

ARLEQUIN.

Mon ami, je ne ſuis point un fripon, un fourbe, un impoſteur; tout l'or de la terre ne me tenteroit pas : mais comme ce que vous deſirez s'accorde avec les intentions de notre grand Prophete, je vous rendrai ſervice. Allez au port; vous y trouverez mon camarade, un

honnête homme comme moi; il vous instruira de ce que vous devez faire.

SCAPIN, *voulant l'embrasser.*

Permettez que je vous embrasse, mon cher Derviche.

ARLEQUIN, *se reculant gravement.*

Je vous permets de baiser le bas de ma robe. Allez, mon cher muet; mais, si vous restez encore long-temps au serrail, je crains bien que quelque jour un peu trop d'éloquence à la vue des femmes, ne vous porte malheur.

(*Scapin sort.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

CE muet, celle qui l'envoie, la descente d'un ennemi sur cette côte, & le désordre qu'elle y causera sans doute, pourront aider à nous tirer du mauvais pas où l'amour de mon Maître nous a mis... Mais, que vois-je!... Colombine!... ma chere Colombine!... Sans nous découvrir d'abord, jouissons du plaisir de lui entendre dire combien elle souffre, séparée de son cher Arlequin.

SCENE IV.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

APPROCHEZ, la belle enfant; rien n'échappe à ma ſcience : n'êtes-vous pas une certaine Colombine qui futes enlevée ſur les côtes de Sicile le jour même que vous deviez épouſer un garçon fort aimable, nommé Arlequin? Vous venez ſans doute me conſulter ſur la deſtinée de ce pauvre garçon, & ſur ce qu'il fait, éloigné de vous?

COLOMBINE, *froidement.*

Non, Monſieur, non.

ARLEQUIN, *la contrefaiſant.*

Non, Monſieur, non.

COLOMBINE.

Je ne crois pas qu'il ait l'honneur d'avoir une deſtinée; & d'ailleurs, en quelque pays qu'il ſoit, je ſais ce qu'il fait, comme ſi je le voyois.

ARLEQUIN.

Vous le ſavez?

COLOMBINE.

Oui : il eſt à table, ou à dormir.

ARLEQUIN, *à part.*

Plût au ciel, & que le diable eût emporté le

Bacha! (*Haut.*) En vérité ce pauvre Arlequin étoit bien fou de tant s'affliger le jour de votre enlevement.

COLOMBINE.

Il étoit donc bien triste?

ARLEQUIN.

Il n'a peut-être de sa vie soupé d'aussi mauvaise grace que ce soir-là.

COLOMBINE.

J'étois aussi assez triste.

ARLEQUIN.

Un ami charitable pour l'arracher à sa douleur, le mena au cabaret...

COLOMBINE.

Où il s'enivra?

ARLEQUIN.

Là, là.

COLOMBINE.

Le Lieutenant du Vaisseau entra dans ma chambre pour me consoler...

ARLEQUIN.

Et il y réussit?

COLOMBINE.

Là, là.

ARLEQUIN.

Votre Maîtresse a été plus fidelle que vous?

COLOMBINE.

Oh! ma Maîtresse ne sait pas prendre son parti; elle a toujours à la bouche le nom de son cher Octave; elle pleure sans cesse; elle a vingt fois menacé le Bacha de se poignarder à

ſes yeux. Après tout, ce pays-ci n'eſt guere ſupportable : on y voit tant de femmes, tant de femmes & ſi peu d'hommes ! Dites-moi, ne pouvons-nous plus nous flatter de revoir notre patrie ?

ARLEQUIN.

Apprenez que vous reverrez bientôt Arlequin ; mais ſa vue ne peut que vous être funeſte, ſi vous lui avez fait quelqu'infidélité. Allons, je vous aiderai moi-même, ſi vous voulez, à vous examiner. Donnez-moi la liſte de vos amans ; je crois qu'elle n'eſt pas courte ?

COLOMBINE.

Je ſuis, je penſe, aſſez jolie pour qu'elle ſoit un peu longue.

ARLEQUIN.

Dites aſſez coquette.

COLOMBINE, *réfléchiſſant.*

Mes amans ?... le Lieutenant du vaiſſeau... un peu le Capitaine... l'Enſeigne...

ARLEQUIN, *avec impatience.*

Tout l'équipage ?

COLOMBINE, *réfléchiſſant.*

Le jeune Volontaire.... le jeune Volontaire...

ARLEQUIN, *à part.*

Elle s'arrête long-temps ſur celui-là.

COLOMBINE, *toujours réfléchiſſant.*

Un matin... rien, rien... le lendemain... bagatelle encore.... Et depuis que nous ſommes dans ce Serrail, l'Intendant des jardins...

ARLEQUIN, *traînant ſes paroles comme elle.*

L'Intendant des jardins...

COLOMBINE.

Un ſoir qu'il me trouva ſeule dans le cabinet de verdure....

ARLEQUIN, *à part.*

Aï, aï, aï.

COLOMBINE.

Si vous l'aviez vu! Il avoit des manieres ſi tendres, ſi engageantes!...

ARLEQUIN, *à part.*

Io crepo! (*Haut.*) Eh bien?

COLOMBINE.

Eh bien!... Je lui dis que j'entendois la voix de ma maîtreſſe qui m'appelloit, & le laiſſai-là, en m'enfuyant.

ARLEQUIN, *s'eſſuyant le front.*

Ouf! Arlequin l'a échappé belle!

COLOMBINE.

Si vous ſaviez combien je me divertis à voir briller dans les yeux d'un amant, cette vivacité, cette joie, ces deſirs, ces tranſports que lui inſpire un bonheur qu'il ne croit pas éloigné! J'affecte d'abord de douter de ſa ſincérité; peu à peu, je parois me laiſſer perſuader; enſuite je feins du trouble, de l'embarras, de l'émotion; & lorſqu'il ſe croit au moment de triompher, zeſte, je m'échappe.

ARLEQUIN.

La belle enfant, ce divertiſſement eſt dange-

reux : vous pourriez bien quelque jour ne vous pas trouver des jambes pour fuir... mais achevez votre revue.

COLOMBINE.

Elle eſt faite.

ARLEQUIN.

Conſultez-vous encore ; peut-être oubliez-vous quelque choſe ?

COLOMBINE.

Non, non, je n'oublie rien.

ARLEQUIN.

Il y a dans ce ſerrail un certain muet... Ne vous a-t-il point parlé ?

COLOMBINE.

Eſt-ce que les muets parlent ?

ARLEQUIN.

Le coquin a une tournure de converſation qui pourroit vous avoir éblouie.

COLOMBINE.

Je ne le connois point ; & je puis, vous dis-je, voir Arlequin en toute ſûreté.

ARLEQUIN, *ôtant ſa fauſſe barbe.*

Pénélope moderne, reconnoiſſez cet époux dont le front a couru tant de haſards.

COLOMBINE.

C'eſt toi, mon cher Arlequin ! Comment as-tu pu pénétrer juſqu'en ces lieux ?

ARLEQUIN.

Sous ce déguiſement, j'y viens, avec mon Maître, tenter ta délivrance & celle d'Angéli-

que. Tu vois à quels dangers nous nous exposons, & combien vous devez être fâchées, si vous nous avez fait quelque infidélité.... Là, Colombine, entre nous, tu dois me parler à cœur ouvert; ne s'eſt-il véritablement rien paſſé entre le Bacha & ta Maîtreſſe?

COLOMBINE.

Que tu es ridicule!

ARLEQUIN.

Que tu es diſcrete!

COLOMBINE.

Que tu es effronté!

ARLEQUIN.

Tu ne dis pas tout ce que tu ſais.

COLOMBINE.

Et toi, tu ne ſais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Tiens, je me mets à la place du Bacha. Des Corſaires vous amenent devant moi, & vous expoſent en vente; je vous examine: belle taille! phyſionomie charmante! grands yeux noirs & bien fendus! Je vous fais marcher; votre démarche eſt noble & aiſée; enfin l'emplete me paroît bonne de tous points; je vous paye à ces Corſaires. On vous conduit aux bains, de-là dans un appartement où je ne tarde pas à me rendre; je me jette aux genoux de ma belle eſclave; je lui prends la main; je veux, pour gage de ma tendreſſe, couler à ſon doigt un diamant que je lui montre.... Je n'en veux point... Oh! vous l'aurez,... Je ne l'aurai

pas.... Vous le prendrez.... Je ne le prendrai point.... Je vous en prie.... Non.... Je le veux.... Comment ! comment ! finiſſez, finiſſez donc. Je ne me pique pas d'être ſi bien au fait que toi de la façon dont les Bachas font l'amour : mais voilà en gros comme les choſes ont dû ſe paſſer, & à l'égard de toutes ces menaces que tu dis que ta Maîtreſſe a faites de ſe poigarder, ſtyle de fille. N'as tu pas auſſi menacé de te tuer ?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

COLOMBINE.

Parce que le Bacha ne m'a rien dit qui pût m'alarmer.

ARLEQUIN.

Oh ! il auroit beau te dire ; ſi le cas arrive jamais, je réponds de ta vie.... Mais j'entends du bruit. Il eſt bon qu'on ne nous voie pas enſemble ; retire-toi vîte, & va prévenir ta Maîtreſſe.

SCENE V.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

AH ce n'eſt que vous ! Je ſuis fâché de n'avoir pas fait reſter Colombine.

OCTAVE.

Colombine!

ARLEQUIN.

Elle me quitte à l'instant.

OCTAVE.

Colombine! que t'a-t-elle dit de ma chere Angélique?

ARLEQUIN, *à part.*

Je veux me divertir un moment... (*Haut.*) Angélique, Monsieur!... Angélique!...

OCTAVE.

Parle vîte. Quel malheur as-tu à m'annoncer?

ARLEQUIN.

Angélique.... est Sultane.

OCTAVE.

O Ciel! hier encore, elle étoit, à ce qu'on m'a dit, dans la résolution de mourir plutôt que de consentir....

ARLEQUIN.

La nuit fait faire des réflexions aux filles. Le Bacha lui a envoyé de magnifiques présens, & entr'autres, la moitié de sa moustache pour servir d'aigrette à un petit bonnet à la turque qu'elle portera les jours de cérémonie.

OCTAVE.

Je crois, Monsieur le faquin, que vous voulez rire?

ARLEQUIN.

Tout beau; ne vous fâchez pas; Angélique vous est fidéle.

OCTAVE.

Peux-tu te faire un jeu de ma douleur?

ARLEQUIN.

Colombine va l'inſtruire de notre déguiſement; mais un des muets du ſerrail n'eſt-il pas allé vous trouver au port?

OCTAVE.

Il m'a parlé; je lui ai dit d'y reſter, & ce qu'il doit faire en cas que le Gouverneur de l'iſle voiſine faſſe une deſcente ſur cette côte. On croit avoir apperçu quelques vaiſſeaux.

ARLEQUIN.

Pendant le tumulte, ſi nous pouvions nous ſauver.

OCTAVE.

J'eſpere beaucoup & du déſordre que cauſeroit cette attaque, & de la bêtiſe du perſonnage à qui nous avons affaire. C'eſt un homme groſſier, ignorant, ſuperſtitieux, & fait pour donner dans tous les piéges; j'ai arrêté un vaiſſeau prêt à faire voile quand je voudrai, le trajet n'eſt que de dix lieues.... Mais le bruit des tambours, & des fanfares nous annoncent le Bacha.

ARLEQUIN.

Monſieur... je ne ſuis point préparé... c'eſt fait de moi... Vous ne m'aviez pas dit qu'il étoit ſi laid!

OCTAVE.

Raſſure-toi donc, bourreau.

ARLEQUIN, *tout tremblant.*

Je... je... je me raſſure.

SCENE VI.

LE BACHA, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, ARLEQUIN, *suite du Bacha.*

LE BACHA.

VENERABLE mortel...

OCTAVE, *se détournant comme ne voulant pas regarder des femmes.*

Ordonne à ces femmes de baisser leur voile, si tu veux que je reste ici.

LE BACHA, *à part, faisant signe à Angélique & à Colombine de baisser leur voile.*

Ne vouloir pas voir des femmes!

OCTAVE.

Et fais retirer cette suite inutile dont s'accompagne ton orgueil. Est-ce donc avec ce faste, que tu devrois te présenter devant moi?

LE BACHA, *à part, faisant signe à sa suite de sortir.*

Il parle d'un ton d'autorité qui me saisit.

OCTAVE.

Tu es amoureux de cette jeune esclave; tu veux l'épouser.

LE BACHA.

Je l'ai si souvent entretenue de tous les prodiges qu'opère votre profond savoir, que je lui

ai inſpiré la curioſité de vous conſulter. (*Bas*) Perſuadez-lui que le bonheur de ſa vie eſt attaché à m'aimer; agréez ce préſent; c'eſt un foible eſſai de ma reconnoiſſance.

OCTAVE, *jettant la bourſe.*

Des préſens! à moi!

LE BACHA, *à part.*

Refuſer de l'argent! Tout eſt extraordinaire dans ce Derviche.

OCTAVE.

L'intérêt de la vérité, & non celui de ta paſſion, va délier ma langue. Homme injuſte, ſuperbe, avare, brutal, intemperant...

LE BACHA, *à part.*

Il faut que ce ſoit un ſaint perſonnage pour oſer me parler ſi inſolemment.

OCTAVE.

Tandis que l'amour regne dans ton cœur, la foudre gronde ſur ta tête.

LE BACHA.

La foudre!

OCTAVE.

Le bras du Prophete eſt prêt à s'appeſantir ſur toi.

LE BACHA.

Je tremble!

OCTAVE.

Profite, malheureux, des inſtans que ſa bonté te laiſſe encore pour déſarmer ſa colere.

LE BACHA.

Parlez. Que faut-il faire?

OCTAVE.

Proſterne, proſterne-toi. Par un repentir ſincere, tu pourras détourner le coup qui te menace. (*Le Bacha ſe proſterne au bord du Théâtre.*) Ah! malheureux! mauvais Muſulman, mauvais Muſulman! en te proſternant, tu ne tournes pas la face du côté de la Mecque?

LE BACHA.

Pardonnez, je ſuis dans un trouble....

OCTAVE.

Quel ſcandale! quelle abomination! (*A Arlequin.*) Frere, conduiſez-le; & pour ſon bien, ſoyez aſſez charitable pour lui appliquer vingt coups de ceinture conſtellée à la moindre diſtraction que vous lui remarquerez pendant ſa priere.

Arlequin conduit le Bacha au fond du Théâtre, & le fait ſe proſterner tout de ſon long, & de façon qu'il ne peut voir ce que font les autres Acteurs.

SCENE VII.

OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ANGELIQUE.

AH! mon cher Octave, si ce barbare alloit découvrir que vous êtes son rival! Je suis dans des frayeurs...

OCTAVE.

Ma charmante *Angélique*, j'espere beaucoup de la fortune & de la sotte crédulité de ce Corsaire.) *A Arlequin qui revient.*) Pour les enlever de ce Palais, j'imagine un moyen; il faut que tu donnes tes habits à Angélique, & que tu prennes les siens.

ARLEQUIN, *se déshabillant avec empressement.*

S'il ne tient qu'à cela, volontiers.... Mais, mais, un petit moment de réflexion, s'il vous plaît; vous sortirez tous les trois, que deviendrai-je moi, dans ce Serrail, avec les habits de Madame? La Sultane favorite? Parbleu, j'ai assez bonne grace! (*Il se r'habille vîte.*) Excusez, mon cher Maître; je ne puis pas faire votre affaire.

OCTAVE.

Si tu veux m'écouter...

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je suis sourd.

OCTAVE.

Tu comprendras...

ARLEQUIN.

Je suis une bête, qui ne peux rien comprendre.

ANGELIQUE.

Mon cher Arlequin, vous savez tout l'amour que j'ai pour Octave; entrez dans ma situation; songez à tout ce que je souffre, en le voyant dans un si grand danger.

ARLEQUIN, *du même ton.*

Ma chere Demoiselle, vous savez tout l'amour que j'ai pour Arlequin; entrez dans ma situation; songez combien il me seroit désagréable de lui voir couper le cou.

OCTAVE.

Eh morbleu! Monsieur le fat, il ne vous en coûtera point cette tête dont vous faites tant de cas.

ARLEQUIN.

Il est vrai que j'ai tort d'en faire cas.

COLOMBINE.

Mon ami, laisse-toi fléchir.

ARLEQUIN.

Ah! & toi aussi? J'admire ta vocation pour le veuvage; tu me conseilles comme si tu étois déja ma femme.

OCTAVE.

Par le stratagême que j'imagine, nous sortirions tous les quatre de ce funeste lieu.

ARLEQUIN.

Tous les quatre? Eh comment?

OCTAVE.

Comment? Comment? Dépêche; fais ce que je te dis; & si tu vois que je cherche à te tromper & à t'abandonner ici, je te permets de te jetter aux genoux du Bacha & d'obtenir ta grace, en lui découvrant qui je suis, & à quel dessein je m'étois introduit dans son Serrail.

ARLEQUIN.

Mais....

OCTAVE.

Mais les momens sont précieux; un rien peut nous trahir & nous perdre.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Nous sortirons tous les quatre?... Vous l'espérez?... Il faut tenter l'aventure.... Mais impa.... impa.... impalarmi.... mi.... mi....

OCTAVE.

Finissons.

ARLEQUIN *ôte ses habits, les donne à Angélique & prend les siens, toujours en pleurant.*

S'il n'y avoit que des coups de bâton à risquer, je les affronterois aussi courageusement qu'un autre, mais impa... impa... larmi...

OCTAVE.

Ote donc cette barbe; ces déguisemens sont nécessaires à Angélique.

ARLEQUIN, *prenant la robe d'Angélique.*

Moi en femme, pour orner un Serrail!

Couvre-toi de ce voile; je vais ramener le Bacha. (*A Angélique.*) Gardez un profond silence.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, LE BACHA, ARLEQUIN, *ſous les habits & couvert du voile d'Angélique.*

OCTAVE, *s'approchant du Bacha, qui pendant cette Scene, a toujours été proſterné, le dos tourné aux Acteurs.*

LEVE-TOI, viens, approche, Bacha. Pour flatter l'orgueil de la beauté dont ton cœur étoit épris, tu voulois renvoyer la fille du Gouverneur de l'iſle voiſine, malgré la foi que tu lui avois promiſe : ce Gouverneur eſt puiſſant; & notre grand Prophete, dont il eſt iſſu, juſtement irrité que tu préféraſſes une Eſclave à une Princeſſe de ſon Sang, alloit te frapper, & toute ton iſle, des plus terribles coups : ta ſoumiſſion l'a déſarmé; il n'a étendu ſa main vengereſſe que ſur le coupable objet qui te rendoit infidéle; ſes charmes ne ſont plus....

SCENE IX.

LE BACHA, OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SCAPIN, *contrefaisant le muet, arrive d'un air fort alarmé, & tâche de faire entendre au Bacha, par des signes, que le désordre est dans l'isle, & que l'ennemi approche de son Palais.*

LE BACHA.

QU'EST-CE ? Que veut-il dire ? Où veut-il m'emmener ? Pourquoi cet air effrayé ? Je ne l'entends point.

OCTAVE.

Tu vas l'entendre. Muet, je délie ta langue, & t'ordonne de parler

SCAPIN, *au Bacha.*

Seigneur, tout est dans le désordre & la confusion....

LE BACHA.

O Ciel ! mon muet parle ! Quel prodige !

OCTAVE.

Ce n'est pas le seul dont tes yeux doivent être aujourd'hui frappés. Je t'ai dit que les charmes de la coupable beauté à qui tu sacrifiois, n'étoient plus.... (*Octave leve le voile*

d'Arlequin.) Regarde; aime-là encore, ſi tu l'oſes.

(*Arlequin fait une grimace épouvantable au Bacha*)

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Ah! ma chere Maîtreſſe, comme vous voilà faite!

SCAPIN, *au Bacha.*

Je vous dis, Seigneur, qu'il n'y a pas un moment à perdre; le Gouverneur de l'iſle voiſine, favoriſé par des mécontens qui ſe ſont joints à lui, vient d'aborder; il a forcé & renverſé la garde du port; il s'avance vers ce Palais.

(*On entend un grand bruit de guerre.*)

LE BACHA.

Je ſuis perdu!

SCENE X & *derniere.*

LE BACHA, OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN, SCAPIN, FATIME *& ſa ſuite.*

FATIME.

NON, Seigneur; & ma tendreſſe vient vous arracher au péril qui vous menace. Mon pere n'eſt deſcendu dans cette iſle, que pour

me venger. Donnez-moi votre foi : recevez la mienne; au lieu de vous traiter en ennemi, il vous regardera comme un gendre, dont l'alliance & l'amitié lui ſont cheres.

LE BACHA.

Tout ce que je vois ; tout ce que j'entends me confond. Ah! Madame, que la nobleſſe de vos ſentimens, en m'ouvrant les yeux ſur vos charmes, me fait rougir de mon injuſtice!

OCTAVE, *prenant la main du Bacha & celle de Fatime.*

Je vous unis l'un à l'autre, & vous prédis, Bacha, qu'avant la fin de l'année, il vous naîtra un fils qui n'aura pas moins d'eſprit que ſon pere. Je vais au port ordonner que tout acte d'hoſtilité ceſſe, & déclarer à votre beau-pere, que l'intention du Prophete eſt, qu'il ſoit déſormais votre ami. (*A Colombine & à Angélique.*) Vous, que l'on me ſuive avec cette malheureuſe. (*Montrant Arlequin.*)

COLOMBINE.

Ma chere maîtreſſe, on va ſans doute vous jetter à la mer! (*Au Bacha.*) Vous l'avez tant aimée, daignez la protéger.

LE BACHA.

La main du Prophete l'a frappée; je n'oſerois m'y intéreſſer,

ARLEQUIN, *tandis qu'on l'emmene.*

Ah vilain Bacha! maudit Bacha! petit traître!

LE BACHA, *aux Eſclaves de la ſuite de Fatime.*

Par vos danſes & vos chants, célébrez mon bonheur; & que le pere de la charmante Fatime ne trouve ici que des marques de la joie & du plaiſir, dont mon cœur eſt comblé.*

(*Différens Eſclaves, de l'un & de l'autre ſexe, forment des danſes.*)

---

* Les uns ont dit qu'il falloit que ce Bacha fût bien bête. D'autres ſe ſont imaginé que cette Piece, quoiqu'une eſpece de farce, renfermoit quelque morale, & ont ſoutenu que le peuple s'eſt laiſſé ſouvent tromper par des faiſeurs de prétendus miracles, qui n'employoient pas même dans leurs moyens autant d'accord, de préparation & de vraiſemblances, que mon faux Derviche.

FIN.

LE RIVAL SUPPOSÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 25 Octobre 1749.

PRÉFACE.

CETTE Comédie auroit dû être intitulée : *le Rival de lui-même*, ou *le Portrait*; mais comme il y en avoit déja d'autres ſous ces deux titres, je lui donnai celui du *Rival ſuppoſé*. Malgré le ſuccès qu'elle eut, je la retirai après la premiere repréſentation * : j'en dirai les raiſons dans la Préface d'une autre Piece de moi, *la Colonie*, avec laquelle elle fut jouée.

* Elle a été depuis très-ſouvent repréſentée à la Cour & à Paris, & toujours avec beaucoup de ſuccès.

ACTEURS.

LE ROI D'ARRAGON.

D. FRÉDÉRIC, *favori du Roi.*

D. FÉLIX, *pere de Dona Léonor.*

DONA LÉONOR.

FLORINE, *femme-de-chambre de Dona Léonor.*

La Scene eſt dans un Château de Don Félix, à cinq lieues de Sarragoſſe.

LE
RIVAL SUPPOSÉ,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, D. FRÉDÉRIC.

D. FREDERIC.

ENFIN nous voici arrivés. Pendant tout le chemin vous ne m'avez pas dit un mot.

LE ROI.

Je rêvois. Ah! mon cher Frédéric, tu souhaitois que je devinſſe amoureux!

D. FREDERIC.

Sans doute. Adoré de ſes ſujets, reſpecté de ſes voiſins, redoutable à ſes ennemis, avec toutes les qualités & cet air charmant d'un jeune héros, je voyois mon Maître au milieu de la Cour la plus brillante, chercher le plaiſir, ne le trouvant jamais, s'ennuyant par-tout...

LE ROI.

Il eſt vrai, rien ne m'amuſoit.

D. FREDERIC.

J'étois très-persuadé que cette indolence, cet ennui, cette langueur mêlée d'inquiétude, n'étoit que le besoin d'aimer.

LE ROI.

Mais, en aimant, si je me suis exposé aux peines les plus cruelles ?

D. FREDERIC.

Des peines ? Un Roi ? En aimant ?

LE ROI.

Un Roi, comme un autre, quand il veut être aimé pour lui-même, & ne rien devoir à l'éclat de son rang. Je serai peut-être dans ce jour le plus malheureux de tous les hommes.

D. FREDERIC.

Oh! il faut que vous soyez (permettez-moi de vous le dire) le plus ingénieux à vous tourmenter, pour ne pas voir qu'il semble que le Ciel a voulu arranger votre aventure selon vos souhaits, & de façon à contenter toute la délicatesse de votre cœur & de vos sentimens. Le hasard fait tomber entre vos mains un portrait. Pendant sept ou huit jours, par votre ordre, à la cour, à la ville, de tous côtés, je cherche le charmant objet qu'il représente; tous mes soins sont inutiles; & vous commencez à désespérer de pouvoir le découvrir, lorsqu'emporté par l'ardeur de la chasse, écarté de votre suite, vous vous trouvez auprès des murs du parc de ce château; vous entendez des cris; vous voyez des femmes qui fuient, & qu'un horrible sau-

glier pourſuit : voler à leur ſecours, & tuer cette eſpece de monſtre, ne fut que l'affaire d'un inſtant. Une jeune perſonne, qui de laſſitude & d'effroi étoit tombée au pied d'un arbre, offre à vos yeux l'original du portrait; c'eſt en ſauvant ſes jours, que vous rencontrez cet objet ſi deſiré : premiere circonſtance, & qui, en vérité, me paroît des plus flatteuſes.

LE ROI.

Ah, la plus heureuſe de ma vie !

D. FREDERIC.

Voyons enſuite. Don Félix de Mendoce, ſon pere, eſt un vieux Seigneur, hériſſé de probité, vivant dans ſes châteaux, haïſſant la Cour, & qui, ſur quelques mécontentemens, s'en étant retiré du tems du feu Roi, n'y a pas reparu depuis treize ou quatorze ans; ainſi ni lui ni ſa fille ne vous connoiſſoient : autre circonſtance qui dut vous faire d'autant plus de plaiſir, que vous m'aviez dit pluſieurs fois, que ſi jamais vous veniez à prendre de l'amour, vous ſouhaiteriez que votre rang ne fût point connu de celle que vous aimeriez.

LE ROI.

J'avoue, mon cher Fréderic, que juſqu'à préſent j'ai ſujet d'être content; je cachai à Don Félix & à ſa fille qui j'étois; je pris ton nom : il falloit enſuite, pour revenir ici, me dérober à une Cour toujours inquiete & curieuſe; tu m'en facilitas les moyens : j'ai revu pluſieurs fois la charmante Léonor; elle m'a

avoué que j'étois aimé ; je l'ai demandée en mariage à son pere...

D. FREDERIC.

Ils n'ignorent donc plus l'un & l'autre que vous êtes le Roi ?

LE ROI.

Ils ne me croient toujours que *Don Fréderic*; ta naissance, ta fortune & tes services, indépendamment de l'amitié que tout l'Arragon sait que j'ai pour toi, te rendent un parti assez brillant, pour que Don Félix n'ait pas balancé un instant à m'accorder sa fille : c'est aujourd'hui que nous devons être unis ; mais je veux auparavant connoître *si je suis véritablement aimé*; je vais *la mettre* à une épreuve... Si elle y succombe, quel coup pour un cœur aussi tendre, aussi sensible, aussi passionné que le mien !

D. FREDERIC.

Comme vous ne me détaillez point votre dessein, je crains de manquer à quelque chose; par exemple, ce *prétendu Courrier qui doit* venir de la Cour, quand faudra-t-il que je le fasse arriver ?

LE ROI.

Je t'en avertirai par un mot à l'oreille, un geste, un regard...

D. FREDERIC.

Et ces danseurs & ces danseuses qui attendent au bout de l'avenue ?

LE ROI.

Ils paroîtront quand il sera tems; c'est mon affaire.

D. FREDERIC.

Cela suffit; il faut espérer que tout ira bien; & je me divertis d'avance de la surprise & de l'embarras de Don Félix, lorsqu'il verra que vous êtes le Roi; il vous tenoit quelquefois des propos auxquels l'oreille des Souverains n'est pas accoutumée; & son caractere fier, libre, indépendant...

LE ROI.

Me plaît & m'amuse beaucoup.... On vient; c'est lui : songe que je continue à passer ici pour toi, & que tu n'y es que mon valet-de-chambre.

SCENE II.

LE ROI, D. FRÉDERIC, D. FÉLIX.

D. FÉLIX.

QU'ON me laisse en paix; ces discours m'ennuient; il est inutile & ridicule même de me le proposer. (*Appercevant le Roi.*) Ah ! on ne m'avoit pas dit que vous étiez ici.

LE ROI.

J'arrive dans l'instant.

D. FELIX.

Vous me voyez en colere; ma fille prétend m'emmener à la Cour.

LE ROI.

Eh bien, Monſieur?

D. FELIX.

Eh bien? j'irois à la Cour, moi!

LE ROI.

Sans doute. N'eſt-il pas étonnant qu'un homme de votre naiſſance ſe ſoit obſtiné à vivre dans une Province?

D. FELIX.

Dans une Province? Je vis chez moi, Monſieur, *dans mes terres.*

LE ROI.

Je vous aſſure que quand le Roi vous ſera connu...

D. FELIX.

Je n'aime pas les nouvelles connoiſſances; je ſuis trop vieux.

LE ROI, *ſouriant.*

J'aurois cru que celle d'un Roi...

D. FELIX.

Monſieur, plein de reſpect & de ſoumiſſion pour mon Prince, je ſerai toujours le premier à donner l'exemple de l'obéiſſance qu'on lui doit; mais vous trouverez bon que je n'envie pas l'honneur d'en approcher.

LE ROI.

Je ſais cependant qu'il ſouhaite & qu'il eſpere de vous attacher auprès de lui.

D. FELIX.

Il le ſouhaite! Eh pourquoi, s'il vous plaît?

LE ROI.

Pour avoir en vous une perſonne d'un caractere ſûr, d'une probité, d'une candeur éprouvée, incapable de lui farder la vérité, & à qui il pourra donner toute ſa confiance... Vous riez?

D. FELIX.

Oui : le Roi ſouhaite de m'avoir auprès de lui, moi qu'il n'a jamais vu, parce que je paſſe pour avoir de la droiture, de la candeur & de la probité? Songez donc que c'eſt me dire qu'il n'en trouve guere dans ceux qu'il voit tous les jours, & que par conſéquent, tout Roi qu'il eſt, il vit en aſſez mauvaiſe compagnie.

LE ROI.

Mais....

D. FELIX.

Mais, Monſieur, vous allez être mon gendre; apprenez une fois pour toutes à me connoître. Je ne ſuis point fait pour être un Seigneur de la Cour; je ſuis un homme bizarre, ridicule, extraordinaire, qui crois que la haute naiſſance n'a pas beſoin d'être décorée par des titres & des dignités. Quoique je faſſe la plus grande dépenſe, elle n'excede jamais mes revenus; je n'ai pas plus de dettes qu'un ſimple bourgeois. Je préfere le plaiſir d'être bien logé dans mes châteaux, à l'honneur de l'être mal auprès du Prince. En un mot, j'aime mieux me promener dans mon parc & dans des lieux que

achever de préparer tout pour votre mariage; elle sera demain votre femme; demain je vous embrasse, & vous souhaite à l'un & à l'autre un bon voyage; voilà votre chemin pour vous rendre à la Cour, & voilà le mien pour retourner dans celle de mes terres que j'habite ordinairement.

(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

D. FRÉDÉRIC, FLORINE.

FLORINE.

ENFIN nous dirons donc adieu à ce triste château, à ces arbres, ces bois, ces jardins où l'on ne voyoit jamais que les mêmes objets?

D. FREDERIC.

Cela vous ennuyoit.

FLORINE.

Beaucoup.

D. FREDERIC.

La variété vous plaît?

FLORINE.

Infiniment. J'aime le bruit, le tumulte, à voir aller, venir, courir; je me fais de la Cour l'idée la plus agréable.

D. FREDERIC, *voulant l'embrasser.*

Il est sûr qu'avec cette taille de Nymphe,

FLORINE.

Quand je ne l'aimerois pas par goût, une femme-de-chambre n'eſt-elle pas obligée de l'aimer par état? Je connois les Grands; ce ſont communément des ames dures, ingrates & peu ſenſibles aux véritables ſervices qu'on leur rend; on ne parvient à captiver leur confiance & leur faveur qu'en les amuſant: or je ne veux pas laiſſer à d'autres le ſoin d'amuſer ma Maîtreſſe; je tâcherai d'être toujours des premieres à ſavoir la nouvelle du jour, à la faire rire & la divertir de tout ce qui ſe paſſera; je conte aſſez plaiſamment; & quand je veux m'en donner la peine, j'ai le talent d'attraper à merveilles l'air, le ton, le ridicule des gens, & même de les contrefaire en leur préſence, ſans qu'ils s'en apperçoivent.

D. FREDERIC, *voulant encore l'embraſſer.*

Vous irez loin; vous êtes divine, adorable, un vrai tréſor pour une perſonne en place!

FLORINE.

Finiſſez. J'apperçois nos futurs époux... Il ſemble qu'ils ont déja l'air fâché. Qu'y a-t-il donc?

SCENE

SCENE V.

LE ROI, D. LÉONOR, D. FRÉDERIC, FLORINE.

D. LE'ONOR.

QUoi? lorſqu'on va nous unir, je vous vois rêveur, inquiet...

LE ROI.

Ah, Madame!

D. LE'ONOR.

Je vous demande la cauſe d'une triſteſſe qui m'alarme; vous ne me répondez point; vous levez les yeux au Ciel; vous ſoupirez... En un mot, D. Frédéric, expliquez-vous, ou je vais dire à mon pere...

LE ROI.

De grace, arrêtez.

D. LE'ONOR.

Parlez donc.

LE ROI.

Grands Dieux!

D. LE'ONOR.

Que vous me faites ſouffrir!

LE ROI.

Eh bien, Madame...

D. LE'ONOR.

Eh bien?

LE ROI.

Apprenez que je ſuis... un perfide.

D. LE'ONOR.

Vous!

LE ROI.

Prêt à conſommer la trahiſon que je vous faiſois, elle s'eſt peinte à mon ame dans toute ſon horreur.

D. LE'ONOR.

Vous me trahiſſiez! ô Ciel!

LE ROI.

Hier, après avoir obtenu du Roi ſon agrément pour notre mariage, je me retirois lorſqu'il me rappella: „ Mon cher Frédéric, me dit-il, „ je ſais trop combien tu m'es attaché, pour „ douter un inſtant de toute l'inquiétude que te „ cauſe la mélancolie où tu me vois plongé de- „ puis quelques jours. Croirois-tu que le por- „ trait d'une jeune perſonne que je ne connois „ point, a fait naître en mon cœur *la paſſion* „ *la plus prompte & la plus vive? Tiens*, vois, „ examine toi-même ſi la Nature a jamais rien „ formé de plus beau; regarde cette bouche, „ ces yeux: que d'agrémens, que de fineſſe, „ & en même temps que de nobleſſe & de ma- „ jeſté dans tous ces traits! Je te laiſſe ce por- „ trait, ajouta-t-il: informe-toi, aide-moi à „ découvrir cet adorable objet: une ſi rare „ beauté ne ſauroit être inconnue. „ Jugez, Madame, de la ſurpriſe & du trouble où me jet-

toit ce discours; voilà le portrait qu'on me faisoit admirer & qu'on m'a confié.

(*Tandis que Dona Léonor & Florine regardent le portrait, le Roi parle à l'oreille de Don Frédéric qui sort du Théâtre pour revenir exécuter la commission qu'il lui donne.*)

D. LE'ONOR.

C'est le mien. Mon pere le fit faire, il y a un mois, lorsqu'il me retira du couvent; je le perdis quelques jours après.

LE ROI.

Et le hasard, comme vous voyez, l'a fait tomber entre les mains du Roi. Au lieu de répondre à sa confiance, de me jetter à ses pieds, & de lui avouer que j'étois son rival, je tâchai de dérober à ses yeux mon trouble & mon embarras; je combattis sa passion d'un air froid & indifférent : un objet inconnu, lui dis-je, doit-il prendre tant d'empire sur votre ame? Cette jeune personne est peut-être engagée? Peut-être est-elle extrêmement flattée dans cette peinture? Peut-être même n'existe-t-elle pas? Ces traits si beaux, si ravissans, si bien dessinés, si bien assortis, ne sont sans doute que l'effet de l'imagination du Peintre. Enfin, Madame, ma perfide jalousie n'épargna rien de tout ce qui pouvoit étouffer sa curiosité, son amour, & vous ravir une couronne. Je suis venu pour presser notre mariage; j'ai trouvé Don Félix en arrivant; quoiqu'en proie à l'inquiétude la plus

vive, j'ai eu assez de force sur moi-même, pour ne lui montrer qu'un extérieur tranquille; mais, lorsque j'ai paru devant vous, cet air de candeur & de sincérité qui relève encore l'éclat de vos charmes, cette joie tendre & ingénue que vous avez marquée en me revoyant, & le Ciel sans doute qui vous destine à faire le bonheur d'un grand Roi, ont confondu mon ame : je n'ai pu déguiser plus long-temps les cruels mouvemens dont je suis agité depuis hier; vous vous êtes apperçue de mon trouble ; vous m'avez pressé de vous en découvrir la cause; voilà mon crime avoué : il ne me reste plus qu'à délivrer vos yeux de ma présence, & qu'à aller cacher loin de vous, mon désespoir, ma honte & ma confusion.

SCENE VI.

LE ROI, D. LÉONOR, FLORINE, D. FRÉDERIC.

D. FREDERIC.

MONSIEUR, il y a là-bas un homme qui vient de la Cour; il dit qu'on lui a ordonné de faire la plus grande diligence, & qu'il a un avis de conséquence à vous donner.

LE ROI, *affectant de l'inquiétude & de la crainte.*

Un avis! Qu'eſt-ce que ce pourroit-être? Le Roi auroit-il découvert... O Ciel!

D. LE'ONOR.

Allez, allez vîte voir ce que c'eſt.... Allez donc.

LE ROI, *en s'en allant.*

Ah! de tous côtés, je ne dois m'attendre qu'à des malheurs!

SCENE VII.

D. LÉONOR, FLORINE.

FLORINE.

EH bien, voilà les hommes! Qui n'eût pas cru que ce Don Fréderic vous aimoit veritablement?

D. LE'ONOR.

Eh, puis-je douter qu'il ne m'aime?

FLORINE.

La jolie façon d'aimer, d'avoir voulu vous ôter une couronne! Le remords l'a pris, me direz-vous; & moi j'aurai l'honneur de vous répondre, qu'au diſcours du Roi & à la vue de votre portrait, le premier tranſport, le premier mouvement d'un véritable amant auroit été de

s'écrier : Ah! Sire, je la connois; c'eſt Léonor de Mendoce; par le caractere, par l'eſprit, & par tous les charmes de la figure, jamais on ne fut plus digne du Trône. Voilà, Mademoiſelle, comme eût parlé le pur & ſincere amour; toujours déſintereſſé, toujours prêt à immoler ſa propre félicité à celle de l'objet aimé : même en le perdant, il ſe fait une douceur, un plaiſir délicat du ſacrifice.

D. LE' ONOR.

Quelle aventure!

FLORINE.

Vous l'avez échappé belle, il faut l'avouer. Où en étiez-vous, s'il eût pouſſé juſqu'au bout la trahiſon, s'il vous eût épouſée? J'en tremble encore. Bientôt après les nôces, il ſeroit retourné à la Cour, mais ſans vous; il n'eût eu garde de vous y mener; votre préſence eût découvert au Roi ſa perfidie; il auroit au contraire inventé chaque jour de nouveaux prétextes pour vous en tenir éloignée : vous auriez augmenté le nombre de ces triſtes héritieres, délaiſſées, reléguées dans leurs châteaux, tandis que Meſſieurs leurs maris, à la ſuite du Prince, au ſein des plaiſirs, ſe livrent à tous les goûts, à tous les penchans, à tous les travers, à toutes les folles & ridicules dépenſes que les faux airs & la fatuité peuvent leur inſpirer.

D. LE' ONOR, *triſtement.*

Eh! ceſſe de m'accabler de tes cruelles réflexions.

FLORINE.

Vous avez raiſon, & j'ai tort : c'eſt de la gloire qui vous attend, que je dois vous entretenir. L'amour va vous couronner ; vous allez être Reine : quel ſort brillant ! que d'éclat ! que de charmes ! L'heureuſe place, où l'on peut, à tous les inſtans, répandre la joie dans le cœur de tout ce qui nous environne ! Car tel eſt notre prévention, notre entêtement pour les Grands, qu'avec un regard, un ſourire, un mot qui ne ſignifie rien, ils nous rendent contens : il faudroit qu'ils vouluſſent être bien haïſſables, pour être haïs.

SCENE VIII.

D. LÉONOR, FLORINE, LE ROI, D. FRÉDERIC.

LE ROI.

MADAME, je ſuis perdu ; vous allez être vengée : un de mes amis m'envoie dire que dans une heure au plus tard le Roi ſera ici.

D. LE'ONOR.

Le Roi !

LE ROI.

Oui, Madame, ce Prince, toujours plein de

bonté pour moi, & qui ne ſait pas encore que j'ai trahi ſa confiance & ſon amitié, veut honorer mon mariage de ſa préſence : à la ſuite d'une chaſſe dans la forêt voiſine, il ſe fait un plaiſir de me ſurprendre par une petite fête ; il viendra maſqué avec cinq ou ſix perſonnes....

D. LE' ONOR.

Quel enchaînement de haſards & de coups imprévus !

LE ROI.

Ils vous conduiſent au Trône, & moi au comble des diſgraces ; je vous perds, je perds l'eſtime & la faveur de mon Maître : en vous voyant, qu'il va me trouver coupable, ou plutôt, que je devrois lui paroître innocent !

D. LE' ONOR.

Dans le trouble où me jette toute cette aventure, que puis-je vous dire ?.. D. Fréderic.... Je dépends d'un pere....

LE ROI, *avec dépit.*

Je vous entends, Madame.

D. LE' ONOR.

Je dois lui être ſoumiſe....

LE ROI.

Certainement ; & comme vous ne doutez pas qu'il ne vous ordonne de ne plus penſer à moi, vous y êtes déja toute préparée ?

D. LE' ONOR.

Comme je ne doute pas qu'il ne m'aime tendrement, je vais le trouver ; je ne crois pas qu'il

ſoit à propos que vous m'accompagniez; vous ſaurez bientôt ce qu'il m'aura dit.

(*Elle ſort.*)

LE ROI.

Ah! je ſais à quoi je dois m'attendre!) *Bas à D. Frédéric.*) Tu vois comme elle rompt un entretien qui ne feroit que l'embarraſſer, & avec quel art elle prépare une excuſe à ſon infidélité. Funeſte épreuve! Mais du moins j'aurai le plaiſir de jouir de ſa confuſion, lorſqu'elle me connoîtra : reſte ici, tandis que je vais me déguiſer.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

D. FRÉDERIC, FLORINE.

FLORINE.

VOILA une fâcheuſe aventure pour votre Maître!

D. FREDERIC.

Selon : je puis vous aſſurer, que dût-il être à jamais exilé de la Cour, il ſe trouvera heureux, ſi votre maîtreſſe lui eſt fidelle.

FLORINE.

Qu'appellez-vous, fidelle?

D. FREDERIC.

Si elle le préfere au Roi.

FLORINE.

La croyez-vous capable de cette folie?

D. FREDERIC.

Comment? N'a-t-elle pas avoué à Don Frédéric qu'elle l'aimoit?

FLORINE.

Bttt.

D. FREDERIC.

Ne m'avez-vous pas dit vous-même, qu'il étoit aimé?

FLORINE.

Aimé... aimé.... comme on l'eſt des jeunes filles. On nous met au Couvent; nous ne devons en ſortir que pour être mariées; on aſpire donc à ce bienheureux moment: d'ailleurs l'idée d'avoir un carroſſe, beaucoup de diamans, des habits magnifiques, de pouvoir dire mes Femmes, mes Gens, d'aller dans le monde, de mettre du rouge, tout cela joint à une certaine curioſité, nous fait donner d'abord une approbation, très-vive ſi vous voulez, au premier parti ſortable qui ſe préſente; mais cette approbation-là peut-elle être appellée de l'amour? Parce qu'il s'offre un autre parti plus avantageux, & que par conſéquent on préfere, les hommes doivent-ils crier à la perfidie, à l'infidélité?

D. FREDERIC.

Non, mais les hommes ſont des ſots de penſer à ſe marier. Quoi? n'être aimé d'abord que parce qu'on peut devenir un mari; & ordinairement un mois après, n'être plus aimé parce

qu'on l'eſt? Parbleu, cela n'eſt pas flatteur pour l'amour-propre.

FLORINE, *ſouriant.*

Quand on eſt bien amoureux, les deſirs l'endorment.

D. FREDERIC.

Et triomphent de la raiſon, je le ſais. N'eſt-il pas cruel, qu'avec ce minois-là, il ne dépendra que de vous de faire tourner la tête à l'homme le plus ſage?

FLORINE.

Eh bon Dieu! à ce ton lamentable, il ſembleroit que la vôtre ſeroit en danger; je vous prierois de me conter cela pour me faire rire; mais j'apperçois D. Félix.

SCENE X.

D. FRÉDERIC, FLORINE, D. FÉLIX

FLORINE, *courant à D. Félix.*

MONSIEUR, ma maîtreſſe vous a-t-elle trouvé, parlé; vous a-t-elle dit?...

D. FELIX.

Oui.

FLORINE.

L'événement n'eſt-il pas des plus ſinguliers?

D. FELIX.

Fort ſingulier.

FLORINE.

Vous ne vouliez pas aller à la Cour; la Cour vient vous chercher.

D. FELIX.

Je sais tout le train que je vais avoir chez moi. (*A Don Fréderic.*) Où est votre Maître? Je le croyois ici.

D. FREDERIC.

Dans le trouble qui l'agite, on ne reste pas long-temps dans la même place.

D. FELIX.

Il est sûr qu'il ne doit pas être tranquille.

D. FREDERIC.

Mais, Monsieur, est-il donc si coupable?

D. FELIX.

S'il est coupable? Dès que la colere du Roi aura éclaté, tu verras, mon ami, tu verras s'il ne sera pas généralement fui, méconnu, délaissé, mépriſé, blâmé de ceux mêmes qui lui ont le plus d'obligation. Oh! dis-moi, peut-on préſumer que des Courtisans, de si honnêtes-gens, accableroient, décrieroient, abandonneroient leur ami, leur parent, leur bienfaiteur, s'il ne le méritoit pas?

FLORINE.

Vous raillez? Mais au fond du cœur, vous seriez cependant bien fâché qu'il eût épousé votre fille; il est bien flatteur de penser qu'elle va être Reine, qu'elle donnera des Princes à l'Arragon....

D. FE'LIX.

Eh morbleu! que mes petits-fils ne ſoient que de bons gentilshommes comme moi : pour en bien ſoutenir le titre, ils auront encore aſſez de devoirs à remplir!

FLORINE.

Oh! je ne tiens pas à cet air d'indifférence pour tout ce qu'il y a de plus brillant parmi les hommes; d'ailleurs accordez-vous avec vous-même. Pourquoi reſtiez-vous dans vos châteaux? Pour n'être pas obligé de faire la cour aux gens en crédit, en faveur? Eh bien, à préſent vous ne ſerez obligé de la faire à perſonne; au contraire, chacun vous la fera.

D. FELIX.

Et chacun m'ennuiera. Je ſuis accoutumé à vivre uniment, librement, cordialement, je veux des amis : en devenant le beau-pere du Roi, je n'aurai plus que des flatteurs.

FLORINE.

Mais....

D. FELIX, *vivement.*

Mais, tu veux toujours parler; tu te crois de l'eſprit comme les Fées; tu ne feras toute ta vie qu'une petite raiſonneuſe, qui a du feu, de la vivacité, des tons, des mots, du jargon, pas le ſens commun; très-propre à être une ſuivante de Cour, & à faire la petite importante à la Ville.

D. FREDERIC, *appercevant des Maſques,* Monſieur, voici ſans doute le Roi & ſa ſuite.

D. FELIX.

Je lui cede la place. Quand il lui plaira de se faire connoître, je tâcherai de lui rendre ce qui lui est dû. (*A Florine.*) Vas dire à ma fille qu'elle vienne.

FLORINE.

J'y cours.

D. FELIX, *en s'en allant.*

Ce n'est pas à moi à faire les honneurs à des Masques.

SCENE XI.

LE ROI, D. FRÉDERIC, *Troupes de Masques.*

LE ROI, *se démasquant à D. Fréderic.*

VOICI le moment fatal! Tu ne saurois t'imaginer combien je souffre; je crains, j'espere; je voudrois quelquefois n'avoir jamais tenté cette malheureuse épreuve; mais aussi je sens que si je ne la faisois pas, il manqueroit toujours quelque chose à mon bonheur; il ne seroit jamais pur & tranquille. Le masque aidera à déguiser ma voix; ne soupçonne-t-on rien?

D. FREDERIC.

Non, je vous en réponds; le pere & la fille....

LE ROI, *remettant son masque.*

La voici; il ne faut pas qu'elle nous voie ensemble; éloigne-toi vîte.

SCENE XII.

LE ROI *masqué*, D. LÉONOR.

LE ROI.

QUE vois-je! Quelle est ma surprise! C'est vous, Madame, que Don Fréderic alloit épouser? Le perfide! Il sait que je vous adore; je suis son Roi; il avoit toute ma confiance : hier encore, ce fut à lui que je m'adressai pour tâcher de trouver cet objet charmant, dont le seul portrait avoit fait tant d'impression sur mon ame...

D. LE'ONOR.

Puis-je croire, Sire...

LE ROI.

Ah! Madame, ne cherchez point à douter de la passion la plus tendre, la plus vive, la plus sincere dont un cœur ait jamais brûlé!

D. LE'ONOR.

Quoi? Sire, je me persuaderois qu'un grand Roi, qu'on a même toujours peint uniquement occupé de la gloire, insensible à l'amour...

LE ROI, *vivement*

C'étoit à vous qu'il étoit réservé de m'en faire

reconnoître l'empire; & cette insensibilité qui ne s'est démentie qu'à la vue de votre portrait; ce portrait que le Ciel sans doute fit tomber entre mes mains; mon arrivée en ces lieux au moment que vous alliez être perdue pour moi; tout enfin doit vous persuader que ce cœur vous étoit destiné. Se pourroit-il qu'avec tant de charmes, vous n'eussiez jamais pensé que je n'avois point encore partagé mon trône ? Lorsqu'on parloit de mon indifférence au milieu d'une Cour qui sembloit m'offrir tout ce que l'Arragon avoit de plus aimable, ne puis-je me flatter que vous ayez quelquefois souhaité que je vous visse ?

D. LE' QNOR.

Moi ? Sire...

LE ROI.

Eh ! Madame, les premiers desirs de la beauté ne devroient-ils pas être pour l'objet qui peut la couronner ? Ce seroit un commencement d'intérêt que vous auriez pris en moi.

D. LE' ONOR.

Il seroit difficile de ne pas s'intéresser à un Prince, dont la renommée ne se lasse point de publier les vertus.

LE ROI.

Achevez, comblez mon bonheur; dites-moi que Don Fréderic n'avoit point touché votre inclination; que vous l'épousiez sans amour, comme sans répugnance; que choisi par votre pere....

D. LE' ONOR.

Choisi par mon cœur, Sire....

LE ROI.

Madame...

D. LE' ONOR.

Et rien ne pourra l'en arracher.

LE ROI.

Un de mes Sujets me seroit préféré !

D. LE' ONOR.

Je l'aime; voilà ma réponse; & c'est mon excuse, s'il est vrai que vous-même vous aimiez.

(*S'avançant au fond du Théâtre.*)

Permettez que je fasse avertir mon pere que vous honorez ces lieux de votre présence.

LE ROI, *l'arrêtant.*

Un instant.

D. LE'ONOR, *avec impatience.*

Eh! de grâce, Sire... Je me suis expliquée... Faut-il vous dire de plus que je savois que vous alliez arriver; que je me suis jetée aux genoux de mon pere, & que si je ne l'avois pas trouvé disposé à tenir à D. Fréderic la parole qu'il lui avoit donnée, mon parti étoit pris de chercher une retraite où, m'enfermant pour le reste de mes jours....

LE ROI.

Quoi? plutôt que de renoncer à votre amant, lorsqu'un Roi...

D. L E' O N O R.

Il l'eſt de mon cœur; toutes les Couronnes de l'Univers ne ſauroient m'éblouir.

LE ROI, *ſe jettant à ſes genoux, & ſe démaſquant.*

Et ne ſauroient payer un ſi parfait amour.

D. L E' O N O R.

Que vois-je !

SCENE XIII & *derniere.*

LE ROI, *D. LÉONOR, D. FELIX*, D. FREDERIC, & FLORINE, *au fond du Théâtre.*

L E R O I, *aux genoux de D. Léonor.*

UN Prince qui ſe cachoit ſous le nom de Don Fréderic, pour ne vous devoir qu'à lui-même : jugez dans cet inſtant de mes tranſports & de mon raviſſement. Quel charme d'être aimé de ce qu'on adore, & de pouvoir l'élever au rang ſuprême !

D. L E' O N O R.

De quelqu'éclat dont il brille, je n'aurai jamais plus de plaiſir à le partager avec vous, que j'en avois à vous le ſacrifier.

LE ROI, *à Don Félix.*

Monsieur, vous voyez un amant qui n'attend que votre aveu pour être au comble de ses vœux.

D. FELIX.

Sire, je venois vous représenter mes engagemens avec Don Fréderic; je ne m'attendois pas que ce fût à mon Prince que j'avois promis ma fille; je ressens, comme je le dois, l'honneur que vous lui faites.

LE ROI.

J'espere qu'à présent vous voudrez bien l'accompagner?

D. FELIX.

Eh! Sire, la contrainte de la Cour est mortelle à un homme de mon humeur; je me porte bien; & à mon âge, c'est tout ce que l'on doit desirer.

LE ROI.

Quoi, vous nous refuserez?

D. FELIX.

J'irai y passer quelques jours si vous le voulez absolument; mais ensuite, vous permettrez....

LE ROI.

Quand nous vous y posséderons une fois, nous ferons en sorte que vous n'ayez pas envie de nous quitter.

(*Tandis que le Roi donne la main à Dona Léonor, & sort du Théâtre avec elle; qua-*

tre des Seigneurs masqués, qui l'avoient accompagné, s'approchent de Don Félix, & lui font de profondes révérences.)

D. FELIX, *à part.*

Quelles basses révérences ! (*Haut.*) Messieurs, vous accompagniez le Roi; & vous êtes apparemment des Seigneurs de la Cour...

(*Ils veulent se démasquer.*)

Eh non, non; n'ôtez point ce masque; j'aime autant celui-là qu'un autre.

FIN.

LA COLONIE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

AVEC UN PROLOGUE.

Repréſentée par les Comédiens François, le 25 Octobre 1749.

EXTRAIT

DU

MERCURE DE FRANCE,

Premier & ſecond Volume du mois de Décembre 1749.

LE 25 Octobre, les Comédiens François donnerent la premiere repréſentation d'une Comédie en trois Actes, avec un Prologue, intitulée la Colonie, *& qui fut ſuivie de la premiere repréſentation du* Rival ſuppoſé, *autre Comédie en un Acte, du même Auteur. La Comédie du* Rival ſuppoſé *nous a paru à tous égards un de ſes meilleurs Ouvrages; & nous avons trouvé celle de* la Colonie *très-ingénieuſement imaginée, conduite avec beaucoup d'art, & remplie de bon comique. Quelque ſéverement que nous ayons examiné certains traits auxquels on a re-*

proché d'être trop licencieux, nous n'y avons rien apperçu qui dût bleſſer les oreilles les plus délicates.

Le lendemain de la repréſentation, le Miniſtre de Paris & le Procureur-Général, informés du murmure qui s'étoit élevé dans le Parterre à pluſieurs endroits de ma Piece, envoyerent chercher le manuſcrit des Comédiens, & le *double qu'on avoit dépoſé* à la Police, ſuivant l'uſage. Ils furent très-étonnés de n'y pas trouver la moindre obſcénité, & firent dire aux Comédiens de continuer les répréſentations. Cet ordre ſuffiſoit pour ma juſtification. Je retirai ma Piece; j'avois été trop indignement accuſé pour vouloir qu'on la redonnât, je retirai auſſi *le Rival ſuppoſé*, quoiqu'il eût eu beaucoup de ſuccès.

On a dit depuis que dans ma Comédie de *la Colonie*, le principal Acteur

teur (feu Poiſſon) étoit ivre; que ſa mémoire s'étoit brouillée; qu'il avoit bredouillé, & plus chargé ſon jeu qu'à l'ordinaire, & qu'il lui étoit échappé quelques geſtes & quelques termes indécens. Mais pourquoi ne jeta-t-on le blâme ſur cet Acteur, que lorſque la Piece parut imprimée, & que l'on ſut l'ordre que le Miniſtre, le Procureur-Général & le Lieutenant de Police avoient envoyé aux Comédiens?

dre de ſcandaliſer perſonne, pouvoir riſquer certaines plaiſanteries. Je n'ai eu garde de penſer qu'on pouvoit les haſarder aujourd'hui : jamais les oreilles ne ſont ſi délicates, que lorſque la dépravation du cœur & la corruption des mœurs ſont parvenues à leur comble. Je ſais qu'il y aura des gens intéreſſés à ſoutenir que j'aurai fait des changemens dans cette Comédie ; je n'ai rien à perſuader à ces gens-là ; je dirai à ceux que j'eſtime, à ceux que je reſpecte, qu'elle eſt imprimée telle qu'elle a été repréſentée, ſans que j'y aie ajouté ou retranché un ſeul mot : ils me croiront. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble ſerviteur.

SAINT-FOIX.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.
LA CABALE.

PROLOGUE.*

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, *seul.*

J'Avois fait un Prologue qui, je crois, auroit plu; hier on envoie me dire qu'un accident inopiné empêche qu'on puisse le donner; cela est cruel! J'ai cherché vainement dans ma tête quelqu'autre idée; je n'ai rien imaginé que de commun & de rebattu... Ah, le maudit métier!

* Ce Prologue, dont j'ose dire que l'idée est neuve, fut très-applaudi.

SCENE II.

L'AUTEUR, LA CABALE, *vêtue bizarrement.*

LA CABALE.

QUE fais-tu ici?

L'AUTEUR.

J'y souffre.

LA CABALE.

Me connois-tu?

L'AUTEUR.

Non, mais si vous êtes le diable qui se présente sous une figure agréable pour m'aider à sortir d'embarras, soyez le bien arrivé.

LA CABALE.

Qui es-tu?

L'AUTEUR.

Un homme qui vivroit assez content, assez tranquille, s'il n'avoit pas la fureur de faire des Comédies.

LA CABALE.

Tu es Auteur; & la Cabale ne t'est pas connue?

L'AUTEUR, *lui faisant une profonde révérence.*

C'est une justice que vous voudrez bien me

rendre; d'ailleurs je suis votre très-humble serviteur.

LA CABALE.

Apparemment que tes Comédies n'ont jamais été représentées?

L'AUTEUR.

Toutes l'ont été; la plupart même ont paru réussir : deux entr'autres ont eu les plus grands applaudissemens.

LA CABALE.

Et sans que je m'en sois mêlée?

L'AUTEUR.

Certainement.

LA CABALE.

Tu es bien vain!

L'AUTEUR.

Non, c'est sans vanité; je crois que le succès de l'Oracle & des Grâces n'a été dû ni à vous ni à moi.

LA CABALE.

A qui donc?

L'AUTEUR.

Aux deux Actrices qui y ont joué.

LA CABALE.

Tu me parois si singulier, que j'aurois presque envie d'être de tes amies.

L'AUTEUR, *avec embarras.*

Tenez.... Madame.... En vérité.... Cette amitié-là me seroit inutile; je ne l'emploierois

pas pour moi, & certainement je n'ai pas l'ame assez basse pour l'employer contre les autres.

LA CABALE.

Es-tu donc indifférent sur la réussite de tes Ouvrages ?

L'AUTEUR.

Moi, indifférent sur la réussite de mes Ouvrages ! non, parbleu, je ne le suis pas; pourquoi en ferois-je ?

LA CABALE.

Pourquoi donc refuser mon secours ?

L'AUTEUR.

Parce qu'il n'éblouiroit pas nombre de personnes que je vois ici, & qu'il y a de certains succès sans estime dont je ne ferois pas flatté.

LA CABALE.

Ecoute; je ne te dissimulerai point que ce sont tes deux Comédies qui m'amenent....

L'AUTEUR.

Eh Madame!...

LA CABALE.

Et je vais commencer par te prouver qu'il faut que tu n'aies pas le sens commun. Réponds-moi; ta Pièce en trois Actes n'est-elle pas absolument dans le genre comique ?

L'AUTEUR.

Oui.

LA CABALE.

Est-il possible que tu n'aies pas réfléchi que le goût du Public n'ayant jamais été si délicat

qu'il l'eſt à préſent, rien par conſéquent ne peut être aujourd'hui plus difficile que de le faire rire?

L'AUTEUR.

Mais je vois qu'il rit tous les jours aſſez aiſément....

LA CABALE.

Aux Pieces qui ont déja été jouées, parce qu'il y vient uniquement pour s'amuſer: aux nouvelles, il vient pour juger; & cela fait une diſpoſition d'eſprit dont tu dois ſentir toute la différence. Les gens mal intentionnés ſont à l'affût de la moindre plaiſanterie un peu haſardée; ils font ſouvent pis que d'empêcher d'entendre, en faiſant entendre de travers; & comme aux ſpectacles nous nous prêtons machinalement aux mouvemens de ceux qui nous environnent, l'honnête homme qui d'abord aura tâché d'impoſer ſilence, céde bientôt, n'écoute plus, le tumulte l'entraîne; & telle Piece qui remiſe un an après fait plaiſir, n'eſt pas achevée dans ſa nouveauté.

L'AUTEUR.

Ainſi vous concluez qu'il ne faut plus penſer à riſquer du comique?

LA CABALE.

Mais.... Tu as dû remarquer qu'on n'en riſque plus, & qu'on tâche de ſe frayer des routes nouvelles. Paſſons à ta petite Piece (*); elle

(*) Le Rival ſuppoſé.

eſt dans un genre tout oppoſé ; c'eſt un Roi qui veut être aimé pour lui-même : tu m'avoueras que cela ne peut fournir qu'une foible intrigue, languiſſamment filée par des Scenes de ſentimens alambiqués, & qui, ſans amuſer le cœur, ne peuvent au plus que faire ſourire de temps en temps l'eſprit.

L'AUTEUR, *vivement.*

Voilà bien parler en cabale ! Je ſoutiens qu'il y a dans ma petite Comédie deux caracteres neufs au théâtre (*), & aſſez bien contraſtés pour jeter de la variété ſur le fond le plus ſimple & le plus uniforme.

LA CABALE, *du même ton.*

Voilà bien répondre en Auteur. Mais ſuppoſons (ce n'eſt qu'une ſuppoſition du moins) que tes deux Comédies ſoient paſſables, n'as-tu pas dû penſer que plus on riroit à la premiere, & plus la ſeconde paroîtroit froide ?

L'AUTEUR.

Madame, deux jeunes perſonnes entrent dans le monde ; la gaieté de l'aînée fera-t-elle tort à l'air un peu ſérieux & retenu de la cadette ? Non, & ſi elles ont d'ailleurs de quoi plaire, l'une & l'autre aura ſes partiſans ; je vous aſſure même que malgré leur caractere oppoſé, on trouveroit nombre de gens qui s'accommoderoient volontiers de toutes les deux.

(*) Ceux de Dom Félix & de Florine.

LA CABALE, *d'un ton ironique.*

Tu as raiſon; on va commencer; je t'ai dit mon petit ſentiment; adieu, je vais là-bas.

L'AUTEUR, *courant après elle.*

Vous n'irez, parbleu, pas. Je tâcherai de vous en empêcher. (*Au Parterre.*) Meſſieurs, je vous crois trop bonne compagnie, pour la ſouffrir parmi vous.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

LE GOUVERNEUR.
VALERE.
HENRIETTE.
RUSTAUT.
CRISPIN.
FRONTIN.

La Scene eſt dans une Iſle de l'Amérique.

LA COLONIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR.

Bon jour, mon cher Ruſtaut, bon jour.

RUSTAUT.

Votre ſerviteur, M. le Gouverneux.

LE GOUVERNEUR.

As-tu quelqu'affaire qui t'amene à la ville?

RUSTAUT.

D'abord l'honneur de vous faire la révérence; vous êtes mon protecteux, mon bienfaiteux,...

LE GOUVERNEUR.

Je dois l'être; je n'oublierai jamais ce combat où, ſans toi, j'aurois perdu la vie.

RUSTAUT.

Morgué, vous vous reſſouvenez toujours de ce petit ſervice-là, comme ſi vous n'étiez pas un gros Seigneur. Je le diſons à qui veut l'entendre; vous avez l'ame toute auſſi bonne, toute auſſi reconnoiſſante qu'un ſimple particulier.

LE GOUVERNEUR.

Commences-tu à être un peu content du terrein que je t'ai donné?

RUSTAUT.

J'en ſommes contens, très-contens; je l'avons bien amélioré; mais...

LE GOUVERNEUR.

Quoi?

RUSTAUT.

On m'a chiffonné l'imagination; ils diſent que ſi vous veniez à mourir, on pourroit me chicaner ſur la propriété, & qu'il faudroit donc que vous me baillifiez une patente....

LE GOUVERNEUR.

Tu en auras une; tu n'as qu'à en parler à mon Secrétaire.

RUSTAUT.

Morguenne, parlez-lui vous-même; il a tant d'affaires! Il me renverroit à ſes Commis qui ſont la plupart des impartinens....

LE GOUVERNEUR.

Comment donc?

RUSTAUT.

Oui, M. le Gouverneux, des impartinens.

Croiriez-vous qu'ils veulent avoir l'air de donner des audiences comme vous; qu'ils prennent une phyſionomie ſeche & morguante, & qu'à peine ſaluent-ils les plus honnêtes gens d'une inclination de tête? On rit un temps de leur fatuité & de leur ſuffiſance; mais, à la longue, on s'ennuie d'être obligé de ramper devant de pareils viſages.

LE GOUVERNEUR.

Je ſuis charmé du portrait que tu m'en fais.

RUSTAUT.

Il eſt, morgué, d'après nature.

LE GOUVERNEUR.

J'y mettrai ordre, je t'en réponds.

RUSTAUT.

Et vous ferez bien, la haine qu'inſpirent les façons mal léchées de ces petits ours-là, ne laiſſe pas de rejaillir un tantinet ſur le Maître.

LE GOUVERNEUR.

Je me charge de faire expédier moi-même ton affaire.

RUSTAUT.

Que vous êtes un brave homme! Oſerois-je raiſonner encore un moment avec vous ſur une autre matiere? Vous allez faire bien des mariages?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Les divers argumens que chacun débite ſur la façon dont vous vous y prenez, me cauſent

dans la tête un embrouillamini.... Daignez m'expliquer un peu les choſes.

LE GOUVERNEUR.

Volontiers.

RUSTAUT.

Je vous écoute.

LE GOUVERNEUR.

Sur la relation qui fut préſentée à la Cour, il y a environ vingt ans, de la découverte d'une iſle, dans l'Amérique, dont le climat & le terroir étoient excellens, & la ſituation très-avantageuſe, tu ſais que le Miniſtre réſolut d'y envoyer une Colonie, & de ne la compoſer que d'hommes & de femmes nouvellement mariés.

RUSTAUT.

Je ſais cela, & que vous voulutes bien en être le conducteux.

LE GOUVERNEUR.

Après avoir eu, pendant près de deux mois, un vent favorable, nous fûmes tout-à-coup accueillis d'une furieuſe tempête....

RUSTAUT.

Oh! la plus furieuſe qui fut jamais; je vivrions cent ans, que je nous en ſouviendrions, tant j'eumes de peur.

LE GOUVERNEUR.

Ecartés de notre route, jetés dans des mers inconnues, nous n'échappâmes, pour ainſi dire, à la mort qu'en faiſant naufrage; notre vaiſſeau ſe briſa ſur cette côte; heureuſement

elle eſt baſſe; tout le monde put s'y ſauver, & perſonne ne périt.

RUSTAUT.

Oh! perſonne, qu'une ſervante, un ſinge & un apprenti douanier.

LE GOUVERNEUR.

Lorſque nous fumes un peu remis de nos fatigues, nous avançâmes dans le pays; il nous parut bon....

RUSTAUT.

Morgué, peut-être n'aurions-nous pas été ſi bien au lieu de notre deſtination.

LE GOUVERNEUR.

Malgré les Sauvages, nous nous y fortifiâmes; & nous nous y ſommes toujours maintenus depuis. Les enfans de l'un & de l'autre ſexe qui y ſont nés, commencent à avoir ſeize à dix-ſept ans; il falloit ſonger à les marier: j'ai imaginé un projet par lequel, en contribuant à la ſatisfaction des riches & au ſoulagement de ceux qui n'ont pu encore le devenir, & en formant des alliances entre les uns & les autres, j'eſpere que je continuerai d'entretenir cette union & cette eſpece d'égalité, ſi néceſſaires dans un nouvel établiſſement. J'ai fait publier une premiere Loi, par laquelle les filles ſont abſolument exclues de toutes ſucceſſions, & n'ont pas même un partage à prétendre dans les biens de leurs pere & mere.

RUSTAUT.

Ainſi les voilà toutes auſſi pauvres les unes que les autres.

LE GOUVERNEUR.

Enſuite j'ai ordonné que celles qui ſont en âge d'être mariées, s'aſſembleroient aujourd'hui dans les jardins du Château, je les apprécierai ſuivant leur degré de beauté.

RUSTAUT.

J'entends; ſelon la gentilleſſe de la fille, celui qui voudra l'épouſer, ſera obligé de donner plus ou moins. Morgué, vous tirerez bien de l'argent de cette vente-là !

LE GOUVERNEUR.

Cet argent ne me reſtera pas; il ſera diſtribué aux laides pour les aider à trouver des maris.

RUSTAUT.

A merveilles ! Voilà à ma droite une rangée de filles; d'abord des belles; enſuite de jolies; puis après, ce qu'on appelle ſimplement des agréables; à ma gauche, autre rangée; d'abord de bien vilaines; enſuite de moins vilaines, & après, celles qui par leur taille ou la blancheur de leur corſage, rachetent un peu la difformité de leur phyſionomie. La ſomme qui aura été donnée pour avoir la plus belle, deviendra la dot de la plus laide, & ainſi des unes & des autres en proportion de laideur & de biauté.... N'eſt-ce pas cela ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Cela me paroît bien imaginé; j'avons cependant une petite objection à vous faire.

LE GOUVERNEUR.

Voyons.

RUSTAUT.

J'avons souvent vu, en Europe, des gens riches être assez avaricieux, pour préférer de vraies guenuches qui avoient du bien, à de très-belles filles qui n'en avoient pas : croyez-vous qu'il n'en sera pas de même ici ?

LE GOUVERNEUR.

J'y ai pourvu; dès qu'on sera en âge de se marier, personne de la Colonie ne pourra s'en dispenser; & les riches seront toujours obligés de choisir parmi les belles, ou du moins parmi les jolies : d'ailleurs puisque tu me cites les mœurs de l'Europe, n'est-ce pas uniquement par air, pour briller & pour paroître au-dessus du commun, qu'on s'y pique d'avoir de magnifiques habits & de superbes équipages ? Eh bien, on se piquera de même ici d'avoir une belle femme, dès que sa possession y deviendra une marque d'opulence : on peut compter sur le succès d'une loi, quand la fatuité des hommes est intéressée à s'y conformer..... Mais j'apperçois le jeune Valere; on m'a dit que la crainte de perdre sa maîtresse le met au désespoir : éloignons-nous, pour ne pas l'exposer à manquer au respect qu'il me doit.

RUSTAUT, *en s'en allant.*

Morgué, quand j'y penſe, la plaiſante foire! & quels différens prix on va mettre à de la denrée, qui au fond ne ſera cependant toujours que la même!

SCENE II.

VALERE, FRONTIN.

VALERE, *entrant ſur le Théâtre avec toutes ſes démonſtrations d'un homme au déſeſpoir.*

EH laiſſe-moi, laiſſe-moi, te dis-je.

FRONTIN.

Mais, Monſieur....

VALERE.

Mais, fut-il jamais un ſort auſſi cruel que le mien! J'aime, je ſuis aimé; rien ne ſembloit s'oppoſer à mon bonheur, lorſqu'il plaît à ce tyran d'imaginer une loi barbare.... Ah! Frontin, ſonge donc que ma chere Henriette eſt tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau!

FRONTIN.

Elle eſt fort jolie.

VALERE.

Qu'elle ſera par conſéquent miſe au plus haut prix....

FRONTIN.

Je n'en doute pas.....

VALERE.

Que ma fortune eſt médiocre....

FRONTIN.

Malheureuſement....

VALERE.

Et qu'ainſi voilà ma chere Maîtreſſe perdue pour moi!

FRONTIN.

Il y a toute apparence.

VALERE.

Non, Frontin, non, je ne la verrai point entre les bras d'un autre; je me donnerois plutôt mille fois la mort.

FRONTIN.

Il eſt ſûr que le vrai moyen de ne point voir ce que l'on craint, c'eſt de ſe tuer. En vérité, Monſieur, feriez-vous capable de vous livrer à un pareil déſeſpoir?

VALERE.

Ah! la vie ne peut plus être qu'à charge, quand on eſt privé de ce qu'on aime!... Criſpin ne revient point?

FRONTIN.

Il n'a pas encore tardé.

VALERE.

Dans la cruelle agitation où je ſuis, que les momens ſont longs!

FRONTIN.

Mais, Monsieur, je fais une réflexion : Mademoiselle Henriette n'a qu'à dire qu'elle a fait vœu de garder le célibat, & vous épouser ensuite secretement....

VALERE.

Tu ne sais donc pas qu'un des articles de la Loi porte, que toute fille qui refusera de se marier, devant être regardée, non-seulement comme un objet inutile, mais même de mauvais exemple, sera chassée de la Colonie, & exposée dans les bois à la merci des sauvages ?

FRONTIN.

Je ne savois pas cela. *Que diable, par toutes* les mesures qu'a prises le Gouverneur pour qu'ici tout le monde se marie, il paroît qu'il a furieusement à cœur la propagation de la Colonie !

VALERE, *avec impatience.*

Je vais au-devant de Crispin.

FRONTIN.

Vous n'irez pas loin ; le voici qui accourt.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, CRISPIN.

VALERE.

EH bien, Criſpin?

CRISPIN.

Eh bien, Monſieur, j'ai trouvé Mademoiſelle Henriette chez elle.

VALERE.

Que faiſoit-elle?

CRISPIN.

Elle s'habilloit?

VALERE.

Elle s'habilloit.

CRISPIN.

Sans doute. N'eſt-elle pas obligée d'aller chez le Gouverneur? Pour y aller, ne faut-il pas qu'elle ſorte; & pour ſortir, parbleu, il faut bien qu'elle s'habille?

VALERE.

Ah, je t'entends! Elle craint de ne pas aſſez briller dans ce funeſte jour, qui ſera le dernier de ma vie! L'infidelle ſe paroit!

CRISPIN.

Je ne m'en ſuis pas apperçu; mais comptez, Monſieur, qu'une fille, fût-elle capable de ne vouloir pas plaire, aura toujours dans les doigts

un certain mouvement naturel & machinal, qui prendra ſoin de ſa parure ſans qu'elle y penſe : c'eſt preſque comme une fleur dont les feuilles s'arrangent toutes ſeules.

VALERE.

Etoit-elle triſte ?

CRISPIN.

Oh ! très-triſte. Je lui ai dit que vous ſouhaitiez de lui parler encore une fois, & que vous l'attendiez ici ; elle ne tardera pas à s'y rendre.

VALERE.

Hélas !

CRISPIN.

En revenant, j'ai paſſé au château ; j'y ai vu beaucoup de monde aſſemblé autour du Gouverneur ; je me ſuis approché ; il diſoit que s'il ſe préſentoit pluſieurs rivaux pour la même perſonne, ils ne pourroient point enchérir les uns ſur les autres ; mais qu'elle ſeroit la maîtreſſe de choiſir entr'eux celui qui lui plairoit le plus, pourvu qu'il payât la ſomme à laquelle elle auroit été appréciée par le tarif ; enſuite il a fait publier ce tarif. Oh, ma foi, il eſt criant ! les filles y ſont d'une cherté !... Pour en avoir une tant ſoit peu paſſable, il ne faudra pas parler de moins que de mille piaſtres ; & devineriez-vous à combien eſt la plus belle ? (*Criant.*) A dix mille.

VALERE.

Comment ? As-tu bien entendu ? Ne te trompes-tu point ?

CRISPIN.

CRISPIN.

Non; à dix mille piastres, vous dis-je.

VALERE.

O Ciel, je respire!.. Quoi je pourrois me flatter.... Grands Dieux! me ſerois-je jamais imaginé, que ma chere Henriette ne ſeroit miſe qu'à ce prix? Ah! on voit bien que le Gouverneur eſt âgé, & qu'il n'a ni mon cœur ni mes yeux!

CRISPIN.

Parbleu, il me ſemble cependant que c'eſt avoir les yeux aſſez jeunes, que de mettre une ſeule fille à pareille ſomme.

VALERE.

Mes amis, il ne me ſera pas difficile de trouver les dix mille piaſtres. Il eſt vrai qu'il faudra que je vende une partie de mon bien....

CRISPIN.

Ah Monſieur!...

VALERE.

Il me reſtera une petite terre; nous irons y vivre, ma chere Henriette & moi, contens, tranquilles, riches de la poſſeſſion de nos cœurs..

CRISPIN.

Belle richeſſe!

VALERE.

Eſt-ce donc une grande fortune qui rend un mariage heureux? Non, & lorſqu'on s'aime...

CRISPIN.

Mais on ne s'aime pas toujours.

VALERE.

L'amour qui nous unit eſt trop pur, trop tendre, trop ſincere, pour que le temps puiſſe jamais l'affoiblir; c'eſt un préſent du Ciel...

CRISPIN.

C'eſt une tentation du diable, que de vouloir ſe mettre mal à ſon aiſe.

VALERE.

Oh! treve de remontrances, je t'en prie.

CRISPIN.

Treve donc de folies, je vous en conjure.

VALERE.

Ma réſolution eſt priſe.

CRISPIN.

Il faut en changer.

VALERE.

Je me donnerois la mort, plutôt que de renoncer à ce que j'aime.

CRISPIN.

La mort eſt bien vilaine, mais beaucoup moins qu'un mauvais mariage; conſidérez...

VALERE, *appercevant Henriette.*

Conſidere toi-même que voici ma chere Henriette; que je ne ſuis pas patient, & que tu me déplairois beaucoup, mais beaucoup, te dis-je, ſi tu continuois ces propos-là devant elle.

SCENE IV.

VALERE, HENRIETTE, CRISPIN, FRONTIN.

VALERE.

AVEC quelle impatience je vous attendois! J'apprends dans l'inſtant, que pourvu que je donne dix mille piaſtres, quelques offres que faſſent mes rivaux, vous ſerez la maîtreſſe de couronner mon amour. En vendant une partie de mon bien, il me ſera aiſé de trouver cette ſomme. Parlez, prononcez; mon bonheur ne dépend plus que de vous.

HENRIETTE.

Vous ne devez pas douter que pour l'aſſurer, je ne ſacrifiaſſe ma vie avec plaiſir; mais...

VALERE.

Quoi?

HENRIETTE.

Mon cher Valere....

VALERE.

Eh bien?

HENRIETTE.

Irai-je vous expoſer à vous repentir un jour...

VALERE.

Me repentir, moi!

HENRIETTE.

Votre passion ne vous laisse à présent envisager que la douceur d'être uni à ce que vous aimez. L'objet le plus ardemment desiré, dès qu'on le possede, commence à perdre de ses charmes; l'illusion de l'amour se dissipe; les réflexions succedent...

VALERE.

Qu'entends-je, ô Ciel! est-ce donc Henriette qui me parle?

HENRIETTE.

Oui, c'est elle qui tâche de s'armer contre ses propres desirs, & qui trouve dans la tendresse même qu'elle a pour vous, des raisons de résister au plus doux penchant de son cœur; c'est une amante qui devenue votre épouse, seroit sans cesse inquiete. La moindre apparence de tristesse, la moindre froideur, que dis-je? la moindre distraction de votre part, m'alarmeroit; je m'imaginerois toujours que vous dévoreriez des regrets; & mon ame déchirée....

VALERE.

Ah! cessez, cessez ces vains détours! Je lis au fond de votre ame perfide: jamais le pur & sincere amour n'y a régné; la vanité seule l'occupe; elle languiroit dans les plaisirs innocens d'une vie douce & tranquille; il lui faut le tumulte, le faste, & tous les vains amusemens du monde; le peu de fortune qui me resteroit, ne pourroit vous les procurer; voilà la véritable cause de vos refus.

HENRIETTE.

Vous ne le croyez pas ; non, vous ne le croyez pas ; vous me rendez plus de justice ; & vous êtes bien sûr que jamais amant ne fut plus tendrement aimé.

VALERE.

Je suis aimé ; & vous voulez ma mort ! Je jure qu'à l'instant qu'un autre recevra votre foi, vous me verrez percer ce cœur infortuné....

HENRIETTE.

Vous me faites frémir !... Cruel, à quoi voulez-vous me réduire ?

FRONTIN, *à part, la contrefaisant.*

Cruel, à quoi voulez-vous me réduire ? Voilà la chûte ordinaire des femmes. (*Se mettant entr'eux.*) Ecoutez-moi l'un & l'autre : il me semble que j'imagine un moyen de vous unir, sans qu'il en coûte rien ; il ne s'agiroit que de trouver quelque physionomie baroque, bien ridicule, bien maussade, bien vilaine... Eh justement, nous l'avons sous la main ; celle de Crispin fera notre affaire à merveilles.

CRISPIN.

La mienne !

FRONTIN.

Oui.

CRISPIN.

Haie, faquin !

FRONTIN, *à Valere.*

Monsieur, l'argent que donneront ceux qui voudront épouser les belles, ne doit-il pas être

remis aux laides pour les aider à se procurer des maris ?

VALERE.

Telle est la loi.

FRONTIN.

Eh bien, nous allons habiller ce maraut-là en femme ; il n'est que depuis hier au soir *ici* ; son plat visage n'y est pas encore connu ; il a toujours demeuré, depuis cinq ou six ans, à cette petite terre, où l'on sait que vous avez une cousine infirme, qui sort rarement, & qui n'a pas la réputation d'être jolie ; nous le ferons passer pour elle : il n'est pas douteux qu'on le jugera la plus laide, & que par *conséquent les* dix mille piastres que vous vous serez engagé à donner pour Mademoiselle, lui reviendront ; vous vous chargerez de les lui remettre....

VALERE.

J'entends ; cette idée me plaît assez, & peut réussir. (*à Henriette.*) Qu'en dites-vous ?

HENRIETTE.

Je dis que dès qu'il ne s'agira point de déranger votre fortune, j'approuverai tous les moyens que vous pourrez employer pour que je sois à vous, & que je suis prête d'aider à la toilette de Mademoiselle.

VALERE, *à Crispin.*

Allons, viens mon cher ami ; viens vite que nous t'habillions.

CRISPIN.

Comment ? Comment ?... Quoi ? Monsieur,

vous croyez.... En vérité, il me ſemble que ſans ſe piquer d'être réguliérement beau, on a certain air, certains traits....

VALERE.

Oui, certains traits gracieux, mignons, & que je ſerai charmé de voir briller ſous une coëfure de femme. (*Lui donnant une bourſe.*) Refuſeras-tu ces deux cents piaſtres que je te donne pour me procurer ce plaiſir ?

FRONTIN.

Et refuſeras-tu de profiter de la ſeule occaſion de ta vie, où tu puiſſes avoir une phyſionomie heureuſe ?

VALERE, *l'emmenant.*

Finiſſons, dépêchons; nous n'avons pas un moment à perdre.

CRISPIN.

Mais, Monſieur....

VALERE.

Mais, le tems nous preſſe, te dis-je; viens donc.

CRISPIN.

Parbleu, vous ſerez bien attrapé, ſi le Gouverneur me met au rang des jolies ?

FRONTIN.

Tiens, ſi cela arrive, je me condamne à t'épouſer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, HENRIETTE.

VALERE.

JE ſuis au comble de mes vœux; vous venez d'être déclarée *la plus belle de la Colonie*, & Criſpin *la plus laide*; *les dix mille piaſtres* que je dois donner, lui ont été adjugées; notre ſtratagême a réuſſi; rien ne s'oppoſe plus à mon bonheur. Concevez-vous bien, ma chere Henriette, tout le raviſſement & tous les tranſports de mon ame ?

HENRIETTE.

Vous ne devez pas douter *mon cher Valere*, que je ne *les* partage.

VALERE.

Je vais vous poſſéder; je vais poſſéder ce que j'adore, & tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau ! Vous avez entendu ce murmure qui s'eſt élevé dès que vous avez paru au milieu de vos rivales; elles ont dans l'inſtant ceſſé de l'être; & c'eſt en liſant dans tous les yeux, que le Gouverneur vous a déféré le prix de la beauté.

HENRIETTE.

Quand on brûle d'une flamme ſincere, on ne connoît d'autre prix de la beauté, que l'hommage du cœur de l'amant aimé ; & cette préférence que l'on me donnoit, & dont vous avez peut-être cru que j'étois flattée, ne ſervoit qu'à redoubler mes alarmes. Que ſerois-je devenue, ſi notre ſtratagême eût été découvert, & qu'il m'eût fallu renoncer à vous ?

VALERE.

Ma chere Henriette, ne penſons plus à ces cruels inſtans ; & ne nous occupons que des heureux momens que l'amour nous prépare.... Il me ſemble que j'apperçois notre bienfaiteur... Oui, c'eſt lui-même.

SCENE II.

HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, CRISPIN, *en femme.*

VALERE.

APPROCHE, viens, mon cher Criſpin ; viens que je t'embraſſe ; tu es un garçon charmant d'être une fille auſſi laide.

CRISPIN.

Avouez, Monſieur, que ma phyſionomie a joué de bonheur.

VALERE.

Joué de bonheur? Ah! mon ami, elle jouoit à coup sûr.

CRISPIN.

Parbleu, il faut que vous n'ayez pas regardé les concurrentes que j'avois : demandez à Frontin.

FRONTIN.

Il est certain qu'il y avoit-là dix ou douze filles d'une figure bien étrange, bien bizarre, bien terrible; mais cependant je n'ai jamais douté que la tienne ne l'emportât; & même, s'il t'étoit permis de te présenter chaque année à pareille cérémonie, je parierois toujours pour toi.

VALERE.

Et moi aussi.

CRISPIN.

Cela est obligeant.

VALERE.

Tiens, je n'ai eu d'inquiétude, que tandis que tu dansois.

CRISPIN.

Comment? N'ai-je pas commencé par faire mes révérences de bonne grâce?

VALERE.

Il ne s'agit pas des révérences; mais ne doit-il pas toujours régner dans la danse d'une fille, de la décence, de la retenue, de la modestie? En vérité par tes bonds, tes saults & tes cabrioles, tu me faisois craindre à chaque instant,

que le Gouverneur ne vînt à soupçonner ton déguisement.

CRISPIN.

Vous aviez tort d'avoir peur. Le Gouverneur a vécu long-temps à Paris; & j'ai entendu dire vingt fois à feu mon pere qui avoit servi des Demoiselles à talens, qu'une danseuse, pour briller, devoit montrer sa jambe au moins jusqu'au genou; oui, Monsieur, & n'eût-elle pas d'ailleurs plus d'attraits que moi, pourvu qu'elle fasse des entrechats & des gargouillades, elle sera sûre de captiver le cœur de vingt amans des plus riches.

VALERE.

Fort bien; mais cependant je prie ma cousine de danser ce soir avec plus de bienséance.

CRISPIN.

Ce soir? Croyez-vous donc que je resterai toute la journée sous cet acoutrement? Je vous réponds que je vais le quitter; que dès qu'il sera nuit, je retourne à la campagne, & que de long-temps on ne me reverra ici.

VALERE.

Il ne faut pas que tu disparoisses si vîte.

CRISPIN.

Et pourquoi? Mon rôle doit être fini.

VALERE.

Il est vrai; cependant....

CRISPIN.

Cependant? Cependant?... Monsieur, vous connoissez le Gouverneur; c'est un homme dur,

fier, sévere, avec qui l'on ne badine point ? si quelque accident alloit malheureusement découvrir notre supercherie, il croiroit que nous aurions voulu le jouer, & ce seroit fait de moi ; ainsi donc.... mais morbleu, tenez ; que diable ? justement le voici ; que cherche-t-il ?

SCENE III.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, CRISPIN, FRONTIN, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR, *à Valere & à Henriette.*

JE viens vous faire mon compliment, & vous assurer du vrai plaisir que j'aurai à vous unir. Je ne puis pas faire valoir à la charmante Henriette le jugement que j'ai rendu & qui l'a déclarée la plus belle ; mon discernement y *étoit intéressé ; (à Crispin)* mais la cousine m'a quelqu'obligation : j'ai fait pencher la balance en sa faveur ; il y en avoit deux ou trois, qui pouvoient peut-être lui disputer la préférence.

CRISPIN, *d'un ton de prude.*

Sans être trop vaine, j'ai bien senti, *M.* le Gouverneur, que votre intégrité avoit quelques petits reproches à se faire.

RUSTAUT, *à part.*

Morgué, si tous les Juges n'avoient pas la conscience plus chargée, ce seroit une belle chose que la Justice!

LE GOUVERNEUR, *à Valere.*

J'ai été bien aise de dédommager en quelque sorte votre généreux amour, en faisant tomber à une de vos parentes les dix mille piastres que vous êtes obligé de payer.

VALERE.

Je ne sais, Monsieur, comment répondre à tant de bonté; & je ne doute pas que ma cousine ne ressente, comme moi, tout ce que nous vous devons.

LE GOUVERNEUR.

Elle peut me marquer à l'instant sa reconnoissance, en recevant un époux de ma main: c'est Rustaut...

FRONTIN, *à part.*

Miséricorde!

VALERE, *à part.*

Nous sommes perdus!

HENRIETTE, *à part.*

Tout va se découvrir!

CRISPIN.

Frontin, soutiens-moi!

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Comment? Qu'est-ce donc, Mademoiselle? Et d'où naît, s'il vous plaît, cette frayeur?

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuse.*

Ah! Monsieur le Gouverneur!... tenez... c'est qu'en vérité... je suis d'une santé si délicate... le mariage me fait trembler.

LE GOUVERNEUR.

Vous! eh fi, fi donc! avec cette physionomie large & massive, vous sied-il d'affecter ces airs de mignardise?

CRISPIN.

L'idée de devenir femme, me paroît si extraordinaire....

RUSTAUT.

Ce sera notre affaire, de vous y accoutumer.

CRISPIN.

Cela vous seroit impossible; & vous verriez que vous seriez obligé de me répudier.

VALERE.

Monsieur, daignez ne la point contraindre à ce mariage; j'aime mieux m'accommoder avec M. Rustaut, & lui donner une somme avec laquelle il trouvera aisément..

LE GOUVERNEUR.

Non, non; quand j'ai dit une chose, je veux qu'elle s'exécute. Rustaut m'a sauvé la vie; je trouve l'occasion de lui faire une petite fortune; votre cousine l'épousera, ou nous verrons.

VALERE.

Mais....

LE GOUVERNEUR.

Mais, finissons. (*A Crispin.*) Mademoiselle,

je vous laisse avec votre futur; songez que je n'aime pas qu'on me résiste. (*A Valere, à Henriette, & à Frontin.*) Vous autres, suivez-moi. (*Ils suivent le Gouverneur; leur air, leurs gestes, & les mines que leur fait Crispin, expriment l'inquiétude & l'embarras où ils sont tous les quatre.*)

SCENE IV.

CRISPIN, RUSTAUT.

RUSTAUT.

SANS être un galant de profession, j'avons toujours, par ci, par là, un peu vécu avec le beau sexe; je connoissons l'humeur des filles; je savons que devant le monde elles font des simagrées, & qu'elles feignent de refuser ce qu'au fond du cœur elles voudroient déja tenir. Ça, la petite, nous voici seuls; arrangeons-nous.

CRISPIN, *d'un ton précieux.*

Arrangeons-nous? Arrangeons-nous? Voyez cet insolent; ai-je donc l'air de ces filles avec qui l'on s'arrange?

RUSTAUT.

Pargué, vous n'avez pas aussi de l'air de celles avec qui l'on se dérange : que diantre voulez-vous dire?

CRISPIN.

Je veux dire... Je veux dire que vous êtes auſſi groſſier dans vos expreſſions que dans votre procédé.

RUSTAUT.

Quant à nos expreſſions, je les avons comme elles nous viennent; & pour ce qui eſt de notre procédé, dès que c'eſt pour le mariage que je vous parlons, il nous ſemble qu'il n'a rien que de très-honnête.

CRISPIN.

En effet, il eſt fort honnête, de vouloir ſe ſervir de l'autorité du Gouverneur pour m'épouſer malgré moi?

RUSTAUT.

Et pourquoi eſt-ce *malgré vous*? & quelles raiſons avez-vous de nous refuſer?

CRISPIN.

Quelles raiſons?... C'eſt qu'en un mot, il eſt décidé que je n'aurai jamais de mari.

RUSTAUT.

Mais ſongez donc que la loi n'entend pas que l'on meure fille *dans la Colonie.*

CRISPIN.

Je ne compte pas auſſi mourir fille.

RUSTAUT.

Ah! parguenne, l'aveu eſt drôle! Vous n'aurez jamais de mari; & cependant vous ne comptez pas mourir fille! n'avez-vous point de honte?..

CRISPIN, *vivement.*

N'avez-vous point de honte vous-même, de

me pousser, de me presser, de me persécuter, & de me mettre, comme vous le faites, à ne savoir ce que je dis? Fi, cela est criant!

RUSTAUT.

Tenez, je devinons à-peu-près l'enclouure. Vous vous êtes amourachée de quelque jeune étourniau, à qui vous seriez bien aise de faire la fortune: grande sottise! Vous verriez, que bientôt après les nôces, il se moqueroit de vous, auroit des maîtresses, mangeroit votre dot, vous planteroit-là ensuite; & ma foi, écoutez donc, vous n'êtes pas d'une figure à avoir des ressources. Je sommes, nous, un homme meur, sage, rangé, & qui ne nous soucions plus des femmes, qu'autant que pour n'être pas toujours le seul de notre race, je voudrions bien avoir un héritier; vous nous le baillerez. Le Gouverneux sera son parrain, nous continuera sa protection; & avec cette protection & vos dix mille piastres, je nous mettrons dans les affaires, je ferons fracas; vous aurez les plus biaux habits, des bijoux, des piarreries....

CRISPIN, *d'un ton ironique.*

Des pierreries à Madame Rustaut?

RUSTAUT.

Oui: oh! tatigué, sans être glorieux, je serons bien aise qu'on ne confonde pas notre femme avec la bourgeoisie: dépêchez, vous dis-je, de nous bailler cette main-là.

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuse.*

Ah! cessez donc de me tourmenter!

RUSTAUT.

Mais...

CRISPIN.

Mais en un mot, renoncez à vos prétentions ſur ma perſonne; & comptez qu'elle n'eſt pas faite pour perpétuer la race des Ruſtauts.

RUSTAUT.

Cela ſuffit : j'allons retrouver M. le Gouverneux; il eſt diablement tenace dans ce qu'il a réſolu : préparez-vous à ſa viſite; elle vous rendra peut-être plus traitable.

CRISPIN, *à part.*

Ah! cette maudite viſite me fait trembler; tâchons... (*D'une petite voix douce.*) Ruſtaut? Ruſtaut?

RUSTAUT, *s'arrêtant.*

Eh bien?

CRISPIN.

En vérité, vous êtes d'une vivacité....

RUSTAUT.

C'eſt vous qui n'êtes qu'une barguigneuſe.

CRISPIN.

Je ne ſais pas avec quelles femmes vous avez vécu; mais il faut que vous en ayez trouvé d'une facilité qui vous a gâté.

RUSTAUT, *ſe rengorgeant.*

Pourquoi n'en n'aurions-nous pas trouvé comme un autre?

CRISPIN.

Croyez-vous donc qu'une jeune perſonne qui a de la pudeur, puiſſe ſe déterminer ainſi, tout

d'un coup, à ſe jeter entre les bras d'un homme?..

RUSTAUT.

Je croyons que plus une fille a toujours été ſage, plus elle a d'impatience d'être épouſée.

CRISPIN.

Je ne vous défends pas d'eſpérer.

RUSTAUT.

Je n'eſpérons jamais, de peur de nous tromper.

CRISPIN.

Je vous dirai plus; votre figure ne me paroît point auſſi ridicule qu'une autre pourroit la trouver...

RUSTAUT.

Vous êtes bien honnête!

CRISPIN.

Et je ſens même qu'avec le tems, je pourrai me réſoudre à couronner vos vœux.

RUSTAUT.

Eh, morguenne! il ne s'agit ni de vœux ni de couronne; & je n'avons pas de tems à perdre. Je ne ſommes pas grue; on ne nous mene pas par le nez: tenez en un mot comme en mille: je voulons bien vous accorder deux heures pour vous déterminer à faire les choſes de bonne grâce; après lequel tems, ſi vous ne vous êtes pas miſe à la raiſon, ceci deviendra l'affaire du Gouverneux: c'eſt un diable d'homme quand on lui réſiſte; je vous laiſſons y penſer; juſqu'au revoir, la petite.

CRISPIN, *seul.*

Si tu me revois, je ſerai bien trompé. Je n'en puis plus; non, non, une furie ſortie de l'enfer ne ſeroit pas ſi acharnée....

SCENE V.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, mon ami, où en es-tu avec ton futur?

CRISPIN.

Où j'en ſuis, morbleu? où j'en ſuis? C'eſt le manant le plus vif, le plus preſſant, qui va le plus vîte en beſogne... Il veut que dans deux heures au plus tard je ſois ſa femme; il parle déja d'un héritier que nous aurons, dont le Gouverneur ſera le parrein... Que diable, voilà le maudit embarras où tu m'as jeté!

FRONTIN.

Oh! ne m'accuſe point mal-à-propos.

CRISPIN.

Mal-à-propos? Comment n'eſt-ce pas toi qui as conſeillé de me mettre en femme?

FRONTIN.

Il eſt vrai; mais pouvois-je prévoir qu'il y auroit un mortel aſſez déterminé, aſſez hardi pour penſer à t'épouſer?

CRISPIN, *se rengorgeant.*

Tu vois, cependant.

FRONTIN.

Oui, je vois à présent, & plus je te regarde, qu'il y a des hommes qui épouseroient le diable pour avoir de l'argent.

CRISPIN.

Eh! finis tes mauvaises plaisanteries, viens vîte m'aider à me débarrasser de tout ce maudit attirail; le jour commence à baisser, je serai bien aise de décamper dès qu'il sera nuit.

FRONTIN.

Quoi? tu serois capable d'abandonner notre Maître, lorsqu'il est plus que jamais dans l'embarras?

CRISPIN.

Que lui est-il donc arrivé de nouveau?

FRONTIN.

Le Gouverneur vient de lui déclarer, qu'il n'épousera point Mademoiselle Henriette, que ton mariage ne soit fait avec Rustaut.

CRISPIN.

Quelle tyrannie!

FRONTIN.

Cela est horrible; & tu vois bien qu'il seroit d'un mauvais cœur de penser à la fuite, & de ne pas rester ici pour m'aider à tâcher de tirer de peine deux pauvres amans persécutés, & qui nous récompenseront généreusement. Allons, mon ami; plus les difficultés augmentent, plus il faut renouveller de courage, de zele & d'in-

duſtrie ; roidiſſons-nous contre les obſtacles ; oppoſons la ruſe à la force : voyons, cherchons, inventons...

CRISPIN.

Ecoute, je ne ſais ſi c'eſt une influence de l'habit que je porte, car ordinairement je n'imagine pas ſi vîte ; mais il me ſemble qu'il me vient tout-à-coup à l'eſprit une fourberie qui pourroit... Où as-tu laiſſé M. Valere?

FRONTIN.

Il ſe promenoit, il n'y a qu'un moment, ici près avec Mademoiſelle Henriette.

CRISPIN.

Cherchons-les : chemin faiſant, je t'expliquerai mon idée.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *ſeul & toujours en femme.*

J'Ai affecté d'aller au château; je m'y ſuis promené aſſez long-tems; enſuite j'ai paſſé chez Mademoiſelle Henriette, d'où me voilà revenu ici. J'ai eu le plaiſir de voir que Ruſtaut avoit l'œil ſur toutes mes démarches; qu'il m'a toujours ſuivi de loin, & que je puis, je crois, compter que dans l'idée que je tâcherai de profiter de la nuit pour m'enfuir, il va faire ſentinelle autour de la maiſon; c'eſt ce que je ſouhaite; c'eſt ſur la crainte qu'il a que je ne lui échappe, que j'ai imaginé le tour que nous allons lui jouer. Entrons : Monſieur Valere & Frontin viendront faire ici la converſation dont nous ſommes convenus; il ne manquera pas de s'approcher dans l'obſcurité pour écouter; & je ſerois bien étonné s'il ne donnoit pas dans le piége.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

RUSTAUT, *seul.*

LA voilà rentrée, & sans se douter que j'étions à sa suite; tant je nous sommes finement conduit pour observer toutes ses allées & ses venues. Elle a beau tournaïer, elle ne nous échappera pas; j'avons trop d'envie d'être riche. Il est cependant plaisant, quand j'y pense, qu'ici l'on fasse fortune par la laideur de sa femme!... J'entends du bruit.... On sort.... Mettons-nous un peu à l'écart.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, *au fond du Théâtre, & qui s'approche de tems en tems pour écouter.*

VALERE.

MA vilaine cousine t'envoie, dis-tu, chez Cléon ?

FRONTIN, *à voix basse, lui montrant Rustaut.*

Le voyez-vous ?

VALERE

VALERE, *bas.*

Je le vois.

FRONTIN, *haut.*

Oui, elle m'envoie chez M. Cléon, pour lui dire qu'elle voudroit bien lui parler.

VALERE.

Frontin, cela me confirme dans mes soupçons.

FRONTIN.

Eh que soupçonnez-vous?

VALERE.

Tu sauras que je l'ai rencontrée au château, & que je lui ai déclaré nettement, que puisque le Gouverneur persistoit à vouloir qu'elle épousât Rustaut, il étoit inutile de prétendre résister plus long-temps; elle ne m'a répondu qu'en biaisant. Mon ami, son dessein est de nous échapper; & je parierois qu'elle ne veut parler à Cléon, que pour le prier de lui en faciliter les moyens.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien.

VALERE.

Cléon est de nos parens; mais c'est moins par cette raison qu'elle s'adresse à lui, que parce qu'elle sait qu'il ne m'aime pas, & qu'elle espere qu'il se prêtera à tout ce qu'elle lui demandera, ne fut-ce que dans l'idée de me causer de la peine & de l'embarras.

FRONTIN.

Ecoutez donc; ma foi, il vous en causeroit;

vous auriez beau protester de votre innocence; le Gouverneur croiroit toujours que vous auriez contribué à cette fuite; & ne manqueroit pas, par conséquent, de retarder plus que jamais votre mariage avec Mademoiselle Henriette.

VALÈRE.

La maudite cousine, & que je la donne de bon cœur à tous les Diables!

FRONTIN.

Vous ne leur faites pas un beau présent.

VALÈRE.

Lui convient-il de faire la délicate sur le choix d'un mari, & de mépriser Rustaut?

FRONTIN.

Non en vérité; car enfin il a l'air grossier, je l'avoue; mais d'ailleurs il est homme d'honneur: chacun l'aime & l'estime dans la Colonie; & il s'est toujours distingué dans les différens combats que nous avons eu à soutenir contre les Sauvages: à l'égard de sa naissance, je ne sais pas s'il est de la même famille; mais j'ai connu en France des Rustauts qui occupoient des places assez considérables.

VALÈRE.

Il me vient une idée; comme elle n'est que depuis quelques jours ici, & qu'elle a toujours demeuré à la campagne, elle ne connoît point Cléon.

FRONTIN.

Non.

VALERE.

Si nous lui supposions quelqu'un, que tu lui amenerois comme étant lui?

FRONTIN.

J'entends.

VALERE.

Que nous aurions instruit?

FRONTIN.

Fort bien.

VALERE.

Et qui, en cas qu'elle ait véritablement pris la résolution de s'échapper, refuseroit non-seulement de favoriser son dessein, mais qui la menaceroit même d'en avertir le Gouverneur? N'y a-t-il pas toute apparence que se voyant alors sans ressource & pressée de tous côtés, elle se détermineroit enfin à épouser Rustaut? Qu'en dis-tu?

FRONTIN.

Je dis que cela me paroît bien imaginé.

VALERE.

Mais où trouver ce quelqu'un pour jouer le personnage de Cléon?

FRONTIN.

Attendez.... Je connois un de mes amis.... Moyennant de l'argent, j'espere.... Il ne loge qu'à deux pas d'ici; je vais lui parler.

VALERE.

Vas vîte.

FRONTIN.

J'y cours; rentrez, vous aurez bientôt réponse.

VALERE.

Je rentre.

FRONTIN, *à part, en s'en allant.*

Faisons semblant d'aller chercher l'ami en question; Mons Rustaut, si vous ne gobez pas l'hameçon, je serai bien trompé.

SCENE IV.

RUSTAUT, *seul.*

JE ne nous attendions pas à ce que je venons d'entendre. Oh! ma foi, pour le coup, je crois que je pouvons nous tenir joyeux, & que voilà que notre mariage se terminera, même sans que je nous en mêlions, plus vîte encore que je ne l'espérions. Quel plaisir quand je nous *verrons* avec dix mille piastres! Il est vrai que d'un autre côté, je serons obligé de vivre avec une vilaine femme; mais morgué combien connoissons-nous de gens qui pour s'enrichir, vivent avec leur conscience qui est encore bien plus vilaine! Je n'aurons, nous, rien à nous reprocher sur l'acquisition de notre opulence.... Il me semble que j'entends venir quelqu'un... Seroit-ce déja Frontin & son ami? La nuit est si noire...

SCENE V.

RUSTAUT, FRONTIN.

FRONTIN, *affecte de venir le heurter en courant, & tombe.*

QUI va-là ? Qui va-là ?

RUSTAUT.

Paix, paix, c'eſt nous.

FRONTIN.

Qui, nous ?

RUSTAUT.

Quoi, ne nous reconnoiſſez-vous pas M. Frontin ?

FRONTIN.

Ah ! je crois que c'eſt la voix de M. Ruſtaut ?

RUSTAUT.

Et ſa perſonne auſſi.

FRONTIN.

Parbleu, votre perſonne eſt bien dure ! j'aimerois autant avoir heurté contre une borne.

RUSTAUT.

Il eſt vrai que je ſommes aſſez ferme ſur nos jambes ; mais, vous voilà bientôt revenu ? Avez-vous trouvé votre homme ?

FRONTIN.

Quel homme, & que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Ce que je voulons dire? Je voulons dire, que je n'avons pas perdu un mot de la conversation que vous avez eue ici, il n'y a qu'un moment, avec votre Maître; j'étions-là.

FRONTIN.

Vous étiez-là?

RUSTAUT.

Oui, & une preuve de cela, c'eſt que je ſommes très-content de vous; vous êtes un brave homme, M. Frontin, un homme véridique, qui ſait rendre juſtice au mérite, & à qui je ferons, ma foi, un bon préſent de noces.

FRONTIN.

Oh! M. Ruſtaut, vous avez trop de bonté; & je voudrois trouver les occaſions....

RUSTAUT.

Laiſſons-là les remercimens; revenons à la petite manigance que M. Valere a imaginée, & ſur laquelle vous voyez bien qu'il ſeroit inutile de faire le diſcret avec nous.

FRONTIN.

Très-inutile, puiſque vous avez tout entendu, & que d'ailleurs vos intérêts & ceux de mon Maître ſont liés.

RUSTAUT.

Votre homme étoit-il chez lui?

FRONTIN.

Je l'ai trouvé à ſa porte.

RUSTAUT.

Fera-t-il notre affaire?

FRONTIN.

Non.

RUSTAUT.

Eh pourquoi?

FRONTIN.

Parce qu'il eſt ſi ivre, qu'il n'eſt pas poſſible de s'en ſervir.

RUSTAUT.

Que diantre?... Eh bien, il faut vîte courir chez quelqu'autre de vos amis.

FRONTIN.

Vîte courir? Vîte courir? M. Ruſtaut, ce jour-ci eſt un jour de réjouiſſance; on a prodigué au Château le vin & la bonne chere; peut-être qu'à préſent vous ſeriez vous-même ivre, ſi vous n'aviez pas eu votre mariage en tête.

RUSTAUT.

Cela ſe pourroit bien.

FRONTIN.

Il y a toute apparence que tous mes amis le ſont; j'ai toujours connu celui de chez qui je viens, pour un des plus ſobres.

RUSTAUT.

Comment ferons-nous donc?

FRONTIN.

Je ne ſais.

RUSTAUT.

Ce petit ſtratagême de votre Maître étoit ſi bien imaginé!

FRONTIN.

Très-bien imaginé.... Si vous pouviez nous trouver quelqu'un ?

RUSTAUT.

Je venons si rarement à la ville, que je n'y connoissons personne.

FRONTIN, *feignant de rêver.*

Que diable.... j'ai beau chercher ?.. Ecoutez, je pense....

RUSTAUT.

Quoi ?

FRONTIN.

Sauriez-vous déguiser votre voix ?

RUSTAUT.

Pourquoi nous demandez-vous cela ?

FRONTIN.

Parce que notre Demoiselle, n'ayant jamais vu M. Cléon, on pourroit vous faire passer pour lui, auprès d'elle, tout comme un autre.

RUSTAUT.

Moi ! Et comment lui déguiser mon visage ?

FRONTIN.

Cela ne seroit pas difficile ; j'irois lui dire que je lui amene M. Cléon ; mais qu'il l'attend ici, parce qu'étant brouillé avec M. Valere, il ne veut pas entrer dans sa maison ; or dans l'obscurité, avec un autre habit, un chapeau enfoncé, une perruque qui vous couvriroit la moitié de la physionomie, je crois que vous seriez absolument méconnoissable.

RUSTAUT.

Je le crois auſſi.

FRONTIN.

Il n'y a donc que votre voix.

RUSTAUT.

Que celà ne vous inquiete pas. Je vous dirons que j'avions quelquefois martel en tête ſur la conduite de notre défunte femme; j'allâmes un jour à un bal où elle étoit, & où certainement elle ne nous attendoit pas; je nous étions maſqué en vrai freluquet; je nous approchâmes d'elle, en déguiſant notre voix; je vantîmes ſes charmes; je lui fîmes entendre que je jouiſſions d'un gros bien, & que tout ce que j'avions, ſeroit à ſon ſervice. Elle nous répondit qu'il falloir que je fuſſions un impudent pour oſer lui parler ſur ce ton-là; qu'elle avoit de la vertu, de l'honneur, & un mari qu'elle aimoit; & même, à certaine privauté que je voulûmes prendre, elle nous bailla un ſoufflet...

FRONTIN.

En vérité ?

RUSTAUT.

En vérité : or craignez-vous à préſent que je ne puiſſions pas déguiſer notre voix, lorſque notre femme, notre propre femme....

FRONTIN.

Non, non, & dès que vous avez pardevers vous une preuve auſſi peu équivoque....

RUSTAUT.

Trouvez seulement les habits; & ne vous embarrassez pas du reste.

FRONTIN.

Ils seront bientôt trouvés; je vais les chercher.

SCENE VI.

RUSTAUT, *seul.*

JARNI, je serions à présent bien fâché que son ami n'eût pas été ivre. Outre qu'on manie toujours mieux soi-même ses affaires, que ceux que l'on en charge, *je pourrons*, comme étant un vieux parent, & déclarant à notre Prétendue que si elle veut que je l'aidions, il faut qu'elle ait en nous toute confiance; je pourrons, dis-je, lui faire finement de petits interrogats & la presser sur les raisons qu'elle a d'être si répugnante à nous épouser. Je ne sommes naturellement ni soupçonneux, ni jaloux; & elle a d'ailleurs toute la physionomie d'une fille qui doit avoir toujours été bien respectée; mais cependant, lorsque M. le Gouverneux lui a proposé notre mariage, elle a paru si diantrement ahurie...

SCENE VII.

RUSTAUT, FRONTIN, *apportant des habits.*

FRONTIN.

VOILA tout ce qu'il vous faut.

RUSTAUT.

Bon : aidez-nous à préſent. (*Après que Frontin lui a aidé à ſe déguiſer.*) Eh bien, qu'en dites-vous ?

FRONTIN.

Je dis qu'il n'y a que le diable qui pourroit vous reconnoître : je vais vous annoncer.

(*Il ſort.*)

RUSTAUT.

Ramenons les deux bouts de la perruque en devant, pour avoir l'apparence plus grave : j'affecterons de touſſer de tems en tems ; & j'appuyerons lentement ſur nos paroles.

FRONTIN, *à Criſpin qu'il amene.*

Mademoiſelle, voilà M. Cléon.

CRISPIN, *à Frontin.*

Allez ; laiſſez-nous.

SCENE VIII.

RUSTAUT, CRISPIN.

CRISPIN, *affectant un ton d'embarras, de pudeur & d'innocence pendant toute cette Scene.*

C'Est moins, Monsieur, l'honneur que j'ai d'être de vos parentes, que votre réputation qui m'a déterminée à avoir recours à vous: vous passez pour un si honnête homme, si charitable, si compatissant, que je me suis flattée que je ne vous implorerois pas en vain dans mon affliction.

RUSTAUT.

Je serons charmé de vous être utile; & vous pouvez nous parler en toute confiance.

CRISPIN, *soupirant.*

Par où commencer?

RUSTAUT.

Ordinairement l'on commence.... par le commencement.

CRISPIN.

Vous savez, Monsieur, que j'ai toujours vécu à la campagne.

RUSTAUT.

Oui.

CRISPIN.

Si je n'étois pas à portée d'avoir cette éducation brillante, qui ſert à cultiver les grâces du corps & de l'eſprit, en revanche, je puis dire que du côté de la ſageſſe, j'étois élevée ſous l'aîle d'une mere... (*Sanglotant.*) Ah, Monſieur!

RUSTAUT.

Ne pleurez donc pas.

CRISPIN.

La pauvre femme! Il ſembloit qu'elle prévoyoit le malheur qui devoit un jour m'arriver? Je commençois à peine à parler, qu'elle me répétoit ſans ceſſe, qu'il falloit chaſſer d'auprès de moi les petits garçons, ne point badiner & ne point jouer avec eux. Plus je grandiſſois, plus elle me peignoit tous les hommes comme des monſtres. Vaines précautions! & qui me feroient preſque croire qu'à la vertu il y a de la deſtinée comme à toute autre choſe!

RUSTAUT.

Il ne faut pas croire cela, ma parente.

CRISPIN.

Ah! mon parent, quand je vois tous les jours tant de jeunes filles, qui dès l'âge de douze à treize ans, ſe mirent, ſe regardent, qui cherchent les hommes, leur ſourient, les agacent, enfin qui s'expoſent ſans ceſſe à tomber dans leurs piéges, & qui cependant n'y tombent pas; & que moi qui avois toujours vécu dans la retenue & la modeſtie....

RUSTAUT.

Eh bien vous, vous y avez été prise?

CRISPIN.

Hélas!... Ce soupir vous en dit assez; épargnez à ma pudeur un détail....

RUSTAUT.

Ah! je n'avons pas besoin du détail; je le devinons de reste.

CRISPIN.

Si vous aviez vu l'ingrat à mes genoux; si vous aviez entendu tous les sermens qu'il me fit de n'être jamais qu'à moi; & si vous vouliez un peu réfléchir que les meilleurs cœurs sont ordinairement les plus crédules, peut-être, Monsieur, votre *infortunée parente exciteroit-elle* moins votre *indignation que votre pitié.*

RUSTAUT, *à part.*

Il faut avouer qu'il y a des hommes, qui ont bien le diable au corps; & quelle chienne de découverte je venons de faire! Mais, morgué, n'éclatons pas; je pouvons doucement en tirer parti. (*A Crispin.*) Vous êtes à plaindre; voyons quel est le service *que vous voulez que* je vous *rendions.*

CRISPIN.

Le voici: entre nous, notre cousin Valere n'est qu'un freluquet, impatient de posséder sa peronnelle, & à la discrétion de qui je n'ai eu garde de me confier: je pense même que Rustaut n'auroit pas une grande considération pour lui; au lieu que lorsqu'une personne d'âge, &

de poids comme vous, voudra bien parler à ce manant, je ne doute pas qu'il ne fasse attention à ce qu'elle lui dira. Je vous prie donc d'aller le trouver, & de lui faire entendre que je ne l'épouserai jamais d'autorité ; mais que s'il veut ne point trop presser les choses, vous espérez manier mon esprit de façon, que dans un mois, ou un mois & demi au plus tard, je serai sa femme.

RUSTAUT.

Seroit-ce en effet votre dessein de l'épouser dans ce temps-là ?

CRISPIN.

Oui.

RUSTAUT.

Cela est obligeant pour lui, après votre aventure.

CRISPIN.

Après mon aventure ? Quand j'en aurois eu dix, il me semble qu'il seroit encore trop heureux de m'avoir.

RUSTAUT.

Certainement ; il n'y a qu'une chose qui est embarrassante. Je connoissons Rustaut, il malheureusement, après les noces, il alloit découvrir le petit accident qui vous est arrivé, il est brutal, & seroit homme à vous tordre le cou ; je crois qu'il vaut mieux que je lui propose de votre part deux mille piastres, à condition qu'il renoncera à tout ce qui a rapport à vous.

CRISPIN.

Je ne lui donnerai rien du tout : n'ai-je pas besoin plus que jamais d'un mari ; & je pense que ce drôle-là me conviendra assez.

RUSTAUT, *ôtant la perruque & l'habit qui le déguisent.*

Non, morguenne, ce drôle-là ne vous conviendroit pas. Me reconnoissez-vous ? Vous vous êtes confessée au Renard, ma poulette.

CRISPIN.

Voilà une bien indigne supercherie qu'on m'a faite !

RUSTAUT.

Ma foi, vous nous en prépariez une qui n'étoit pas trop honnête. Eh bien, voulez-vous encore nous épouser ?

CRISPIN.

Mais, après tout, seriez-vous donc le premier....

RUSTAUT.

Taisez-vous, effrontée ; & *promettez-nous vite les cinq mille piastres ; sans quoi j'allons* vous timpaniser d'importance.

CRISPIN.

Que veut donc dire cet insolent ? & parle-t-on ainsi à une fille d'honneur ! Apprenez, faquin ; je ne crains point vos discours ; ma réputation est trop bien établie. D'ailleurs, personne n'ignore que j'ai refusé de vous épouser ;

& l'on ſait aſſez qu'un amant piqué, quand il eſt malhonnête homme, eſt capable de tout. Il convient bien à un manant de vouloir ſe venger comme un Petit-maître! Allez, & renoncez à jamais à l'eſpoir de me poſſéder.

RUSTAUT.

Quelle impudence! Je ne ſais qui me tient.... Morguenne, il ne ſera pas dit que je ſerons entiérement la dupe de ceci. Tenez, je voulons bien rabattre à deux mille piaſtres; mais ſi vous barguinez encore, j'allons tout conter à M. le Gouverneux: il nous aime; & j'obtiendrons qu'il faſſe examiner vos allures, d'ici à quelque temps, afin de voir ſi j'aurons été un calomniateux.

CRISPIN, *à part.*

Perdons quelque choſe, plutôt que de nous jetter dans un nouvel embarras.

RUSTAUT, *voyant venir le Gouverneur.*

Juſtement, le voici.

CRISPIN.

Je vous promets les deux mille piaſtres; mais du moins je compte ſur votre diſcrétion.

RUSTAUT.

Oh! je vous verrions épouſer notre meilleur ami, que je ne ferions qu'en rire.

SCENE IX & *derniere.*

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, CRISPIN.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, êtes-vous d'accord?

RUSTAUT.

A peu près, M. le Gouverneux. Elle demande du temps; je lui en accordons. Peut-être l'épouserons-nous; peut-être ne l'épouserons-nous pas: bref, je sommes content, & je vous prions de ne plus retarder le bonheur de M. Valere, de qui je n'avons que sujet de nous louer.

LE GOUVERNEUR.

Si tu es content, cela suffit. Je ne considérois dans tout ceci que ton avantage, & n'attendois qu'après toi, pour faire célébrer les différens mariages arrêtés dans ce jour. (*A Valere & à Henriette.*) Venez, suivez-moi; on va vous unir.

FRONTIN.

Monſieur Ruſtaut, vous m'avez promis un préſent de noces?

RUSTAUT.

Il eſt vrai, mon ami; marie-toi; & je t'aſſure celui que Mademoiſelle me deſtinoit.

CRISPIN, *aux Spectateurs.*

Je parois hors d'affaires; mais je ſuis plus embarraſſé que jamais, Meſſieurs, ſi vous n'applaudiſſez. *

---

* Les Comédiens redonnerent pluſieurs repréſentations de cette Comédie, il y a quelques années; j'eus ſujet d'être très-content de l'accueil que lui fit le Public.

FIN.

LA CABALE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 22 Janvier 1749.

PRÉFACE.

J'Avois fait cette Piece en trois Actes; elle avoit pour titre : *la Cabale à la Ville*, *la Cabale au Parnasse*, *la Cabale à la Cour*. Je la lûs dans une maison où j'allois souvent; je vis qu'on applaudissoit beaucoup à certaines Scenes; qu'on les appliquoit à telles & telles personnes, & que malheureusement ces applications, auxquelles je n'avois pas pensé, n'étoient que trop naturelles. La Comédie, dans les peintures & les détails qu'elle présente pour corriger les travers, les ridicules & les vices, ne doit employer que des traits généraux; un trait, au Théâtre, qui désigne particuliérement quelqu'un, est très-punissable par lui-même, & d'un exemple dangereux. Je déchirai ces Scenes, & je n'en ai aujourd'hui qu'une idée très-confuse. Je tâchai de les remplacer par d'autres; mais bientôt le dégoût & la paresse me gagnerent; je pris le parti de réduire cette Piece à un Acte; le Public la reçut très-favorablement. Si je l'avois donnée telle qu'elle étoit d'abord, elle eût sans doute fait une bien plus grande sensation; on en auroit parlé, au moins pendant quinze jours, à tous les petits soupers; j'aurois passé pour un méchant fort agréable, & qui méritoit d'être encouragé.

ACTEURS.

LA CABALE.
LA VICOMTESSE DE QUINOLA.
BRILLANT.
LE COLPORTEUR.
LA MÉDISANTE.
LE JEUNE MAGISTRAT.
L'HOMME *qui enſeigne l'art de repréſenter.*
L'HOMME DE COUR.
LE PHILOSOPHE.
L'HOMME DE LETTRES.
LE FINANCIER.
CIDALISE.
CLOÉ.
LE MARQUIS.
LE COMÉDIEN.
L'ACTRICE.
FRONTIN.
PASQUIN.

Quelques autres Perſonnages.

LA CABALE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, PASQUIN.

PASQUIN.

EH! mon cher Frontin, c'eſt toi! Quelle heureuſe rencontre! D'où viens-tu? Qu'as-tu fait depuis un an que je ne t'ai vu?

FRONTIN, *gravement.*

Qui êtes-vous?

PASQUIN.

Qui je ſuis? Parbleu je ſuis Paſquin.

FRONTIN.

Ah!.. Paſquin... oui... je me rappelle... j'ai quelque idée confuſe...

PASQUIN.

Que veux-tu dire? Quelque idée confuſe de moi, de ton ancien ami, avec qui tu as vécu toute la vie?

FRONTIN.

Allons, je veux bien te reconnoître, quoique

tu me paroiſſes tout auſſi gueux, tout auſſi pauvre que lorſque nous étions camarades.

PASQUIN.

Eſt-ce que nous ne le ſommes plus? As-tu fait fortune?

FRONTIN.

Mais....

PASQUIN.

Mais, à ton accueil impertinent, on te croiroit déja dans la Finance.

FRONTIN.

Je ſuis content; cela ſuffit.

PASQUIN.

Où demeures-tu à préſent?

FRONTIN.

Ici.

PASQUIN.

Chez la Cabale?

FRONTIN.

Je garde ſa porte.

PASQUIN.

Oh! je ne m'étonne plus....

FRONTIN.

Tu ſais que je ſervois un Petit-Maître, qui tranchoit du bel eſprit...

PASQUIN.

Et qui menaçoit même, je crois, le Public d'une Tragédie de ſa façon. A-t-elle été repréſentée?

FRONTIN.

Oui.

PASQUIN.

Et fifflée, apparemment?

FRONTIN.

Non; car il la fit jouer chez lui. Or il me menoit tous les soirs au spectacle, me donnoit le mot, & suivant qu'il aimoit ou haïssoit les Auteurs, j'y faisois tout le tapage que je pouvois. J'en fis tant à la représentation d'une Comédie que nous voulions faire réussir, que j'impatientai quelques honnêtes gens, auprès de qui j'étois dans le parterre. Ils me dirent qu'il falloit écouter pour juger, & me prierent de leur permettre d'entendre. Je répondis insolemment; on me rossa. Cette Piece étoit spécialement sous la protection de la Cabale; elle me regarda comme son martyr, souhaita de me voir, & fut si contente de tout le dévouement que je lui marquai, malgré mon aventure, qu'elle me proposa d'entrer immédiatement à son service. J'y suis depuis six mois; & je t'assure que je ne troquerois pas ma condition contre bien d'autres.

PASQUIN.

Je te dirai naturellement...

FRONTIN.

Quoi?

PASQUIN.

Que je ne me plairois pas auprès d'une Maîtresse, qui n'use de son crédit que pour nuire.

FRONTIN.

Sache, mon ami, qu'elle fait tout au moins autant de bien que de mal.

PASQUIN.

Pourquoi donc ne voit-on perſonne qui s'en loue ?

FRONTIN.

Pourquoi ? Parce que la plupart des hommes ſont des fats. Ils s'intriguent, ils manœuvrent, ils ſe tourmentent. Echouent-ils ? la Cabale en eſt cauſe. Réuſſiſſent-ils ? ils veulent qu'on croie que leur mérite ſeul a parlé pour eux. Tel qui eſt tous les jours ici, & qui, ſans la Cabale, n'auroit jamais rien été, répond au compliment qu'on lui fait ſur un poſte qu'il vient d'obtenir : *en vérité ce qui me flatte le plus dans ceci, c'eſt qu'on ne pourra pas dire que j'aie ſollicité.* D'ailleurs, qu'on mépriſe tant qu'on voudra ma Maîtreſſe, que m'importe ? Si l'on ne devoit ſervir que les gens eſtimables, il y auroit bien peu de Domeſtiques.

PASQUIN.

Tu as raiſon.

FRONTIN.

Tandis que je me trouverai bien auprès d'elle, j'y reſterai. Outre les profits, qui ſont aſſez conſidérables, il y a certains petits agrémens... tu ſais que j'ai toujours été idolâtre du beau ſexe...

PASQUIN.

Oui.

FRONTIN.

Eh bien, il ne ſe paſſe guere de jour, qu'il ne vienne ici quelque Actrice, quelque Chanteuſe, quelque Danſeuſe. L'une veut engager la Cabale

à s'intéreſſer pour elle; l'autre veut faire ſiffler une Camarade. Y a-t-il bien du monde là haut, M. Frontin ? Oui, Mademoiſelle. Cela eſt déſeſpérant; je voulois n'être pas vue. On pourroit, Mademoiſelle, vous introduire par un petit eſcalier dérobé. Que je vous ſerois obligée ! Alors je donne la main. Où m'avez-vous donc amenée ? Je crois que je ſuis dans votre chambre ? Vous n'y penſez pas; une fille comme moi dans la chambre d'un garçon ! C'eſt pour que vous vous repoſiez un moment, Mademoiſelle. Oh ! mais, M. Frontin, promettez-moi donc d'être ſage. Peut-on l'être avec vous, Mademoiſelle ! Quelle taille ! Le joli pied ! La jolie jambe ! Eh bien, ne voilà-t-il pas déja, petit badin ? Finiſſez-donc, en vérité, vous êtes d'une folie....

PASQUIN, *appercevant la Cabale.*

Voici peut-être quelqu'une de ces Demoiſelles ?

FRONTIN.

Non, parbleu, c'eſt ma Maîtreſſe.

PASQUIN.

La Cabale ?

FRONTIN.

Elle-même.

PASQUIN.

Mon ami, tu devrois bien me préſenter, & la prier de s'intéreſſer pour moi.

FRONTIN.

Nous verrons. Tandis qu'elle achevera de

donner ſes audiences, allons boire un coup. As-tu déjeuné?

PASQUIN.

Je ne m'en ſouviens pas.

FRONTIN.

C'eſt-à-dire, que tu n'as pas la mémoire auſſi bonne que l'eſtomac? Viens, ſuis-moi.

SCENE II.

LA CABALE, LA VICOMTESSE DE QUINOLA.

LA VICOMTESSE.

MADAME, ne voulez-vous pas m'écouter?

LA CABALE.

Je n'écoute jamais, Madame, quand on commence par me gronder.

LA VICOMTESSE.

Mais, Madame...

LA CABALE.

Mais, Madame, vous m'avez abordée d'un air & d'un ton....

LA VICOMTESSE.

C'eſt que j'ai bien à me plaindre de vous.

LA CABALE.

De moi?

LA VICOMTESSE.

Oui. Ne vins-je pas vous trouver, il y a un an? Ne vous dis-je pas que m'étant remariée en fixiemes noces avec un Seigneur Italien, le Vicomte de Quinola, j'avois pris une assez belle maison dans le quartier du Palais-Royal, & que mon dessein étoit de donner à jouer? Ne vous offris-je pas d'envoyer ici, tous les matins, prendre langue sur les bruits sourds, les médisances qu'il faudroit débiter le soir à mon assemblée, & sur la bonne ou la mauvaise tournure qu'il y auroit à donner à la nouvelle du jour? Combien de Fats n'ai-je pas exaltés, parce que vous les protégiez? Combien d'honnêtes gens n'ai-je pas décriés, parce qu'ils avoient le malheur de vous déplaire? Combien de fois ne me suis-je pas abaissée jusqu'à débiter moi-même, & forcer les personnes qui venoient chez moi, d'acheter les ouvrages de trois ou quatre plats Auteurs, à qui vous pourrez faire obtenir des grâces, mais que ces grâces ne rendront que plus ridicules aux yeux du Public? De votre côté, Madame, ne me promîtes-vous pas de me vanter aux Provinciaux & aux étrangers, comme une femme chez qui l'on étoit sûr de trouver toujours une compagnie choisie?

LA CABALE.

Je vous ai tenu parole.

LA VICOMTESSE.

J'avoue que dans les commencemens j'ai eu lieu d'être contente; mais il faut que depuis

quelque tems vous vous ſoyez bien refroidie. De jour en jour, ma maiſon eſt moins fréquentée; à peine ai-je à préſent, dans toute une ſoirée, cinq ou ſix parties de jeu.

LA CABALE.

Eh ! Madame, tandis que chez vous le prix des cartes eſt exorbitant, ſuis-je cauſe que vous avez un mauvais cuiſinier, du vin déteſtable & un mari qui fatigue tout le monde par des récits de ſiéges & de batailles où il ne s'eſt jamais trouvé ? Suis-je cauſe que vous grondez les jeunes femmes, lorſqu'elles reſtent à s'entretenir avec leurs Amans & qu'elles ne veulent pas faire une quatrieme partie ? Eſt-ce ma faute, ſi les jeunes gens ſe plaignent que vous les mettez à jouer avec des vieilles qui veulent être auſſi friponnes, que ſi elles n'avoient encore que vingt ans ? Vous ai-je conſeillé de chaſſer ces deux folles femmes de chambre....

LA VICOMTESSE.

Je ne pouvois plus avec honneur les garder.

LA CABALE.

Madame, dans votre métier, il ne faut pas avoir tant de délicateſſe.

LA VICOMTESSE.

Dans mon métier, Madame...

LA CABALE.

En un mot, Madame, pour vous prouver que je ſuis toujours de vos amies, envoyez-moi demain votre fils l'Abbé; je le mettrai auprès de Beliſſe, cette riche veuve....

LA VICOMTESSE.

On dit qu'elle eſt d'une humeur ſi changeante...

LA CABALE.

Mais non; depuis dix ans je lui vois les mêmes chiens, les mêmes chats, les mêmes perruches; il eſt vrai qu'elle change d'Abbé preſque tous les ſix mois; mais elle n'en renvoie aucun ſans lui faire obtenir quelque place, ou quelque penſion. Je l'engagerai à prendre votre fils. A l'égard de votre fille, retirez-la du couvent; je la garderai chez moi juſqu'à ce que je lui aie trouvé un mari, quelque ſot, quelque Provincial, quelqu'étranger.

LA VICOMTESSE.

Je vous ſuis obligée, Madame; mais, mon jeu?

LA CABALE.

Oh! je vous déclare que je ne veux plus m'en mêler. Approchez, Monſieur Brillant, approchez. (*Faiſant la révérence à la Vicomteſſe, & la congédiant.*) Adieu, Madame, je ſuis votre très-humble ſervante.

SCENE III.

LA CABALE, BRILLANT.

LA CABALE.

Il y a long-temps que je ne vous ai vu, mon cher Brillant?

BRILLANT.

Depuis un mois, divine Cabale, je travaille sans ceſſe.

LA CABALE.

Allez-vous nous donner quelque chose de nouveau?

BRILLANT.

Une Tragédie.

LA CABALE.

Une Tragédie, mon cher Brillant! une Tragédie! Quelle joie parmi tous nos amis! Il me semble déja voir le bon Dorilas pleurer au ſeul titre d'une Tragédie de vous. Sera-t-elle bientôt finie?

BRILLANT.

Inceſſamment.

LA CABALE.

Dites-m'en le ſujet?

BRILLANT.

Cela me feroit impoſſible; je n'y ai pas encore ſongé.

LA CABALE.

Vous n'avez pas encore songé au sujet ; & cependant elle sera bientôt finie ?

BRILLANT.

Oui. J'ai commencé par travailler différens morceaux sur la gloire, l'ambition, l'amour, la vengeance & la haine. Ils sont en tirades ; & j'ai tâché qu'ils finissent tous par deux vers bien sonores. Il ne s'agit plus à présent, que d'imaginer une action, & d'arranger des actes & des scenes où je ferai entrer le tout à la faveur des vers de liaison. Je prévois seulement que, comme mon recueil abonde en petits madrigaux assez tendres, en maximes contre les Rois, & en réflexions sur la mort & sur la destinée, il faudra qu'il y ait dans ma Piece un jeune Prince & une jeune Princesse fort amoureux l'un de l'autre, une espece de Tyran, & un Ministre des Dieux qui en parlera très-cavaliérement.

LA CABALE.

A merveilles, mon cher Brillant, à merveilles ! Un jeune Auteur, pour faire promptement du bruit, doit se permettre les traits les plus hardis. D'ailleurs aurons-nous un oracle, un songe, des reconnoissances ?

BRILLANT.

Je tâcherai qu'il y ait de tout cela.

LA CABALE.

Et vous ferez bien : c'est ce qui doit faire le fond d'une Tragédie, & non pas tous ces dé-

tails, ces grands tableaux d'hiſtoire par leſquels on prétend élever l'ame & fortifier, dans le cœur de ſa Nation, les ſentimens de vertu, de grandeur & de fermeté. J'ai promis d'y bâiller; & je tiens parole. Je le dis publiquement; votre Corneille m'ennuie.

BRILLANT.

Ma foi, Madame, je ne vois guere à préſent que les Etrangers qui l'eſtiment.

LA CABALE.

Dépêchez-vous, mon cher Brillant, dépêchez-vous de nous donner ce chef-d'œuvre que vous avez entrepris.

BRILLANT.

Hélas! Madame, il ſeroit déja fini, ſi je ne balançois pas à me ſervir d'une Tragédie qui fut jouée il y a cinquante ou ſoixante ans.

LA CABALE.

Et pourquoi balancez-vous?

BRILLANT.

Je crains qu'on ne me reprochât d'être un plagiaire, un copiſte.

LA CABALE.

Le reproche ſeroit mal-fondé. N'aurez-vous pas reverſifié à neuf cette Tragédie? Ne l'aurez-vous pas ſemée de ſentences & de maximes qui n'y étoient point? N'y aurez-vous pas encadré ces morceaux que vous dites avoir faits ſur l'amour, la vengeance, & les autres paſſions qui agitent ordinairement les héros & les héroïnes de théâtre?

BRILLANT.

Malgré tout cela, Madame, vous verriez qu'on diroit que je ne sais ni imaginer un sujet, ni l'arranger, ni le conduire, & qu'avec toutes mes couleurs & mon vernis, je ne suis qu'un simple bel esprit sans génie, dès que je ne puis pas créer. Peut-être même ajouteroit-on que, lorsqu'on s'est accoutumé de jeunesse à faire des vers, ils viennent d'eux-mêmes, & qu'il ne faut donc ni beaucoup d'esprit ni beaucoup de talent pour paraphraser l'ouvrage d'un autre; qu'à l'égard des sentences & des maximes, ce sont choses usées, qui n'éblouissent que les sots; & que chaque Poëte, avec un peu de travail, rajeunit & rimaille d'une façon plus ou moins sonore.

LA CABALE.

Comptez-vous sur moi, Monsieur, ou n'y comptez-vous pas?

BRILLANT.

Je compterai toute ma vie sur vos bontés.

LA CABALE.

Eh bien! prenez, appropriez-vous telle Tragédie, ou tel autre ouvrage qu'il vous plaira; & ne vous inquiétez pas: si la Critique crie contre vous, je crierai contre elle. On la regardera comme une jalouse, une envieuse, & moi comme la protectrice des jeunes talens.

BRILLANT.

Me voilà décidé. Je cours me renfermer chez moi; & je n'en sortirai que pour venir mettre

à vos pieds les nouveaux fruits de vos encouragemens & de votre divine protection.

(*Il sort.*)

LA CABALE.

Je les attends avec impatience.

SCENE IV.

LA CABALE, UN COLPORTEUR.

LA CABALE.

QUE voulez-vous?

LE COLPORTEUR.

Vous présenter mes très-humbles respects.

LA CABALE.

Qui êtes-vous?

LE COLPORTEUR.

Un homme toujours prêt à vous servir & le public. J'ai été clerc, soldat, garçon de café, oncle pendant trois mois auprès d'une fille galante, baron Suisse tout un hiver, médecin étranger, souffleur dans une troupe de Comédiens de province, commis, breteur, recors; à présent j'ai l'honneur d'être Colporteur.

LA CABALE.

J'ai toujours fait grand cas de Messieurs les Colporteurs; ils me sont quelquefois très-utiles.

LE COLPORTEUR.

Ah! Madame, si vous avez véritablement de

la bonté pour eux, vous pouvez leur rendre un grand service.

LA CABALE.

En quoi ?

LE COLPORTEUR.

En obtenant que l'Imprimerie soit défendue en France, comme elle l'est en Turquie.

LA CABALE.

Les Colporteurs voudroient qu'on défendît l'Imprimerie ?

LE COLPORTEUR.

Oui, Madame. Quelles délicieuses brochures vous verriez alors sortir sans cesse de dessous la presse ! Car vous croyez bien que furtivement on imprimeroit toujours.

LA CABALE.

Mais, si furtivement on continuoit toujours d'imprimer, à quoi vous serviroit donc la défense ?

LE COLPORTEUR.

A quoi ? Comptez, Madame, que l'espoir & la facilité qu'ont aujourd'hui les Auteurs de publier des ouvrages où il n'y a rien contre les mœurs, leur inspirent l'amour de la belle réputation, les rend sages, circonspects, & détourne leur esprit de tout ce qui pourroit choquer les bienséances ; au lieu que si l'Imprimerie étoit absolument défendue, ou du moins, Madame, si vous faisiez en sorte, par votre crédit, que l'on ne nommât pour Censeurs, que des hommes ineptes, minutieux, bizarres, envieux, pa-

reſſeux, impolis, brutaux, vous verriez que ces mêmes Auteurs gênés, tracaſſés, tourmentés, éprouvant à chaque inſtant de nouvelles difficultés....

LA CABALE.

Se guériroient de la fureur d'écrire.

LE COLPORTEUR.

On n'en guérit point, Madame. Ils prendroient le parti de compoſer ſecretement; & alors, comme rien ne retiendroit plus les écrivains qui ſe verroient réduits à devenir furtifs & anonymes, ils ſe livreroient aux écarts de leur imagination, au plaiſir de flatter & d'exciter les paſſions; & s'étudiant dans l'art de mêler le ſel de la ſatyre avec les tableaux de l'amour les plus ſéduiſans, ils rempliroient leurs nouvelles productions de traits malins, d'aventures de perſonnes connues, & de ces deſcriptions voluptueuſes qui font, dit-on, tant de tort à l'innocence, & tant de bien aux pauvres Colporteurs.

LA CABALE.

Je réfléchirai à tout ce que vous me dites; revenez demain.

LE COLPORTEUR.

Permettez, Madame, que ce ſoit le matin; car je commence à être fort occupé les après-midi avec mes Etrangers.

LA CABALE.

Avec vos Etrangers? Que voulez-vous dire?

LE COLPORTEUR.

Voyant la paix faite, & que Paris alloit re-

devenir plus que jamais la Capitale des Nations, j'ai fait courir des billets dans les hôtels garnis; & ils m'ont déja procuré quelques Ecoliers.

LA CABALE.

Eh! qu'apprenez-vous à ces Ecoliers?

LE COLPORTEUR.

Moyennant vingt sous par heure (on me loue même, si l'on veut, pour la journée) tout Etranger, nouvellement arrivé, peut m'envoyer chercher. Je prends un habit propre, un chapeau, une épée; je l'accompagne aux Tuileries, au Cours & autres promenades publiques; & dès que nous rencontrons quelque personne, de l'un ou de l'autre sexe, un peu distinguée par son rang, sa naissance ou ses talens, je la lui fais remarquer; je lui dis son nom, son surnom, sa qualité; & j'y joins le sobriquet, les plaisanteries, les aventures tristes ou ridicules, en un mot, toutes les petites anecdotes qui ont couru ou qui courent encore sur elle: c'est une petite idée qui m'est venue....

LA CABALE, *ironiquement.*

Et dont le public doit vous être fort obligé.

LE COLPORTEUR.

Si mes Ecoliers veulent que je les suive à l'Opéra, à la Comédie, je leur nomme de même les Acteurs, les Actrices....

LA CABALE.

Et toujours avec les petites anecdotes?

LE COLPORTEUR.

Toujours. Je me suis même aussi chargé, par

mes billets, de leur fournir toutes les chansons & épigrammes de ce fameux Poëte....

LA CABALE.

Je sais qui vous voulez dire.

LE COLPORTEUR.

Il m'aime beaucoup, & ne fait pas un couplet malin, qu'aussi-tôt il ne me l'envoie : c'est un bien galant homme..

LA CABALE.

Et vous aussi à ce qui me paroît; mais pour vous ériger en historien de la Cour & de la ville, avez-vous donc d'assez bons mémoires?

LE COLPORTEUR.

Si j'ai de bons mémoires, si j'ai de bons mémoires, Madame! J'ai une sœur revendeuse à la toilette à Versailles; une cousine sage-femme près de la Comédie; ma femme est coëffeuse; mon beau-pere, maître à danser, & mon oncle tailleur de corps à l'Opéra.

LA CABALE.

Oh! vous devez être bien fourni. Allez, & revenez donc demain matin. (*Seule.*) La jolie façon de gagner sa vie. Après tout, n'est-il pas plus excusable que cent autres, qui font journellement le même métier uniquement pour leur plaisir?

SCENE V.

LA CABALE, LA MÉDISANTE.

LA ME'DISANTE.

VOus m'avez écrit que vous vouliez me parler?

LA CABALE.

Oui.

LA ME'DISANTE.

De quoi s'agit-il?

LA CABALE.

Je veux vous gronder.

LA ME'DISANTE.

Qu'ai-je fait? Voyons.

LA CABALE.

Belle Orphiſe, vous avez beaucoup d'eſprit; mais le plaiſir d'en avoir vous emporte quelquefois; & votre imagination vive, brillante, pleine de feu, pleine de ſaillies, dès qu'un ridicule la frappe....

LA ME'DISANTE.

J'entends; j'en ai donné à quelques gens que vous aimez?

LA CABALE.

Il eſt vrai.

LA ME'DISANTE.

Et croyez-vous que j'épargne davantage ceux que vous n'aimez pas?

LA CABALE.

Non; je ſais que vous ne ménagez perſonne.

LA ME'DISANTE.

Eh bien, que l'un aille pour l'autre; embraſſez-moi; & ne ſoyez plus fâchée.

LA CABALE.

Oh! je le ſerai toujours, tandis que je verrai que vous vous piquerez de n'avoir point d'amis.

LA ME'DISANTE.

Et moi je ſerai toujours étonnée que vous vous imaginiez qu'on peut en avoir.

LA CABALE.

Vous croyez donc qu'on ne vit enſemble que pour ſe haïr?

LA ME'DISANTE.

Il ne me paroît pas du moins que ce ſoit pour s'aimer.

LA CABALE.

Les jolis principes!

LA ME'DISANTE.

Ils ne ſont que trop vrais. Jetez un coup-d'œil ſur notre ſexe. La laide hait la jolie; la jolie jalouſe la belle; la belle n'aime qu'elle ſeule; la coquette & la prude haïſſent & déchirent tout l'Univers. Parmi les hommes, les Courtiſans cherchent à ſe ſupplanter; les Beaux Eſprits à ſe rabaiſſer; les voiſins à ſe ruiner; les parens à ſe dépouiller, & deux maris galans, dont les

femmes ſont jolies, à ſe déshonorer. L'épée & la robe, toujours prêtes à ſe déprimer réciproquement, ne s'accordent que dans leur mépris pour l'homme de finance, qui, de ſon côté, hait tant le public, qu'en le pillant, il ſe plaît encore à le narguer par ſon faſte & ſon impertinent orgueil.

LA CABALE.

Tenez, belle Orphiſe, malgré tout ce que vous dites, je ſuis perſuadée que vous n'êtes point naturellement méchante, & qu'il n'y a que l'envie de briller par un badinage vif & plaiſant, qui vous fait prendre un ton de malignité. J'ai toujours ſouhaité d'être de vos amies; allons, promettez-moi de ménager un peu plus à l'avenir ceux à qui je m'intéreſſe, & entr'autres Alcimon....

LA MEDISANTE.

Ah! fi! fi! ne m'en parlez pas! vous devriez à jamais rougir de l'avoir mis dans une place ſi conſidérable. Quel homme! A force de brailler dans un barreau & d'y diſcuter le pour & le contre, il a acquis, je l'avoue, une eſpece de facilité à s'énoncer; mais qu'énonce-t-il? Des lieux communs, de vieux axiomes, & de vaines idées de réforme. Impérieux & foible, il brave, & bientôt après s'humilie baſſement. D'ailleurs, trop borné pour ſentir qu'il ne peut pas tout examiner par lui-même, il veut entrer dans les plus petits détails, eſt incapable des grands, toujours indécis & ne finiſſant rien. Vous ne

sauriez croire à quel point de pareils protégés vous décrient; ils font dire que vous n'agissez que par haine, caprice & sollicitation, & que loin d'être fille, comme vous voulez le persuader, du Goût & de la Raison, l'amour-propre & l'envie sont vos vrais parens.

LA CABALE.

Une autre se fâcheroit; je ne me fâcherai pas; je veux absolument que vous soyez de mes amies; je l'ai résolu. Vous connoissez le petit Cléon; qu'en pensez-vous?

LA MEDISANTE.

Je l'ai vu souvent cet automne à la campagne; nous représentions des Comédies; c'étoit notre souffleur. Il sait un peu de musique, joue passablement du violon, ne tarit point sur les anecdotes, applique assez plaisamment les portraits d'une brochure nouvelle. Sa figure n'est pas mal; & il commence à être fat avec assez d'aisance: de tous nos jeunes gens de robe, c'est celui qui m'a paru se façonner le plus vîte.

LA CABALE.

Il sera très-riche un jour. Eliante l'aime & compte l'épouser; je sais que vous la haïssez...

LA MEDISANTE.

Oh! très-cordialement.

LA CABALE.

Je romps ce mariage.

LA MEDISANTE.

Vous me ferez plaisir.

LA CABALE.

Il épousera dès ce soir votre petite cousine Julie, pour qui vous paroissez avoir de l'amitié.

LA ME'DISANTE.

Julie est une bonne enfant, mais qui n'a pas assez de fortune....

LA CABALE.

Elle lui apportera en dot un poste très-brillant en province, & qu'il croira avoir obtenu par votre crédit & en considération de cette alliance.

LA ME'DISANTE.

Si vous exécutez ce que vous me dites, me voilà dévouée à vous pour toute ma vie.

LA CABALE.

Embrassez-moi donc; je n'ai voulu vous parler de cette affaire qu'après l'avoir terminée; j'obtins hier au soir le poste en question; ce matin, j'ai envoyé chercher Cléon; il est enchanté; Eliante sera furieuse, désespérée....

LA ME'DISANTE.

Il faut que leur rupture se fasse avec bien de l'éclat, bien du scandale....

LA CABALE.

Vous serez contente. Je vais vous le présenter pour qu'il vous remercie, & que vous le meniez ensuite chez les parens de Julie.

LA ME'DISANTE, *seule, tandis que la Cabale va chercher Cléon.*

Je ne pourvois souffrir cette Cabale; & je n'en-

tretenois commerce avec elle, que pour me donner le plaisir de la contrarier & de lui dire souvent des duretés; je commence à la trouver une assez bonne femme.

SCENE VI.

LA CABALE, LA MÉDISANTE, CLÉON, L'HOMME *qui enseigne l'art de représenter.*

CLE'ON, *d'un ton fade, à la Médisante.*

AH! Madame, qu'il est agréable & doux, séduisant & flatteur de penser que la personne que l'on considere & qu'on estime le plus, veut bien s'intéresser à nous!

LA ME'DISANTE.

Connoissant tout votre mérite, Monsieur, je ne pouvois pas faire moins pour vous que je n'ai fait.

CLE'ON.

Ah! Madame....

LA ME'DISANTE, *à la Cabale, en lui montrant l'homme qui enseigne l'art de représenter.*

Qu'est-ce que cet homme?

LA CABALE.

Comme je sais que l'on ne juge souvent que sur

sur l'extérieur, s'il m'arrive de faire obtenir un poste à quelqu'un qui n'y soit pas propre, j'ai Monsieur qui est un homme merveilleux pour enseigner en peu de jours l'art de la représentation, c'est-à-dire, les attitudes, les tons, les airs, le maintien, les dehors, en un mot toutes les manieres convenables à la place qu'on va occuper. (*A Cléon.*) N'a-t-il pas commencé à vous donner une leçon?

CLE'ON.

Oui, Madame

LA ME'DISANTE.

Oh! je serois charmée d'être présente à quelques-unes de ces leçons-là, cela doit être plaisant!

LA CABALE.

Il est aisé de vous satisfaire. (*A Cléon.*) Cela ne vous fera-t-il pas de peine?

CLE'ON.

Tout ce qui peut faire plaisir à Madame, ne sauroit que m'être très-agréable. (*A l'Homme qui enseigne l'art de représenter.*) Allons, Monsieur, recommençons.

L'HOMME, *qui enseigne l'art de représenter.*

Recommençons, Monsieur. Je vous suppose donc arrivé dans cette province, où votre place met tout le monde dans le cas d'avoir affaire à vous. Tous les matins, vers les dix heures, votre salle d'audience commence à se remplir. Vous êtes dans votre cabinet, mystérieusement renfermé, caressant vos chiens, fredonnant un

vaudeville, tandis que votre Secrétaire vous lit succintement les lettres qui vous sont adressées de tous côtés; il en fait ensuite le partage avec un renvoi aux différens Commis, qui doivent y répondre. Quatre ou cinq hommes furtifs, mal famés, qui ont chez vous les petites entrées, viennent vous conter les aventures scandaleuses & plaisantes qui sont arrivées pendant la nuit; vous riez, vous plaisantez, vous êtes familier avec ces gens-là....

CLE'ON, *d'un ton dédaigneux.*

Familier?

L'HOMME, *qui enseigne l'art de représenter.*

Oui, Monsieur, & très-familier : c'est la seule espece d'hommes qui soit véritablement chérie des personnes en place & des Grands. Enfin l'heure approche où vous devez sortir de votre cabinet & vous montrer en public. Voyons quel maintien vous vous composerez?

CLE'ON.

Eh! mais, celui-là.

L'HOMME, *qui enseigne l'art de représenter.*

Eh! fi! fi donc, Monsieur! vous prenez la morgue, & l'air refrogné d'un vieux Conseiller. Dans la place que vous occupez, il faut que votre physionomie soit moitié ouverte, & moitié fatiguée des travaux de votre emploi. Vous répondrez à l'un, *nous verrons*; à l'autre, *j'examinerai*; vous ferez une légere inclination de tête, avec un petit souris, à ceux qui viennent uniquement pour vous faire leur cour. Si vous

voyez arriver quelque perſonne d'une naiſſance diſtinguée, vous irez deux ou trois pas au-devant d'elle; vous la ſéparerez de la foule; mais vous aurez toujours attention de gliſſer, dans vos politeſſes mêmes un air de ſupériorité....

LA ME'DISANTE, *à l'Homme qui enſeigne l'art de repréſenter.*

C'en eſt aſſez; & Madame avoit raiſon de dire que vous êtes un homme merveilleux.

L'HOMME, *qui enſeigne l'art de repréſenter.*

Cependant je n'ai été que pendant trois mois valet-de-chambre d'un Intendant.

LA ME'DISANTE, *à Cléon.*

S'il y avoit des loges dans votre ſalle d'audience, j'en retiendrois une pour la premiere repréſentation. Allons, venez; je vais vous préſenter aux parens de Julie. (*Embraſſant la Cabale.*) Adieu, ma bonne amie; comptez que je vous ſuis déſormais auſſi attachée, que ſi j'étois déja dans l'âge de quitter le rouge & de me faire dévote.

SCENE VII.

LA CABALE, L'HOMME *qui enſeigne l'art de repréſenter.*

LA CABALE, *liſant un billet qu'un laquais lui apporte.*

C'Est une épigramme contre un homme de mérite qui m'a toujours négligée. L'Auteur eſt un mal-adroit ; il falloit la mettre en chanſon ; cela court plus vîte, ſe retient mieux & dure à jamais... Ne pourroit-on pas arranger les vers ſur un air bien connu ?... oui.... il me ſemble qu'en raccourciſſant les deux premiers... à merveilles ! c'eſt ainſi qu'il faut la faire courir. Rentrons ; je vais vous dicter cette chanſon ; vous aurez ſoin qu'elle ſoit répandue ce ſoir dans tout Paris.

SCENE VIII.

L'HOMME DE COUR, LE PHILOSOPHE.

L'HOMME DE COUR.

Quoi vous ? un Philoſophe, chez la cabale ?

LE PHILOSOPHE.

Quand des affaires indispensables m'appellent à la ville, avant que de retourner dans ma retraite, je ne manque guere de venir ici. J'y vois les chagrins & les maux que se font mutuellement les hommes; les jalousies, les haines, les craintes, les espérances & toutes les vaines illusions qui sans cesse les agitent. J'y vois le vice, avec des talens superficiels, l'emporter presque toujours sur le vrai mérite, parce que le vice est impudent, parce qu'il est insensible aux rebuffades, & qu'il sait d'ailleurs employer adroitement la flatterie, l'imposture, les manœuvres sourdes & les petits souterrains; au lieu que l'homme de mérite se présente avec modestie, demande avec noblesse, & se rebute aisément, ne pouvant vaincre l'honnête fierté qu'il a dans l'ame.

L'HOMME DE COUR, *d'un ton moqueur.*

Voilà, mon très-cher, les plaintes ordinaires de tous ceux qui n'ont pu réussir dans le monde.

LE PHILOSOPHE, *fièrement.*

Sachez que je ne me plains point, & que d'ailleurs je crois que jusqu'à présent j'ai mieux réussi dans le monde, que beaucoup de gens qui sont dans des postes très-élevés.

L'HOMME DE COUR.

Oh! parbleu, votre philosophie me feroit plaisir de me prouver cela.

LE PHILOSOPHE.

Ma philosophie vous dira que je suis un fin-

ple Gentilhomme, avec une fortune médiocre; que j'entrai fort jeune dans un Régiment; que je m'y attachai à mes devoirs avec toute l'application poſſible; que je fus même aſſez heureux pour avoir une occaſion de me diſtinguer à la bataille de Guaſtalle; que je ne m'attendois pas que bientôt après on me feroit un paſſe-droit; qu'on m'en fit un; que je quirtai le ſervice & me retirai dans une petite terre de trois à quatre mille livres de rente, en quoi conſiſte tout mon bien; que ſachant borner mes beſoins, quelque médiocre que ſoit mon revenu, il m'en reſte toujours aſſez pour être en état de ſoulager le malheureux payſan, à qui il arrive des pertes ou quelque maladie; que m'étant acquis l'eſtime & la confiance de mes voiſins, s'il ſurvient quelques conteſtations entr'eux, je les accommode; & qu'ainſi ma vie étant honnête, & même utile dans la petite place que la Providence m'a aſſignée, je crois mieux réuſſir dans le monde, que certains prétendus Seigneurs, qui ſans avoir jamais été connus à l'armée que par la faſtueuſe incommodité de leurs équipages, devenus Lieutenans-Généraux à trente ans, parce qu'ils ont été faits Colonels à ſeize, ne s'occupent que de tracaſſeries, d'intrigues, & qu'à paroître des importans dans la galerie & les antichambres; plus jaloux de reſpects que d'eſtime; n'aimant à vivre qu'avec des hommes vils; carreſſant le baladin, protégeant le chanſonnier; haïſſant l'hom-

me de Lettres, & recevant froidement le vieux Militaire; enfin prouvant chaque jour, qu'avec de grandes richeſſes, un beau nom, & une belle Charge à la Cour, on peut être très-petit dans l'Etat.

L'HOMME DE COUR.

J'apperçois quelqu'un à qui j'ai à parler. Adieu, Monſieur.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, Monſieur.

Il ſort.

L'HOMME DE COUR, *à part.*

S'il convenoit à un homme de ma ſorte de ſe compromettre avec un ſimple Gentilhomme, j'aurois répondu vivement à cet original.

SCENE IX.

L'HOMME DE COUR, LE CHEVALIER.

L'HOMME DE COUR.

BOn jour, Chevalier. On joue ce ſoir une Piece nouvelle; tu y ſeras, ſans doute?

LE CHEVALIER.

Je ne manque guere une premiere repréſentation.

L'HOMME DE COUR.

Il faut absolument la faire tomber.

LE CHEVALIER.

Eh ! pourquoi ? L'Auteur vous a-t-il donné quelque sujet de vous plaindre de lui ?

L'HOMME DE COUR.

Non ; mais un vieil Auteur qui avoit une pension du Roi vient de mourir ; celui-ci qui a déjà eu des succès, s'il réussissoit encore dans ce moment-ci, auroit un grand avantage pour demander cette pension, que je veux faire obtenir au petit Abbé qui a élevé mon fils.

LE CHEVALIER.

Vous n'y pensez pas ! Votre petit Abbé n'est qu'un sot, un faux savant.

L'HOMME DE COUR.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Les Lettres & les Dissertations qu'il vient de faire imprimer, ont paru le comble de la platitude & du mauvais goût.

L'HOMME DE COUR.

Il est vrai ; mais je ne puis pas le renvoyer sans une récompense ; & je vois bien que pour écarter un concurrent dans l'Auteur de la piece nouvelle, il faut prudemment faire en sorte qu'elle soit sifflée.

LE CHEVALIER.

Je vois que s'il vaquoit demain une autre pension ; l'intendant de vos plaisirs nocturnes, qui a fait je ne sais quel roman, pourroit se flatter

que vous l'aideriez de même de votre crédit, & de toute votre prudence contre l'homme qui auroit le plus de mérite.

L'HOMME DE COUR.

Ma foi oui. Je vais parler à la Cabale. Adieu, à ce soir, je compte sur toi & tes amis.

LE CHEVALIER *seul.*

Faire tomber la piece d'un Auteur, parce qu'il pourroit prétendre à une pension qu'on veut faire obtenir à un sot, pour se dispenser de lui payer des gages; cela m'indigne!

SCENE X.

LE CHEVALIER, UN COMÉDIEN.

LE CHEVALIER.

JE suis bien-aise de vous rencontrer; je viens d'apprendre à l'instant qu'il y a une furieuse conspiration contre la piece nouvelle; pour moi, je ferai tout mon possible pour la soutenir.

LE COMEDIEN.

Nous vous sommes bien obligés; mais, M. le Chevalier, permettez-moi de vous rappeller qu'à la derniere que nous avons jouée, vous me dites la même chose; cependant je remarquai que vous ne l'écoutiez pas, & que vous ne fites que rire & causer avec trois ou quatre de vos amis.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai; mais je n'applaudiſſois pas moins de temps en temps; & vous ſavez que lorſqu'elle fut finie, j'allai dans le foyer & que je dis hautement que je la trouvois admirable.

LE COME'DIEN.

En vérité, je ſuis toujours étonné que vous autres Meſſieurs ne ſembliez venir au Spectacle que pour étaler vos perſonnes, vos graces, vos habits, parler de vos chevaux, de vos équipages, faire des trocs....

LE CHEVALIER.

Eh qu'y a-t-il donc-là de ſi étonnant?

LE COME'DIEN.

C'eſt qu'il ſeroit aiſé de vous prouver que plus on eſt jeune, brillant, aimable, plus on doit être attentif & ſilencieux aux ſpectacles.

LE CHEVALIER.

Ah; parbleu, mon cher, tâchez de me prouver cela.

LE COME'DIEN.

Daignez m'écouter. N'eſt-il pas certain qu'en amour le prompt ſuccès dépend beaucoup de la façon dont on s'y prend pour attaquer un cœur?

LE CHEVALIER.

Aſſurément.

LE COME'DIEN.

Pour bien attaquer un cœur, n'eſt-il pas à propos de tâcher d'en démêler & d'en connoître le caractere?

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas douteux.

LE COME'DIEN.

Or, Monſieur, je ſoutiens que c'eſt ſur-tout aux ſpectacles, dans les yeux, à l'attitude, au maintien, à l'attention plus ou moins marquée des femmes, lorſqu'on joue certaines Scenes, & à l'impreſſion que certains endroits font ſur celles-ci & ne font pas ſur celles-là, que l'on peut acquérir cette connoiſſance, & diſtinguer les différens caracteres des unes & des autres.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COME'DIEN.

Eh bien! Pour réuſſir auprès des femmes, s'il faut connoître leurs caracteres différens; ſi l'on connoît leurs différens caracteres aux ſpectacles, les jeunes gens qui entrent dans le monde, & dont l'ordinaire ambition eſt de parvenir à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, doivent donc regarder les ſpectacles comme des endroits de recueillement & de méditation pour eux. C'eſt-là qu'écoutant attentivement, & regardant à propos de loge en loge, ils pourront ſe préparer de loin des conquêtes par la connoiſſance qu'ils acquerront du cœur de telle & telle femme, & par conſéquent de la façon de s'y prendre pour ſe la procurer. Par exemple, à l'Opera, dès que l'on commence à jouer certains airs paſſionnés, l'ame de la jeune *Cephiſe* paroît ſaiſie, au-lieu que celle de *Julie* ne s'é-

VALIER, *vivement.*
bien l'applaudir. Sa figure

) ME' D I E N.
ais....
E V A L I E R.
i?
) ME' D I E N.
en jeune.
E V A L I E R.
jeune? Comme si au théâ-
enir nubile.
IEN, *à la jeune Fille.*
venez-vous souvent à notre

LE, *du ton le plus ingénu.*
été.
O ME' D I E N.

H E V A L I E R.
s tons & ses gestes ne seront
le jouera d'elle-même. (*A la*
parierois que c'est aux rôles
vous vous destinez.
U N E F I L L E.
sieur; hier encore j'en jouai un.
H E V A L I E R.
dée?

ment & ne s'attendrit que peu à peu : il y a toute apparence que dans le tête-à-tête on pourra risquer assez vîte avec *Cephise* ce qu'on ne doit tenter avec *Julie* que par gradation. *Dorise*, plutôt couchée qu'assise dans sa loge, fait des nœuds & ne marque quelque attention qu'aux ariettes : avec *Dorise*, tout l'étalage du sentiment seroit inutile ; ce n'est pas son cœur qu'il faut d'abord entreprendre de toucher ; c'est son esprit qu'il faut tâcher d'éblouir par un jargon léger, le badinage & l'enjouement.

LE CHEVALIER.

Votre raisonnement me frappe beaucoup, mais beaucoup.

LE COMÉDIEN.

Je voudrois bien qu'il pût frapper de même tous vos amis.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LE COMÉDIEN, LA CABALE, UNE JEUNE FILLE.

LA CABALE, *au Comédien.*

AH ! vous voilà ; je vous attendois avec impatience ; je vous ai envoyé chercher, pour que vous m'aidiez à rendre service à cette aimable enfant. Elle voudroit débuter à la Comédie.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Je lui promets de bien l'applaudir. Sa figure eſt charmante.

LE COME'DIEN.

Certainement, mais....

LE CHEVALIER.

Mais, quoi? quoi?

LE COME'DIEN.

Elle eſt encore bien jeune.

LE CHEVALIER.

Bien jeune? Bien jeune? Comme ſi au théâtre on tardoit à devenir nubile.

LE COME'DIEN, *à la jeune Fille.*

Mademoiſelle, venez-vous ſouvent à notre ſpectacle?

LA JEUNE FILLE, *du ton le plus ingénu.*

Je n'y ai jamais été.

LE COME'DIEN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux. Ses tons & ſes geſtes ne ſeront point copiés; elle jonera d'elle-même. (*A la jeune Fille.*) Je parierois que c'eſt aux rôles d'amoureuſes que vous vous deſtinez.

LA JEUNE FILLE.

Oh! oui, Monſieur; hier encore j'en jouai un.

LE CHEVALIER.

Dans quelle piéce?

LA JEUNE FILLE.

Dans nos pieces ; nous le faisons sur le champ. Presque tous les soirs nous nous rassemblons cinq ou six amies du voisinage, & dont la plus âgée n'a pas plus de douze ans ; on se dit ce qu'on a remarqué pendant la journée ; & l'on s'amuse à contrefaire les différentes personnes qu'on a vues.

LE CHEVALIER, *au Comédien vivement.*

Ah! mon ami, l'heureuse vocation pour le Théâtre.

LA CABALE, *à la jeune Fille.*

N'admettez-vous pas de petits garçons dans votre troupe ?

LA JEUNE FILLE.

D'abord nous n'en voulions point ; peu à peu il s'en glissa un ; & bientôt, comme nous vîmes qu'il se faisoit valoir parce qu'il étoit seul...

LA CABALE.

Vous le chassâtes ?

LA JEUNE FILLE.

Non ; nous délibérâmes qu'il y auroit autant d'Acteurs que d'Actrices.

LE CHEVALIER.

Bien délibéré!

LA JEUNE FILLE.

Celui qui joue ordinairement avec moi, est fort bon, fort bon ; mais....

LA CABALE.

Eh bien ?

LA JEUNE FILLE.

Il veut quelquefois nous faire jouer des choses....

LA CABALE.

Quoi donc?

LA JEUNE FILLE.

Il a une grande sœur, en âge d'être mariée, & qui a une femme-de-chambre; il vint nous dire hier, qu'il avoit vu le domestique d'un Monsieur qui avoit donné à cette femme-de-chambre une lettre qu'elle avoit aussitôt portée à sa Maîtresse; qu'ensuite le Monsieur étoit venu; qu'il s'étoit jeté aux genoux de sa sœur; & qu'ils ne s'étoient séparés qu'après s'être marqué bien de l'amitié. Toute la société dit qu'il falloit jouer cela; l'un fit le valet; une de mes petites cousines, qui est fort gaie, fit la femme-de-chambre; j'étois la grande sœur, & lui le Monsieur. Il s'étoit mis à mes genoux; il me baisoit les mains; & en vérité je ne sais où il prenoit tout ce qu'il me disoit, & où je prenois moi-même tout ce que je lui répondois; mais cela me paroissoit bien, lorsque tout-à-coup il voulut m'embrasser; je le repoussai; il prétendit qu'à travers le trou de la serrure, il avoit vu le Monsieur embrasser sa sœur; que cela étoit de la piece, & que par conséquent....

LE CHEVALIER.

Il avoit raison.

LA JEUNE FILLE.

Il avoit raison! Comment donc, il n'y aura

qu'à venir dire comme cela qu'on a vu.... Oh non!

LA CABALE.

Elle s'exprime avec une grace, un naturel, une naïveté qui enchantent! Mon aimable enfant, vous n'avez du tout pas besoin de moi pour réussir. (*Au Comédien.*) Je compte, Monsieur, que vous lui faciliterez les moyens de débuter.

LE COMÉDIEN.

Je lui rendrai tous les services que je pourrai, pourvu que ce ne soit pas ouvertement; elle est trop jolie; je me brouillerois à jamais avec toutes celles de nos Demoiselles qui se piquent encore de l'être.

SCENE XII.

LA CABALE, LE CHEVALIER, LA JEUNE FILLE, LE COMÉDIEN, FRONTIN, PASQUIN.

FRONTIN.

MADAME, ce Monsieur qui est venu ce matin, demande si vous voulez qu'on commence la répétition du Ballet dont il vous a parlé.

LA CABALE.

Oui; j'ai du temps; l'élection où je dois me

trouver à l'Académie, ne commencera qu'à trois heures.

LE CHEVALIER.

J'eſpere que vous vous ſouviendrez de mon protégé.

LA CABALE.

Mais, Chevalier, ſongez donc que votre protégé n'a jamais rien fait.

LE CHEVALIER.

Parbleu, c'eſt ce qui doit lui donner un grand avantage ſur ſes deux Concurrens, & ſur tant d'autres que vous y avez fait recevoir. D'ailleurs vous m'avez promis.

LA CABALE.

Eh bien, nous verrons.

Ils ſortent.

SCENE XIII & *derniere.*

FRONTIN, PASQUIN.

FRONTIN.

QUAND le ballet ſera fini, je trouverai le moment de faire ton affaire.

PASQUIN, *l'embraſſant.*

Mon cher Frontin, tu es le plus aimable garçon, le meilleur cœur, le plus véritable ami que je connoiſſe.

FRONTIN.

Finis donc; tu as le vin trop tendre.

PASQUIN.

Tu ne te contentes pas de me bien régaler; tu te donnes encore la peine de dresser un placet pour moi, & tu veux bien le présenter toi-même à ta Maîtresse. Fais-moi le plaisir de me le lire.

FRONTIN.

Volontiers. Je crois n'avoir rien oublié.

Lisant.

MADAME,

Frontin a l'honneur de vous recommander très-particuliérement...

PASQUIN, *l'embrassant.*

Très-particuliérement.

FRONTIN.

Pasquin, son intime ami....

PASQUIN, *l'embrassant encore.*

Son intime ami!

FRONTIN.

Et de vous supplier de lui faire obtenir quelque emploi. C'est un garçon qui n'est propre à rien...

PASQUIN.

Comment?...

FRONTIN.

Une bête, un animal....

PASQUIN.

Animal toi-même; est-ce ainsi que tu me recommandes?

FRONTIN.

Patience, Patience.

Continuant de lire.

Un ivrogne, un fainéant; rien ne prouvera plus votre crédit, illustre Cabale, que d'avoir pu faire employer un pareil vaurien.

Cela n'est-il pas bien tourné? Tu vois comme je la pique d'honneur pour l'engager à s'intéresser à toi. Achevons.

Je vous assure, Madame, que tous ceux qui connoissent ledit Pasquin, vous en rendront un pareil témoignage.

PASQUIN.

Si tu osez présenter ce placet...

FRONTIN.

Il est bien, mon ami; il est bien; dans le vrai, dans le simple, dans le naturel. Je ne donne point, moi, dans le galimathias, dans l'emphase; j'expose tout uniment les choses.

Tirant un cornet, une plume, & la lui présentant.

Allons, signe-le.

PASQUIN.

Que je le signe?

FRONTIN.

Sans doute. Tout placet ne doit-il pas être signé de celui qui sollicite.

PASQUIN.

M. Frontin, vous êtes un coquin.

FRONTIN.

Quoi ! tu me dis des injures quand je cherche à te rendre service ? Vas, tu es un ingrat ; tu ne mérites pas que je t'accorde ma protection ; j'avois en vue pour toi une des meilleures conditions...

PASQUIN.

Mais...

FRONTIN.

J'espérois te faire placer Cuisinier chez un des hommes de Paris qui *fait la plus grande chere.*

PASQUIN.

Autre impertinence ! moi cuisinier, qui n'ai fait de ma vie aucuns ragoûts !

FRONTIN.

Eh qu'importe ? Crois-tu donc qu'aujourd'hui, pour posséder un emploi, il *soit nécessaire* de savoir l'exercer ? Tu auras sous toi de bons aides de cuisine, de bons marmitons : si les ragoûts sont bien faits, tout l'honneur t'en appartiendra, comme au Chef ; s'ils sont mauvais, ce sera la faute de tes Commis qui auront mal exécuté tes ordres. Allons, décide-toi.

PASQUIN.

Songe donc que dans ce placet tu me traites...

FRONTIN.

Je t'y traite? Je t'y traite? Oh! ſi tu es un glorieux.... Ecoute, mon ami; il eſt rare que les glorieux faſſent fortune.

PASQUIN.

Faudra-t-il que je ſois préſent quand tu le préſenteras?

FRONTIN.

Sans doute. Ta phyſionomie aidera beaucoup à confirmer tout ce que j'y dis de favorable pour toi.... Mais, j'entends les violons; pendant le ballet, tu as le temps de te déterminer.

LE TRIOMPHE DE LA CABALE,

BALLET.

Entrée de la Cabale, précédée & suivie de Journaliſtes, diverſement habillés; ils ſe rangent en haie le long d'une avenue qui conduit au Mont Parnaſſe. Marche d'Académiciens qui s'arrêtent de diſtance en diſtance, s'inclinent profondément les uns devant les autres, & ſe donnent réciproquement les témoignages de la plus grande admiration. La Cabale, d'un coup de baguette, les métamorphoſe en....

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

AVERTISSEMENT. . . . page i
ÉLOGE HISTORIQUE, *de M. de Saint-Foix*, iij
L'ORACLE, *Comédie*, ... 1
DEUCALION ET PIRRHA, *Comédie*, . 43
DEUCALION ET PIRRHA, *Ballet*. . 65
PRÉFACE, ... 67
LE SILPHE, *Comédie*. 81
PRÉFACE. 83
L'ISLE SAUVAGE, *Comédie*. . . 123
PRÉFACE. 125
JULIE, OU L'HEUREUSE ÉPREUVE, *Comédie*. 173
PRÉFACE. 175
ÉGÉRIE, *Comédie*. 205
LETTRE *de M. de Fontenelle*. . . 207
PRÉFACE. 209
LE DOUBLE DÉGUISEMENT. . . 247
PRÉFACE. 249

ZÉLOÏDE, *Tragédie en un acte, en prose.* 283
PRÉFACE. 285
ARLEQUIN AU SERRAIL, *Comédie.* . 311
PRÉFACE. 313
LE RIVAL SUPPOSÉ, *Comédie.* . . 345
PRÉFACE. 347
LA COLONIE, *Comédie.* 381
EXTRAIT *du Mercure de France.* . 383
PRÉFACE. 385
LETTRE *de M. de Saint-Foix.* . . 386
PROLOGUE. 389
LA CABALE, *Comédie.* 453
PRÉFACE. 455

Fin de la Table.

2862

UNS 158 b. 21